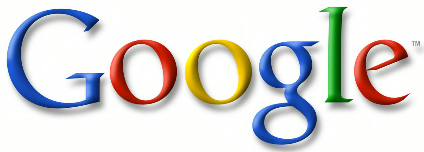


BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

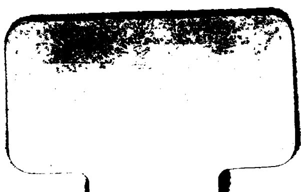
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.





ō Conten

Imperfect; lacks
"Table des matières"

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXII.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME HUITIEME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

LE FLATTEUR, *Comédie en cinq Actes & en vers libres, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Nation, le 15 Février 1782. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *rue S. Jacques, de* Senne, *au Palais Royal,* in-8°. *de 135 pages.*

On a reproché, plus d'une fois, aux Comédiens François trop d'indifférence pour l'étude des nouveautés. Le Public, dont les amusemens veulent être variés, se lassoit de voir toujours la représentation des mêmes pièces. Les Auteurs, rebutés aussi des obstacles qu'ils éprouvoient,

effrayés, pour ainsi dire, des richesses Dramatiques qui sembloient servir de prétexte à la négligence des Acteurs, tomboient dans le découragement, & s'éloignoient avec raison d'une carrière, où tout n'offroit à leurs regards affligés que des épines, des dégoûts, des contradictions. Ces temps ruineux pour le progrès de l'art se sont évanouis. Les Comédiens, Monsieur, paroissent avoir senti qu'il falloit de nouveaux alimens à la curiosité des spectateurs. La désertion de leur Théâtre les a éclairés sur leurs propres intérêts, de même que sur les plaisirs & le goût de la nation. Certainement les ouvrages de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, ne vieilliront jamais; ce sont des monumens précieux, inaccessibles aux ravages des ans; mais telle est la nature de l'homme, que la jouissance même du beau le fatigue, & que, dans toute espèce de dissipation, il soupire après la diversité.

Le public n'a plus à se plaindre. Les trois Théâtres de la capitale s'empressent à l'envi de lui plaire par leurs travaux multipliés; aussi doivent-ils

s'appercevoir, à l'affluence des spectateurs, qu'on leur fait gré de l'activité de leur zèle; & que nos vœux seroient satisfaits, s'ils pouvoient également nous donner toujours occasion d'applaudir à la solidité de leurs jugemens sur les productions qui leur sont présentées.

Après bien des souhaits inutiles, voilà donc la lice entièrement ouverte. Cette lice où nos *Sophocle* & nos *Térence* ont cueilli tant de palmes immortelles, offrent sans doute à l'amour-propre un aiguillon bien puissant, l'espoir d'une prompte célébrité. On envisage le théâtre comme le moyen le plus rapide de se faire un nom; mais on ne considère que le côté riant de la perspective. Souvent on se promet des triomphes, où l'on ne trouvera que des humiliations, & trompé par des attentes chimériques, on s'engage témérairement dans un chemin hérissé de précipices. Parce qu'un jeune homme a lu des traductions d'*Euripide* & de *Plaute*, parce qu'il a vu jouer *Britannicus* & le *Misanthrope*, il se croit en état aussi

de composer des chefs-d'œuvre ; sa tête s'exalte, il imagine une foule d'incidens ; il assemble, à tout hasard, des matériaux, & sans avoir connu le monde, ni les mœurs de son siècle, vîte il s'élance sur la scène, avec l'orgueilleuse espérance de fixer l'admiration. La sagesse des conseils, les exemples nombreux des chûtes & des disgraces, rien ne peut l'arrêter. Ce qui étonne, c'est que plus on a un talent médiocre, plus on se targue d'une folle présomption. L'Auteur éconduit par le public, crie à l'injustice, se hâte d'en appeller à la postérité dans une préface apologétique, où lui-même se loue avec une complaisance risible, en prédisant à ses contemporains qu'un jour ils se repentiront d'avoir dédaigné ses productions ingénieuses. Voilà comme la vanité se console. Jamais l'Auteur maltraité n'a tort : ce n'est point sa faute s'il n'a pas réussi, c'est toujours la faute des ignorans qui le jugent, ou des ennemis ligués contre son mérite.

Il faut que le genre de la Comé-

die soit très-difficile, puisque nous avons vu des Ecrivains d'un grand mérite, s'y traîner péniblement, & sans gloire. *Voltaire*, cet homme d'une vivacité d'esprit incomparable, plein de légèreté, de graces, de saillies, n'a jamais pu parvenir à chausser le brodequin avec succès. En général, les pièces qu'il nous a laissées sont empreintes du sceau de la foiblesse; badin & caustique dans ses poësies fugitives, il ne connoissoit point du tout ces heureuses plaisanteries, cette gaieté franche qui constituent particulièrement l'essence de la Comédie.

Seroit-il donc plus aisé de faire des Tragédies que des Comédies? La question est aujourd'hui décidée. Les Poëtes tragiques se sont tellement débarrassés des entraves qui les gênoient, que même la plus extrême médiocrité peut compter, à présent, sur une sorte de réussite. Plus de vraisemblance, plus de règles à observer; vous êtes libres d'imaginer vos héros, de leur prêter le langage qu'il vous plaira, de leur donner les sentimens que vous

jugerez à propos. Ne craignez pas qu'on vous chicane ſur la bizarrerie de vos plans, ni ſur l'impoſſibilité des moyens que vous mettez en jeu. L'Auteur comique, ſoumis à des loix plus ſévères, n'a point la liberté de créer des êtres fantaſtiques; il ne peut prendre ſes modèles que dans la ſociété. On ſe fait illuſion ſur vos perſonnages fictifs, mais on exige que les ſiens ſoient reſſemblans. Obſervateur & peintre tout enſemble, celui-ci eſt obligé de rendre ſes caractères avec tant de fidélité, que chacun puiſſe s'écrier : voilà qui eſt vrai, voilà ce que nous voyons tous les jours.

La Comédie doit être l'exacte imitation des mœurs : ſon but eſt d'attaquer les vices & les ridicules. Combien ne faut-il donc pas d'uſage du monde, de vraie philoſophie, de ſagacité, de diſcernement, pour ſaiſir avec juſteſſe tous les points d'optique d'un tableau auſſi étendu ? Ce n'eſt pas une légère entrepriſe que de vouloir corriger les hommes. Un emploi auſſi délicat ne peut appartenir qu'à des Ecrivains doués par la nature des qualités les plus éminentes de la rai-

son & du génie. Nous ne manquons pas de faiseurs de Comédies, cependant les bonnes Comédies sont très-rares. Comme on n'a pas le don de représenter les mœurs générales, on se rejette sur des portraits isolés, ou sur des tracasseries de ménage. En un mot, nous avons des dessinateurs, & nous n'avons pas de peintres.

Comment faire, dit-on? Les grands Sujets sont épuisés. Cette vaine excuse de l'impuissance ne persuadera jamais; il y a mille caractères nouveaux dont la source est inépuisable comme l'espèce. C'est au Poëte comique à les chercher, à se les approprier, & à bien réfléchir sur les traits distinctifs qui conviennent à chacun.

M. *Lantier*, plus hardi que ses rivaux, vient de nous donner une Comédie de caractère, *le Flatteur*. A la vérité, il n'a pas la gloire de l'invention; *J. B. Rousseau* a déjà traité ce sujet. Son successeur a-t-il cru mieux réussir? Pour refaire le même ouvrage que ce Poëte célèbre, ne falloit-il pas être sûr de sa supériorité de l'exécution? Examinons si

le zèle de M. *Lantier* l'a bien servi, & ce qu'on peut espérer d'une tentative aussi courageuse.

Richard, Financier opulent, entêté des honneurs de la Noblesse, a recueilli dans sa maison un Italien, nommé *Dolcy*, caractère souple & flatteur, qui, par son adresse, est venu à bout de captiver l'entière confiance de son hôte & de lui faire accroire tout ce que bon lui semble. *Melcœur*, ami pareillement de *Richard*, revêtu de ses bienfaits, de plus l'époux de sa nièce, ne se laisse pas séduire aux dehors séduisans de *Dolcy*; sa franchise en fait un portrait assez satyrique. Ce *Melcœur* est en petit ce qu'*Alceste* est en grand dans la Comédie du *Misanthrope*. *Dubois*, valet de *Dolcy*, arrive de Versailles: il apporte une lettre de son maître à *Richard*. Dans cette lettre fabriquée à dessein, on le qualifie du titre de Marquis, on y exalte son urbanité, ses connoissances rares, & la protection qu'il fait accorder aux gens de lettres. La vanité de *Richard* respire avec joie le parfum de ces éloges. *Dolcy* est un homme

charmant, incomparable. *Melcœur*, qui pense découvrir dans ces louanges affectées les vues d'un fourbe, ne peut plus se contraindre. Il déclare net à son ami qu'on le trompe, & il le gourmande même vivement sur les chimères de son Marquisat, sur sa fureur du bel esprit. L'aigreur du reproche n'empêche pas notre Financier d'offrir cinquante mille écus à son censeur pour la dot de sa fille. Une proposition aussi éblouissante adoucit la rigidité de *Melcœur*, & tout-à-coup, il consent que *Dolcy*, cet homme méprisable à ses yeux, devienne son gendre. Arrive *Sophie*, fille de *Melcœur*. Son père lui demande si elle a quelqu'inclination : on répond de manière à prouver que le cœur est enchaîné, mais on a soin de ne dire que la moitié de son secret. *Melcœur* se retire ; *Rosette*, femme-de-chambre de *Sophie*, vient prendre sa place : elle est suivie de *Saint-Firmin*, amant de sa maîtresse. Dans cette scène très-piquante, *Rosette* peint le naturel curieux, & tous les autres défauts de Madame *Melcœur*,

qui survient dans le moment même, & prête une oreille attentive à tout le mal qu'on dit de sa personne. On ne tarde pas à s'impatienter; on paroît, & l'on donne son congé à l'indiscrette causeuse. Madame *Melcœur* rentre avec *Sophie* dans son appartement. *Dubois* & *Germain* leur succèdent. *Germain*, Marchand bijoutier, est une espèce de M. *Dimanche*, à qui *Doley* doit vingt mille francs. Ce dernier étant dans l'impossibilité de rendre une pareille somme, a promis à son créancier, dont les affaires sont dérangées, de lui obtenir un emploi par le moyen de *Richard*. *Germain* a vu le Financier, & se plaint d'en avoir été reçu dédaigneusement. *Dubois* met toute son industrie à le calmer, cela est très-important, car le Bijoutier tire de sa poche une sentence contre *Dolcy*, & promet de la faire exécuter s'il n'a point l'emploi qu'on lui a fait espérer. Ainsi finit le premier acte.

Dolcy & Madame *Melcœur* reparoissent ensemble. Après quelques complimens, qui sont plutôt des fa-

deurs que des flatteries, Madame *Melcœur* sort, & laisse *Dolcy* avec la *Brie*, valet de *Richard*. Scène de remplissage. La scène suivante est l'exposé des maximes de *Dolcy* : il y fait à son laquais la confidence des principes qui lui servent de boussole pour se conduire dans le monde. Ce dialogue est interrompu par l'apparition de *Richard* & de *Melcœur*. *Richard* a composé une épître en vers; il la soumet aux lumières du cajoleur Italien, qui ne manque de s'extasier sur la beauté de l'Ouvrage, dans lequel il n'apperçoit qu'un défaut, c'est *d'être semé de trop de fleurs, & d'étinceller de trop d'esprit*. Le financier rimailleur, enivré d'adulation, fait une réponse très-plaisante, & d'un excellent comique :

> Cet homme-là, *dit-il*, m'étonne ;
> Toujours vrai, toujours franc, sans offenser personne.

Dolcy profite de ce moment d'enthousiasme pour lui recommander *Germain* comme un savant d'un rare mérite, qui s'estimeroit heureux d'avoir la per-

mission de lui dédier un Ouvrage. Notre illustre protecteur ne se tient pas d'aise : il promet de voir ce *Germain* qu'il avoit d'abord mal reçu, & s'engage même à lui rendre service.

Sophie & *Saint-Firmin* ouvrent le troisième acte. Mademoiselle *Melcœur* prescrit à son amant de ne plus lui parler d'amour. Au risque de l'offenser, on n'écoute pas son ordre. Cette petite scène, calquée sur mille autres de la même espèce, se termine par laisser quelqu'espérance qu'on ne tiendra pas toujours rigueur. *Saint-Firmin* disparoît. *Dolcy* entre, & apprend que *Saint-Firmin* est son rival. Comme si cela étoit étonnant, il ne peut revenir de sa surprise ; cependant il dissimule, & promet même à *Sophie* d'intéresser sa mère en faveur de ce penchant raisonnable. Mademoiselle *Melcœur* sort enchantée de voir sa cause en si bonnes mains. *Saint-Firmin*, qui, à son tour, vient d'être instruit que *Dolcy* est son rival, accourt avec l'envie d'être furieux, & lui demande raison de ce procédé. On n'a point de peine à l'appaiser. *Dolcy* même

lui persuade qu'il a imaginé un heureux stratagême, c'est de le faire cacher dans un cabinet, d'où il pourra, sans être vu, entendre la conversation de *Sophie*, & se convaincre de ses sentimens. Ce projet, qui semble merveilleux, est accepté. *Sophie* revient. *Dolcy* l'invite à déguiser sa véritable inclination, en lui disant que Madame *Melcœur* est dans le cabinet, où il a relégué *Saint-Firmin*. Entraînée dans l'erreur, l'ingénue *Sophie* parle de son amant avec la plus grande indifférence. La scène achevée, *Saint-Firmin* sort du cabinet. La colère, le désespoir lui inspirent le dessein de se venger. Comme *Dolcy* manie à son gré l'esprit de ce jeune homme, il lui conseille d'écrire à *Sophie* que, forcé de contracter ailleurs un hymen avantageux, il lui rend sa foi. *Saint-Firmin*, toujours prêt à agir étourdiment, donne encore dans cette double sottise.

Germain vient essayer sa mission de Savant: il débute très-finement par comparer Madame *Melcœur* à la *Déesse Io*. *Dolcy*, qui voit arriver *Melcœur*,

quitte la scène. Déjà *Sophie* a reçu le billet fatal de *Saint-Firmin*. Le cœur déchiré de douleur, elle annonce à sa mère qu'elle ne balance plus à conclure le mariage qui lui avoit été proposé. Madame *Melcœur* est au comble de la joie, & s'empresse d'aller porter à *Dolcy* cette agréable nouvelle.

La première scène du quatrième acte, est un réchauffé de ces feintes brouilleries d'amour, qui remplissent la plupart des pièces de Théâtre. *Saint-Firmin* jure à *Rosette*, rentrée au service de *Sophie*, de ne jamais revoir sa perfide maîtresse ; &, pour mieux tenir son serment, il court l'interroger lui-même sur les dispositions où elle est à son égard. *Richard* donne ordre de faire venir *Germain*. Notre savant approche & commence sa fameuse harangue sous les yeux de *Dolcy* : *Melcœur* trouve l'esprit de *Germain* très-plat, & beaucoup de personnes seront de son avis. *Richard* sort. *Melcœur* apprend à *Dolcy* que son hymen a obtenu l'aveu de toute la famille, & qu'il va s'occuper des préparatifs de cette grande journée ; mais *Saint-*

Firmin se propose bien de troubler la fête; il a découvert la trahison de *Dolcy*, & lui présente un cartel. Pour le coup, il n'entend plus raillerie, l'heure & le lieu du rendez-vous sont assignés, *Dubois* rembourse un soufflet en passant, & c'est de la sorte que s'achève le quatrième acte.

Sophie paroît toute éplorée : elle déclare qu'elle ne veut plus signer ce contrat fatal ; c'est dans le sein de son père qu'elle brûle de répandre l'amertume de ses chagrins. *Melcœur* arrive, *Sophie* embrasse ses genoux, & le conjure de prévenir une union qui fait son désespoir : *Saint-Firmin* tombe aussi à ses pieds. Tous deux se réunissent pour lui expliquer la ruse abominable de *Dolcy* ; ils lui montrent le cabinet qui a servi à les perdre ; *Melcœur* se rend : il annonce à sa femme, qui réclame la signature du contrat, que *Dolcy* ne sera point son gendre. *Richard* s'emporte. Madame *Melcœur* menace de déshériter sa fille. *Germain* vient mêler sa présence à tout ce désordre, & *Saint-Firmin* le reconnoît pour un Marchand du faux-

bourg Saint-Denis. Le Bijoutier avoue qu'il n'a été que l'instrument des projets de *Dolcy*. Il donne une lettre où toute la perfidie de cet Italien est dévoilée. *Richard* y est traité d'esprit bonace, de rimeur détestable, & Madame *Melcœur* de folle, qui, à près de soixante ans, ose prétendre encore aux grâces de la jeunesse. Le mariage de *Sophie* & de *Saint-Firmin* a l'aveu de *Richard*. Madame *Melcœur*, comme on peut bien le croire, y donne aussi son consentement. *Dolcy* entre avec la sublime épître de *Richard*, qu'il compare à la fraîcheur du printemps; mais ce n'est plus l'instant de ruser; on lui prouve qu'on est instruit de tout, & on le chasse.

Telle est, Monsieur, la contexture de cette nouvelle Comédie, dont le dénouement est à peu près le même que celui du *Méchant*. On voit du premier coup-d'œil, que l'Auteur a négligé le fond pour se livrer à des accessoires inutiles ou mal combinés. L'action ne marche point avec aisance, & la fable est vicieuse. Les citations de quelques scènes vont prou-

ver que M. *Lantier* a écrit trop rapidement un ouvrage qui demandoit des idées, du soin, & de longues méditations.

Acte Ier. Scène III.

RICHARD.

Pardon, mon cher Melcœur :
Je demande une grace, elle me sera chère,
Et je l'attends de vous.

MELCŒUR.

Vous comblez mon espoir :
Lié par vos bienfaits....

RICHARD.

Ah ! supprimons ce style :
Votre femme est ma nièce, & j'ai fait mon devoir
En vous offrant ma maison pour asyle.

MELCŒUR.

Les soins, la générosité....

RICHARD.

Vous n'étiez pas heureux : je ne pouvois mieux faire.
Mais laissons ce discours. Votre fille m'est chère ;
Je veux, par un hymen qui doit flatter son cœur,

Couronner ses vertus, & hâter son bonheur.

MELCŒUR.

Je vous réponds de sa reconnoissance.
Mais quel est cet époux que vous avez choisi?

RICHARD.

C'est un sujet d'une haute espérance,
Que j'estime, que j'aime, en un mot, c'est Dolcy.

MELCŒUR.

Qui, cet Italien?

RICHARD.

Lui-même.
Mon conseil, mon ami.

MELCŒUR.

Ma surprise est extrême.

RICHARD.

Pourquoi cela?

MELCŒUR.

Cet homme-là n'a rien.
Vous l'avez accueilli & logé, c'est fort bien.

RICHARD.

Je vous réponds qu'il parviendra;

Et quant à sa fortune, au moins en appa-
rence,
Il n'est pas sans moyens; toujours paré,
bien mis...

On peut être crédule, mais pas au point d'attacher la certitude des biens, à l'éclat des habits. Au reste *Richard* ne sauroit être censé ignorer la fortune d'un homme, à qui ses bontés ont fourni un asyle. *Melcœur* dit très-expressément que cet homme n'a rien; ce mot tranche tout.

Scène V. *Richard* lit haut la lettre de *Dolcy*; il appuie avec complaisance sur les titres de Marquis & de protecteur des arts. Cette impudente flatterie allume l'indignation de *Melcœur*.

Mais je suis excédé, je parle sans fadeur,
De lui voir prodiguer, dans l'espoir de
vous plaire,
Ce titre de Marquis qui n'est pas fait pour
vous.
Votre nom est Richard, & ce nom, entre
nous,
Etoit celui de votre père,
Homme sage, estimé, mais très-bon rotu-
rier.

RICHARD.

Ne suis-je pas Marquis par les droits de ma terre,
Et la faveur du Roi ? Pouvez-vous le nier ?

MELCŒUR.

Marquis depuis un mois ! quelle est votre chimère !
Et qu'avez-vous besoin, vous, riche financier,
D'une noblesse imaginaire ?

Ce langage dans la bouche d'un ami qui ne devroit rien à *Richard*, seroit assurément d'une sincérité bien estimable. *Melcœur*, de son aveu même, lui doit tout ; il ne parle donc pas selon les convenances, car il n'est pas naturel de prendre ce ton d'âcreté avec son bienfaiteur.

Scène IX. *Melcœur*, *Sophie*.

MELCŒUR.

Formerois-tu quelque projet
D'hymen ? Parle avec confiance.
Aurois-tu par hasard distingué quelqu'objet ?

SOPHIE.

. . . .
Si je pouvois choisir....

MELCŒUR.

J'entends, tu choisirois.
Est-ce quelqu'un d'honnête & sage ?
A-t-il des mœurs ?

SOPHIE.

Oh ! ouï, j'en répondrois.

MELCŒUR.

De l'esprit, des talens ?

SOPHIE.

On cite son courage.

MELCŒUR.

S . . . .
Quels revenus lui donne-t-on ?

SOPHIE.

Mais son économie & son intelligence. . .

MELCŒUR.

Répondez sans digression.
Combien ? huit, dix mille livres ?

SOPHIE.

Non.

MELCŒUR.

A peu près la moitié ?

SOPHIE.

Pas tout-à-fait, je pense.

MELCŒUR.

Le tiers ?

SOPHIE.

Non plus.

MELCŒUR.

Oh ! oh ! le quart ?

SOPHIE.

Je n'ose.

MELCŒUR.

. . . .

Ecoutez-moi ; votre oncle à qui vous êtes chère,

Et des projets sur vous, & veut vous marier.

SOPHIE.

Puis-je savoir le nom ?

MELCŒUR.

Non.

SOPHIE.

Est-il Financier.

MELCŒUR.

Non.

SOPHIE.

De robe ?

MELCŒUR.

Non.

SOPHIE.

Militaire ?

MELCŒUR.

Vous le saurez tantôt ; attendez, s'il vous plaît.

Ces

Ces réponses indéfinies de part & d'autre sont de petites finesses d'Auteur, qui ne servent uniquement qu'à prolonger les scènes. Un père raisonnable auroit dit à sa fille : quand je vous interroge, vous ne devez pas me proposer d'énigme à deviner. Ne cherchez point à embarrasser ma tendresse par des équivoques ; parlez-moi sans détour, je m'expliquerai avec franchise ; mais alors plus de ces réticences qu'on croit charmantes, & l'on préfère ces bluettes d'esprit à la nécessité de marcher rapidement vers l'action.

Scène XI. *Sophie* conjecture, on ne sait trop pourquoi, que les paroles de son père lui ont désigné *Saint-Firmin*, l'amant qu'elle chérit. *Rosette* donne de bonnes raisons pour n'en rien croire :

Richard proposer votre amant !
Il le connoît à peine, & je doute, à vrai
dire...

SOPHIE.

Tu ne crois jamais rien.

ROSETTE.

Vous croyez aisément,
Tel est le cœur quand il desire.
Il est ici.

SOPHIE.

Qui ? Saint-Firmin ?

ROSETTE.

Oui, Saint-Firmin ; chez votre mère
Il s'est présenté ce matin,
Mais on l'a refusé : concevez son chagrin.

SOPHIE.

Et la raison ?

ROSETTE.

Humeur, caprice, affaire ;
Et d'ailleurs vous savez que son cœur prévenu
Ne l'honora jamais d'une amitié bien tendre.

. . . .

Et vous-même d'ailleurs lui donnez de l'humeur.

SOPHIE.

Qui, moi ? quel est mon crime ? elle m'est toujours chère.

ROSETTE.

Mais vous êtes sa fille.

SOPHIE.

Est-ce un si grand malheur?

ROSETTE.

Sans doute: elle voudroit que vous fussiez
sa mère. . . .
. . . . . . J'apperçois Saint-Firmin.
Le chagrin obscurcit son ame;
C'est à vous d'adoucir le refus de Madame
Par un accueil moins inhumain.

Sans doute elle voudroit que vous fussiez sa mère, est une répartie fine, un trait de situation. Quant à l'accueil que fait *Sophie* à son amant, il consiste dans ce seul vers: *ma mère, je le sais, refuse de vous voir*. D'après cela, il est facile de juger que la scène n'est pas bien chaude. La scène où *Rosette* s'égaye sur le chapître de Madame *Melcœur*, dédommage un peu de la froideur de cette entrevue; mais l'indulgence la plus excessive ne sauroit faire grace à celle de *Dubois* & de *Germain*.

Scène XVII; GERMAIN, DUBOIS.

DUBOIS.

Monsieur Richard vous a donc accueilli?

GERMAIN.

En Financier, *du haut de ſes richeſſes*,

DUBOIS.

J'en ſuis au déſeſpoire.

(*à part*).

Il faut l'apprivoiſer.

Mon maître en a beſoin.

(*haut*).

Cependant ſes promeſſes...

Il ne vous connoît pas, ce qui peut l'excuſer;

Sans quoi votre mérite, & votre air fait pour plair....

GERMAIN.

Au ſurplus; je m'en moque,

DUBOIS,

Oui,

GERMAIN.

Je ſuis fier auſſi.

DUBOIS.

Oh çà, Monſieur Germain, parlons un peu d'affaire.

Combien vous doit Monſieur Dolcy ?

GERMAIN.

Vingt mille francs.

DUBOIS.

Oui, vingt mille. Ah! c'eſt lui qui vous eſt attaché! comme il vous conſidère!

GERMAIN.

Dont la moitié prêtée argent comptant,
Et le reſte en bijoux.

DUBOIS.

Oui, ma foi, quand j'y penſe,
Vous l'avez obligé très-généreuſement.
Et vous avez, dit-on, une ſentence contre lui?

GERMAIN.

Dans ma poche.

DUBOIS, *touchant la poche*,

là.

Vous êtes convenus d'effacer tout cela,
D'anéantir cette petite dette,
Si par Monſieur Richard vous obtenez l'emploi
Que vous ſollicitez.

GERMAIN.

Oui, j'en donne ma foi.

Voilà un expédient qui ne ſemblera point d'une heureuſe invention; pour l'adopter, il faut renoncer aux pre-

mières notions de la vraisemblance. Comment *Germain* a-t-il pu prêter vingt mille livres à un étranger, à un inconnu, sans avoir préalablement pris ses sûretés? Comment se figurer qu'ensuite il se trouvera ruiné, exprès pour donner occasion à *Dolcy* de solliciter un emploi en sa faveur? comment croire encore qu'il payera cet emploi par le sacrifice de vingt mille livres?

Acte II, Scène II; *Dolcy*, *Madame Melcœur*.

DOLCY.

Je brûlois de vous voir; mais mon œil est
ravi.
Cette robe vous sied; d'honneur, elle est
charmante.

Mad. MELCOEUR.

Ce n'est qu'une robe blanche.

DOLCY.

Oui,
Mais elle est d'un beau blanc, ma foi je
le répète,
Sans nul effort, par un prestige heureux,
Tout ce que vous portez s'embellit à nos
yeux.

Le Dieu du goût sans doute assiste à la toilette,

Et vous présente le miroir.

Cette robe blanche qui est d'un beau blanc, est d'une tournure adroite & originale. Le reste sent trop l'esprit, & ne peut pas s'adresser à une vieille douairière comme Madame *Melcœur*. Nous voudrions pouvoir citer toute la scène cinquième. Le ton du dialogue nous a paru facile & animé : le morceau que nous allons extraire, suffira pour en donner une idée avantageuse.

DORCY *à Dubois*.

J'ai porté dans notre âme un œil observateur :

J'ai vu que l'amour-propre y régnoit en vainqueur,

De tous ses mouvemens étoit le grand mobile ;

Et que la flatterie, audacieux reptile,

Se glissant avec art, & cachant le poison,

Enivroit aisément notre foible raison.

Elle enchaîne les grands, calme l'enfant qui gronde,

Désarme l'avarice, & séduit la beauté.

Mais volons au séjour où cette Déité
A placé son autel, & fixé son empire :
C'est là qu'au pied du thrône elle répand
les fleurs ;
Que l'air est parfumé de ses douces vapeurs.
Dans ses yeux, sur sa bouche habite le sourire ;
Là Pradon est Racine & Midas Monseigneur ;
Là le crésus obscur, achetant sa famille,
Descend effrontément d'un héros de Castille :
Là l'attrait de l'esprit couvre un vice du
cœur ;
Un Prince qui fait lire *est traité* de grand
homme ;
Et là sur-tout le Ministre en faveur,
Efface les héros d'Athènes & de Rome.

DUBOIS.

D'après ce grand tableau, l'on n'est pas
étonné
De voir Monsieur Richard, dans le piège
entraîné ;
Récompenser vos soins, payer de sa tendresse...

DOLCY.

Oui, c'est ici que brille mon adresse ;
Que j'ai su déployer l'art de faire ma cour.

Enfant obscur de la finance,
Mais ébloui par le faux jour
Que jette au tour de lui l'éclat de l'opulence,
L'heureux Richard ne s'est plus reconnu;
Le miroir s'est brisé qui rendoit son image;
Il s'enfle par degrés, se croit un personnage;
Le bon Richard a disparu.

DUBOIS.

C'est dommage vraiment, j'aimois sa bonhommie.

DOLCY.

Pour moi, qui, d'un coup-d'œil, mesurai son génie,
Je résolus & m'en trouve très-bien,
De faire son bonheur, en m'occupant du mien.
S'il parle, j'applaudis; s'il se tait, je l'admire;
S'il sourit, je suis gai; s'il pleure, je gémis.

DUBOIS.

Et s'il tousse?

DOLCY.

Je tousse aussi.

Cette tirade est imitée de *J. B. Rousseau*, ainsi que plusieurs autres scènes, dont le nouvel Auteur a su en-

richir sa Comédie. Comme les Ouvrages de ce Poëte sont entre les mains de tout le monde, nous y renvoyons nos lecteurs; ils pourront comparer & juger qui des deux a mis plus d'expression dans le portrait du *Flatteur*. Quelque soit le résultat du parallèle, on sera d'accord que M. *Lantier* a vivifié son tableau de couleurs saillantes & très-ingénieuses; mais est-il vrai qu'un maître puisse raisonnablement avouer à son valet qu'il fait profession d'être un fourbe? n'est-ce pas là une de ces confidences maladroites, si communes dans les Comédies, & dont on est rassasié? Est-ce qu'il n'est plus possible de rien imaginer de neuf, & seroit on condamné à se copier servilement dans les conversations théâtrales?

Acte III. Scène XIV. *Dolcy, Saint-Firmin.*

SAINT-FIRMIN. (*sortant du cabinet où il épioit les discours de Sophie*)

Ah! Dieu! qui l'eût imaginé!
Quelle noirceur!

DOLCY.

Vous l'avez entendue ?

SAINT-FIRMIN.

Ah ! si je l'entendois !

DOLCY.

Et son âme ingénue...

SAINT-FIRMIN.

Ingénue ! ô ciel ! non, ne la croyez jamais.

DOLCY.

D'un pareil procédé mon âme est interdite.

SAINT-FIRMIN.

Les femmes !

DOLCY.

Les voilà : promptes à vous quitter,
Au désespoir quand on les quitte.

Vengez-vous noblement. Vous êtes généreux.
Oui, croyez-moi : sans humeur, sans colère,
Écrivez-lui que votre père
Vous propose un hymen assez avantageux ;
Que forcé d'accepter, vous rompez avec elle ;
Piquez la vanité, tourmentez l'infidelle ;
Et bientôt l'amour-propre éveillera l'amour.

SAINT-FIRMIN

J'adopte vos conseils : oui, oui, j'aurai mon tour.

Je ne la verrai plus ; chez moi je vais écrire.

On ne peut pas accumuler plus de fausses démarches, plus d'inconséquences. Il falloit que *Saint-Firmin* fût bien aveugle pour ne pas sentir la bizarrerie, ou plutôt le piège de la première proposition de *Dolcy*. Pourquoi se cacher dans ce cabinet, à la sollicitation d'un homme qu'il avoit soupçonné être son rival ? Est-ce d'après les avis de ce même homme, qu'il devoit prendre ensuite le parti violent d'écrire une rupture à *Sophie* ? S'il avoit eu le plus léger bon sens, n'auroit-il pas dû se refuser à toutes ces épreuves insidieuses ?

Scène XVII. *Dolcy*, *Germain* & Madame *Melcœur*.

DOLCY.

Voici Monsieur Germain, qui brûle au fond de l'âme

De vous offrir ses vers, sa prose & son loisir.

Il prétend que de vous on lui parle sans
cesse.

Mad. MELCŒUR.
Et que dit-on de moi? la chose m'intéresse.
DOLCY.
Parlez, Monsieur Germain; voyons.
GERMAIN.
Oh! rien du tout, Madame.
DOLCY (*bas à Germain*)
Y songez-vous?
(*haut*)
Allons.
Soyez vrai.
GERMAIN.
Que Madame est encore une grace;
Qu'elle a tous les attraits de la Déesse Io.
DOLCY.
Il s'exprime en poëte, & dans un goût nouveau:
On voit qu'il s'est long-temps nourri des
fleurs d'Horace.
(*bas à Madame Melcœur*)
A son air indécis, à ce regard si doux,
Je le croirois presqu'amoureux de vous.

Est-il possible que les deux derniers

vers ne choquent pas Madame *Melcœur*? ce n'est point-là de la flatterie, c'est du persiflage le plus déchirant. Madame *Melcœur* a beau être avide d'encens, elle ne peut pas se dissimuler qu'elle est bientôt sexagénaire; elle doit donc s'appercevoir qu'on se moque de sa personne, à moins que, pour faire briller les ressources de *Dolcy*, tout le monde soit convenu d'être stupide. *Germain* dit, dans cette scène, qu'il ne sauroit concevoir qu'on lui fasse jouer le rôle de sçavant; & le spectateur conçoit encore moins qu'on introduise sur la scène des personnages aussi grotesques.

Acte IV. Scène V. *Richard*, *Dolcy*, *Germain*.

DOLCY à *Germain*.

Avancez donc.

(*à Richard*)

Le respect l'intimide.

(*haut*)

Voilà Monsieur Germain, le successeur d'Ovide,

Ce savant peu connu, mais votre admirateur.

GERMAIN.

Je sais que Monsieur le Marquis,
Protecteur éclairé des arts & du génie.....

DOLCY à Germain.

Oui, Monsieur le Marquis a mille dons exquis :
Mais apprenez sur-tout qu'il hait la flatterie.
(à Richard)
La gloire fut toujours la chimère du sage :
Il compose un poëme.

GERMAIN.

En vers.

RICHARD.

En vers libres ?

GERMAIN.

Oh ! non, je n'ai pas ce travers :
J'ai l'oreille trop chaste, & toujours la décence....

RICHARD.

En vers alexandrins ?

GERMAIN.

Non, c'est en vers françois.

RICHARD.

Lequel préférez-vous de Lucain ou Virgile ?

GERMAIN.

Lucain n'est pas un sot, Virgile n'est pas bête.

DOLCY.

Virgile est son héros.

GERMAIN.

C'est qu'il est très-honnête.
Bibendo, castigat mores.

RICHARD.

Que dites-vous de sa Didon ?

GERMAIN.

Mais... que c'est une femme : elle est morte,
dit-on ?

RICHARD.

De Crébillon j'admire le génie :
Il est sombre & tragique.

GERMAIN.

Oui, dans la tragédie.

Quelque soit le privilége des Poëtes, ils n'ont pas encore acquis celui de blesser la raison aussi impunément. Nous le demandons à M. *Lantier* lui-même ; est-il possible de concevoir un personnage plus extravagant que *Germain* ? Il n'y a pas de milieu : ou il est frappé de folie, ou il est d'une imbécillité rare. C'est une machine que *Dolcy* monte & rabbaisse à la hauteur qu'il lui plaît. Le moyen de

croire qu'un créancier, fût-il le plus borné des mortels, voulût se plier à ces farces misérables, poussé par les conseils insensés d'un débiteur? Quel débiteur aussi oseroit jamais former la pensée d'une proposition aussi absurde? Comment *Richard* ne voit-il pas qu'on le berne en face, & que toutes les réponses de *Germain* sont ineptes? Nous ne sommes plus dans le siècle où les financiers pouvoient être tournés en dérision pour leur ignorance & leur éducation inculte. En vérité, la scène Françoise deviendroit bientôt la rivale des tréteaux, si l'on toléroit l'usage de ces pitoyables travestissemens, de ces ridicules pantalonnades.

Nous ne citerons pas de scènes du cinquième acte: presque toutes annoncent l'embarras de l'Auteur pour arriver au dénouement. Il faut que cela soit ainsi. Quand une intrigue est mal tissue, les développemens sont toujours gênés.

On conviendra, Monsieur, d'après cette analyse, que le plan de la Comédie de M. *Lanier* est absolument

défectueux. Les moyens dont il fait usage ne roulent exclusivement que sur trois objets. Il s'agit de persuader au financier *Richard* qu'il est tout-à-la fois un grand seigneur & un rare génie ; à Madame *Melcœur*, chargée de soixante ans, qu'elle a les agrémens & les charmes du jeune âge. Les vues de l'Auteur ne vont pas plus loin. Il n'a point su faire un choix parmi des milliers de nuances, qui devoient composer la physionomie du *Flatteur* ; son sujet est étouffé sous des ressorts invraisemblables, & avili par de ridicules parades. Partout on y rencontre l'oubli des convenances. Pour parvenir à ses fins, il a eu besoin de couvrir d'un épais bandeau les yeux de tous ses personnages ; car, s'ils n'étoient pas aveugles, rien de ce qui arrive ne pourroit avoir lieu ; mais, malgré la meilleure volonté des spectateurs, il ne leur est pas possible de partager cet aveuglement général.

Quoique la Comédie de *J. B. Rousseau* soit tachée de quelques imperfections, elle l'emporte sur celle de

M. *Lantier* pour la régularité de la conduite, la finesse des apperçus, la vérité des incidens. Il y a chez l'un plus de mots brillans, plus de clinquant; chez l'autre, plus de choses nourries, plus de profondeur. Presque tous les détails du nouvel Auteur comique, pris séparément, sont très-gracieux, vifs, délicats & d'une touche moëlleuse. M. *Lantier* est un homme de beaucoup d'esprit, qui sait faire des scènes charmantes, & qui, peut être, auroit dû se consulter davantage, avant d'entreprendre un sujet de caractère. L'Ecrivain à qui nous sommes redevables du joli canevas de l'*impatient*, peut se flatter d'obtenir des succès glorieux dans des pièces de fantaisie. Pourquoi ne s'être pas pas tenu au genre qui lui convenoit? Ne vaut-il pas mieux faire d'excellentes miniatures, que des tableaux médiocres?

Si nous ne nous étions pas déjà trop étendus, ce feroit ici l'occasion de dire un mot de ces Comédies en vers libres, qui sont devenues si fort à la mode depuis quelque temps.

Nous en ferions ſentir l'abus, & combien, au détriment de la poëſie, cela met à l'aiſe les Auteurs pareſſeux, preſſés de jouir, ou que le défaut de talent empêche de s'élever au niveau d'un art, dont les règles ſont trop négligées. En ſuivant cette route, on a plutôt fini une pièce; mais ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre, par le coloris terne de la diction, par la lâcheté du ſtyle. On peut appliquer à la plupart de ces productions ce que *Ciceron* diſoit des Comédies de *Livius*, qui ne ſoutenoient pas une ſeconde lecture. *Livianæ fabulæ non ſatis dignæ quæ iterum legantur.*

Je ſuis, &c.



LETTRE II.

Vie du DAUPHIN, *père de* LOUIS XV, *écrite sur les Mémoires de la Cour, enrichie des Ecrits du même Prince. Par M. l'Abbé* Proyart, *des Académies d'Angers, de Montauban, d'Offembourg & de Rome, Principal du Collège Royal du Puy.* 2 *vol.* in-12; *se vend à Paris, cour des Capucins, rue S. Honoré; chez la* veuve Hérissant, *rue neuve Notre-Dame, chez* Théophile Barrois, jeune, *rue du Hurepoix.* 1782.

LA France, qui, dans une si longue suite de Rois, compte si peu de mauvais Princes, a vu dans ce siècle seul plus d'un *Germanicus*. M. l'Abbé *Proyart* a déjà donné au public la vie du dernier *Dauphin*, & montré à la nation l'âme & le génie de ce grand Prince, qu'elle n'avoit pas sçu apprécier. Le Duc *de Bourgogne*, que la France, par ses regrets & par son

amour, semble avoir mis au rang de ses Monarques, méritoit bien aussi qu'un pinceau fidèle en conservât le portrait à la postérité. Nous avons, disoit *Voltaire*, à la honte de l'esprit humain, cent volumes contre *Louis XIV*, & pas un seul qui fasse connoître les vertus du Duc *de Bourgogne*, qui auroit mérité d'être célébré, s'il n'eût été que particulier. L'Ouvrage que je vous annonce, Monsieur, justifie la nation d'un reproche trop long-temps mérité, & remplit enfin les vœux de tous les cœurs patriotiques. La vie de ces deux Princes, quoiqu'ils n'aient pas régné, sera pour les Souverains une leçon bien plus utile que celle de tant de Rois, dont les noms ne font que remplir un vuide, ou former une tache dans tous les tableaux de l'histoire. Elle peut en même-temps servir de réponse aux déclamations sophistiques de quelques Ecrivains ennemis du gouvernement héréditaire, & leur prouver combien il est avantageux pour les peuples, qu'un jeune Prince puisse se former à loisir au grand art de régner, & con-

bien la perspective du thrône peut servir, quand son éducation est bien dirigée, à lui élever l'âme & à le porter à l'étude & à l'amour de ses devoirs.

M. l'Abbé *Proyart* a puisé dans les sources les plus pures, & consulté les Mémoires les plus authentiques. M. l'Abbé *Soldini* lui a communiqué les écrits mêmes du Duc *de Bourgogne*, que le *Dauphin*, père du Roi, avoit copiés de sa propre main, & qu'on a trouvé dans ses papiers les plus secrets. Il a aussi fait un grand usage d'un manuscrit de la bibliotheque de M. l'Abbé *du Terney*, Confesseur de Madame *Louise*; de quelques écrits particuliers, tant de Madame de *Maintenon* & de M. de *Fénelon*, que des Abbés *de Choisy* & *Fleury*; du recueil des vertus du Prince, par son Confesseur; & enfin pour la partie militaire, il a consulté les Historiens contemporains François & étrangers, en s'attachant particulièrement aux Mémoires du Marquis *de Quincy*, & à ceux du Maréchal *de Berwick*.

L'Ouvrage est divisé en cinq livres,

qui offrent successivement dans le Duc *de Bourgogne*, les dispositions d'un digne éleve de *Fenelon*, les talens d'un habile Général, les vues & les travaux d'un grand Prince, les vertus de l'homme & la perfection du Chrétien.

L'estimable & modeste Biographe s'est moins occupé des ornemens du style, que de la vérité des faits. Il cherche, non pas à briller lui-même, mais à faire connoître son héros, & sûrement il y réussit très-bien. Sa noble simplicité, sa candeur intéressante, attachent & instruisent le lecteur, beaucoup plus que ne feroit une narration emphatique & pompeuse, qui ne manque jamais d'inspirer une certaine défiance, & dont on est toujours tenté de rabattre quelque chose. Enfin, ce qui rend cet ouvrage encore plus précieux, c'est qu'il est en grande partie composé des écrits même du Duc *de Bourgogne*, qui sont excellents, & pour le fond & pour la forme, comme vous pourrez vous en convaincre par quelques morceaux dont j'aurai soin d'enrichir cet extrait.

Ce

Ce Prince naquit à Versailles le 6 Août 1682, de *Louis Dauphin*, fils unique de *Louis XIV* & de *Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière*. Cet heureux événement, à la suite d'une paix très glorieuse, parut mettre le comble aux prospérités du Roi, & toute la nation fit éclater sa joye par des transports dont l'histoire fournit peu d'exemples. Comme le Comté de Bourgogne venoit d'être réuni au Duché du même nom, par le traité de Nimegue, le Roi voulut que son petit-fils fût appellé Duc de Bourgogne, & c'est le nom qu'il porta, jusqu'à ce que la mort de son père lui eût laissé le titre de *Dauphin*. On confia sa première enfance à la Maréchale *de la Motte*, & *Louis XIV* qui sentoit, par ce qui lui avoit manqué à lui-même, le prix d'une bonne éducation, chercha dans son royaume des instituteurs qui ne le cédassent en rien à *Montausier* & à *Bossuet*, qui avoient élevé son fils, & il eut le bonheur de les trouver dans le Duc *de Beauvilliers* & l'Abbé *de Fénelon*. Les Coopérateurs de ces hommes esti-

mables, avoient eux-mêmes beaucoup de mérite, & jamais on n'avoit vu tant de talens & de vertus réunis pour concourir à la même éducation; aussi le succès le plus complet répondit-il aux sages dispositions de *Louis XIV*.

Les Princes ne naissent ni meilleurs ni plus mauvais que le commun des hommes; mais la première éducation qu'ils reçoivent dans l'enfance, prépare souvent les plus grands obstacles à celle qui doit la suivre. L'appareil de la grandeur les environne dès qu'ils ouvrent les yeux, la flatterie obsede leur berceau & corrompt leur naturel, en sorte qu'incapables encore de réflexion, ils sont par instinct fiers, impatiens & capricieux. Tel étoit le Duc *de Bourgogne*. Un jour que *Fenelon* lui parloit avec fermeté: « non, non, Monsieur, lui répondit-il, je ne me laisse point commander, je sais ce que je suis & ce que vous êtes ». Le sage Maître n'insista pas pour le moment, & crut devoir préparer par le silence & un air de tristesse, l'effet de la leçon qu'il

vouloit donner à son éleve. « Je ne
» sais, Monsieur, lui dit-il, le len-
» demain, si vous vous rappellez ce
» que vous avez dit hier : que vous
» saviez ce que vous êtes & ce que
» je suis ? Il est de mon devoir de
» vous apprendre que vous ignorez
» l'un & l'autre. Vous vous imaginez
» donc, Monsieur, être plus que moi :
» quelques valets, sans doute, vous
» l'auront dit; & moi, je ne crains
» pas de vous dire, puisque vous
» m'y forcez, que je suis plus que
» vous; vous comprenez assez qu'il
» n'est point ici question de naissance.
» Vous regarderiez comme un in-
» sensé celui qui prétendroit se faire
» un mérite de ce que la pluie du
» ciel a fertilisé sa moisson sans ferti-
» liser celle de son voisin : vous ne
» seriez pas plus sage, si vous vou-
» liez tirer vanité de votre naissance,
» qui n'ajoute rien à votre mérite per-
» sonnel. Vous ne sauriez douter que
» je ne sois au-dessus de vous par les
» lumières & les connoissances : vous
» ne savez que ce que je vous ai
» appris, & ce que je vous ai appris

» n'est rien, comparé à ce qui me res-
» teroit, à vous apprendre. Quant à
» l'autorité, vous n'en avez aucune
» sur moi, & je l'ai moi même, au
» contraire, pleine & entière sur vous :
» le Roi & Monseigneur vous l'ont
» dit assez souvent. Vous croyez peut-
» être que je m'estime fort heureux
» d'être pourvu de l'emploi que j'exer-
» ce auprès de vous ; désabusez-vous
» encore, Monsieur, je ne m'en suis
» chargé que pour obéir au Roi, &
» faire plaisir à Monseigneur, & nul-
» lement pour le pénible avantage
» d'être votre Précepteur ; & afin que
» vous n'en doutiez pas, je vais vous
» conduire chez Sa Majesté, pour la
» supplier de vous en nommer un au-
» tre, dont je souhaite que les soins
» soient plus heureux que les miens.
» Ah ! Monsieur, reprit le jeune
» Prince, vous pourriez bien me rap-
» peller d'autres torts que j'ai eus à
» votre égard : il est vrai que ce qui
» s'est passé hier y a mis le comble,
» mais j'en suis désespéré. Si vous par-
» lez au Roi, vous me ferez perdre
» son amitié, & si vous abandonnez

» mon éducation, qu'est-ce qu'on pen-
» sera de moi dans le public? Au
» nom de Dieu, ayez pitié de moi;
» je vous promets de vous satisfaire
» à l'avenir ». *Fénelon* parut enfin céder à la sincérité de son repentir, & aux instances de Madame *de Maintenon*. C'est avec la même adresse que le sage instituteur parvint à guérir son jeune éleve de ses autres défauts, & à tirer parti de ses bonnes qualités. Persuadé, dit M. l'Abbé *Proyart*, que le germe de la raison, comme celui de la plante, ne doit se développer que par des progrès insensibles, ce sage Maître observoit dans son éleve les indications de la nature, aussi attentif à la seconder dans son action, qu'à ne point l'énerver par une marche indiscretement précipitée; & c'est en s'abbaissant jusqu'à son disciple, qu'il parvint à élever son disciple jusqu'à lui. Il savoit embellir d'images riantes les élémens des sciences & les premieres leçons de la sagesse. Les matieres de ses devoirs étoient autant d'instructions à la portée de son âge, & qui réunissoient l'agrément & l'utilité,

C'étoit une fiction ingénieuse, qui conduisoit à une réflexion morale, un trait piquant qui faisoit connoître la vertu d'un grand homme, un dialogue entre des morts qui se disoient des vérités utiles pour les vivans. La conversation, les amusemens, la fable, tout, par les soins & l'habileté du Maître, devenoit leçon pour l'élève, & rien ne paroissoit l'être. Les étrangers même qui approchoient du jeune Prince, payoient cette faveur, par quelque sage instruction, que *Fénelon* concertoit avec eux. *La Fontaine* lui contoit une de ses fables, le Duc *de Bourgogne* lui en récitoit une autre qu'il avoit apprise de son Précepteur, ou composée lui-même. Quelquefois il indiquoit au poëte le sujet d'une fable, ou lui en donnoit une à versifier. Il se montra un des premiers admirateurs de l'anti-Lucrèce ; il en traduisit même pour le Roi, qui ne savoit pas le latin, les morceaux les plus intéressans, ce qui ne servit pas peu à raffermir à la Cour le crédit chancelant de l'Abbé *de Polignac*, qui depuis fut Cardinal. Pour accou-

tumer de bonne heure le Duc *de Bourgogne* à parler en public, *Fénelon* lui composoit de petits discours qu'il lui faisoit apprendre par cœur, & déclamer dans un cercle de personnes choisies, ou même devant des visages inconnus. Le jeune Prince, dit l'Abbé *Fleury*, avoit un goût exquis pour les beaux arts, l'éloquence, la poësie, la musique & la peinture. Il dessinoit parfaitement & de génie; il avoit étudié la musique à fond, jusqu'à savoir la composition. Il apprit le Latin, l'Espagnol & l'Italien, il vouloit y joindre la connoissance du grec, afin de mieux entendre les bons Auteurs, particulièrement les Poëtes; mais ceux qui l'instruisoient, jugèrent à propos de ménager le temps de ses études pour des matières plus utiles. Il lut *Virgile*, *Horace*, *Cicéron* & *Tacite*, il laissa même de ce dernier une traduction complette, ce qui prouve tout à la fois & la profonde connoissance qu'il avoit de la langue latine, & la maturité de son jugement; car cet Auteur, très-difficile à bien entendre, est aussi un des plus

utiles à un Prince destiné à régner.

Après s'être appliqué avec tant de succès à l'étude des grands modèles, il ne réussit pas moins à les imiter par la composition. M. l'Abbé *Proyart* cite quelques morceaux dont les uns sont écrits avec une élégante simplicité, les autres avec beaucoup de chaleur & d'énergie. Il s'occupoit quelquefois, par délassement, de la poësie latine & françoise; il en connoissoit les regles, il savoit apprécier les vrais talens en ce genre; & *Racine* disoit de lui : que s'il eût moins senti ce qui devoit l'occuper comme Prince, il auroit pu se distinguer comme poëte. Il possédoit assez bien la géographie, pour comparer les Auteurs & corriger leurs fautes; dessiner une carte n'étoit qu'un jeu pour lui. Il connoît la France comme le parc de Versailles, disoit *Fénelon*. Il n'eût été étranger en aucun pays; il avoit fait une étude profonde & suivie de l'histoire ancienne & moderne, étrangère & nationale. Toute la suite des temps, dit l'Abbé *Fleury*, étoit rangée nettement dans sa mémoire. Il étudioit

l'histoire des pays voisins, dans les Auteurs originaux, les lisant chacun dans sa langue. Il savoit l'histoire de l'Eglise, jusqu'à étonner les Prélats les plus instruits. Dès l'âge de huit ans, il saisissoit avec une étonnante sagacité, les raisonnemens métaphysiques qui servent à établir les premiers fondemens des sciences. Il se livra avec ardeur à la philosophie, dont *Fénelon* & l'Abbé *de Polignac* surent lui rendre l'étude agréable. La passion qu'il marquoit pour l'étude des Mathématiques, donnant lieu de craindre qu'il ne négligeât pour la suivre, des choses plus utiles pour lui, on tâcha de l'en distraire; mais son génie & son ardeur lui tenant lieu de Maître, il s'y perfectionna au point d'en composer lui-même un traité qui mérita le suffrage des savans. Il avoit comparé les différens systêmes physiques; il savoit parfaitement l'Astronomie; en un mot, il eût été difficile, dit encore M. l'Abbé *Fleury*, de trouver dans le Royaume, je ne dirai pas un Gentilhomme, mais quelque homme que ce fût, de son âge, plus instruit que

lui. En nourrissant son esprit des connoissances les plus solides, on travailloit aussi à former son cœur à toutes les vertus. « La raison dirigée » par la religion, faisoit disparoître de » jour en jour les défauts qu'avoient » annoncés la première enfance du » Duc *de Bourgogne*. Il avoit fait sa » première communion à l'âge de » douze ans. *Fénélon*, persuadé que cet » acte de religion doit faire époque dans » la vie du Chrétien, n'avoit rien né» gligé pour y préparer son élève, & » le succès avoit répondu à ses soins ». Ses progrès dans la vertu, écrivoit Madame *de Maintenon*, étoient sensibles d'une année à l'autre. D'abord, raillé de toute la Cour, il est devenu l'admiration des plus libertins. Il continue à se faire violence pour détruire entièrement ses défauts : sa piété l'a tellement métamorphosé, que, d'emporté qu'il étoit, il est devenu modéré, doux, complaisant. On diroit que c'est là son caractère, & que la vertu lui est naturelle.

Son éducation n'étoit pas encore achevée lorsque des considérations

d'Etat déterminèrent son mariage avec la Princesse *Adelaïde*, fille aînée du Duc *de Savoye*. Mais bientôt, *Fénélon* fut obligé de se séparer de son élève; M. l'Abbé *Proyart* fait avec une sage impartialité le récit de sa disgrace. Le jeune Duc *de Bourgogne*, plus juste & plus éclairé que *Louis XIV*, conserva toujours la même estime & la même affection pour son vertueux instituteur. De là, cette intéressante correspondance entre le maître & son auguste disciple, & dont vous trouverez dans l'ouvrage que je vous annonce, des fragmens précieux, où le génie aimable & la belle ame de *Fénelon* se montrent à découvert comme dans ses autres écrits. Le Roi, qui ne voyoit dans le *Dauphin* que des qualités médiocres, se retrouvoit avec complaisance dans son petit-fils. Vous pouvez voir dans le livre même le détail curieux & circonstancié de son éducation militaire, & de la part qu'il eut bientôt aux affaires publiques, soit dans le cabinet, soit à la tête des armées. Lorsque le Duc d'*Anjou* partit de Versailles pour se rendre en Espa-

gne; le Roi, Monseigneur, & toute la Cour l'accompagnèrent jusqu'à Sceaux, d'où il partit après dîner avec le Duc *de Bourgogne*; à peine ces deux Princes furent-ils en route, qu'il s'éleva entr'eux une contestation sur la préséance : le Duc *de Bourgogne* dit à son frère, que, puisqu'il étoit Roi, il convenoit qu'il tînt la première place tant dans la voiture, que lorsqu'ils paroîtroient en public. Le jeune Roi protesta qu'il n'en feroit rien, donnant pour raison, que, s'il devoit être plus que le Duc *de Bourgogne* en Espagne, il étoit moins que lui en France, & que d'ailleurs il étoit son cadet. Le Duc *de Bauvilliers* étoit dans la même voiture. Je fus obligé, écrivoit-il, de m'établir l'arbitre de ce différend qui me touchoit jusqu'aux larmes, & j'ai jugé en faveur du Roi d'Espagne.

Dans la guerre qui suivit, le Duc *de Bourgogne*, nommé par *Louis XIV*. Généralissime, fit voir, dit le Marquis *de Quinci*, toute la valeur, la fermeté & l'habileté, qu'on n'acquiert d'ordinaire que par l'expérience d'un grand nombre d'années. Il charma tous les Offi-

ciers & les Soldats par ses attentions pour eux, par des manières gracieuses, accompagnées de toutes sortes de marques de bonté. On peut assurer aussi que l'armée étoit pénétrée d'estime pour ses grands talens, & ravie de se voir sous les ordres d'un si grand Prince. La campagne suivante porta sa réputation jusqu'aux extrêmités de l'Europe. Dans les revers même, il ne perdit rien de sa fermeté ni de sa gloire. M. l'Abbé *Proyart* réfute fort au long & avec force *Voltaire*, qui ne croyoit pas que le Duc *de Bourgogne* eût tant de vertus guerrières. « Ce n'est pas sans doute, » ajouta-t-il, qu'il eût besoin de s'être » distingué par ses talens militaires » pour être mis au rang des hommes » illustres, mais la justice que nous » devons lui rendre *comme grand* » *Prince*, n'est pas une raison de lui » refuser celle qui lui est due *comme* » *habile Capitaine*. On a droit à une » double gloire, lorsqu'on a su rem» plir la tâche de deux » (*).

(*) Cette phrase qui, d'ailleurs est fort

Il eſt temps, Monſieur, de vous faire connoître par quelques Morceaux détachés les ſages réflexions que le Duc *de Bourgogne* avoit faites ſur toutes les parties de l'Adminiſtration, & la manière dont il ſavoit les exprimer. Vous y verrez non-ſeulement un bon Prince, mais un homme de génie, & vous reconnoîtrez que ſon ſtyle auſſi bien que ſon cœur avoit été formé par *Fénelon.*

« La politique, dit-il, n'eſt autre » choſe que le talent d'amener les » hommes à la juſtice par la connoiſ» ſance du cœur humain & des intérêts » qui le remuent. La juſtice, principe » général de tous les devoirs, eſt donc » le ſeul but légitime de la politi» que, & la connoiſſance des hommes » la voie qui y conduit.

» Il y a peu de Souverains, s'il y » en a, qui n'adoptent dans la ſpé» culation les principes généraux de » la ſaine politique, & les erreurs » de Gouvernement ſont preſque tou» tes des erreurs de pratique. L'on

---

penſée, n'eſt pas exacte pour la conſtruction grammaticale.

» conviendra assez que l'on n'est éta-
» bli de Dieu sur les Peuples, que
» pour en être les Pasteurs & les
» Pères, que les Empires ne se sou-
» tiennent que par la modération &
» la justice, que c'est par de sages
» Loix, & non par les caprices de
» l'humeur qu'il faut conduire les hom-
» mes; que les guerres sont toujours
» à redouter, & qu'il n'y a de
» justes, que celles qui sont néces-
» saires; mais de ces principes vrais
» & sages, chacun est exposé, s'il
» n'y prend garde, à déduire, selon
» son humeur, ses intérêts ou ses paf-
» sions, des conséquences fausses &
» vicieuses. Il ne suffit donc pas de
» connoître & d'avouer les vrais prin-
» cipes; il faut encore, pour en
» faire une juste application, tra-
» vailler à rectifier nos idées, à dé-
» poser nos préjugés, à prendre sur
» toutes choses les connoissances
» exactes, qui nous empêchent de con-
» fondre les apparences du bien avec
» le bien même ».

Tout ce qu'il dit sur la guerre,

annonce un Prince aussi humain qu'éclairé; je prends au hazard ces réflexions sur la manière de haranguer les soldats.

« Les beaux discours que les Historiens mettent à la bouche des » grands Capitaines de l'antiquité, ne » sont certainement que l'ouvrage étudié de l'art; ils n'ont été prononcés ni en entier, ni même en substance pour la plûpart. Il faut n'avoir » point d'idée d'une armée pour croire » qu'un Général puisse s'en faire entendre comme un Prédicateur de son » Auditoire. Cette armée, pour peu » qu'elle soit nombreuse, occupera une » demi-lieue d'espace & souvent beaucoup plus. Il y a cependant pour un » Général une manière de parler éloquemment à ses troupes au moment » d'une action; c'est de parcourir les » rangs avec un air de confiance, en » faisant retentir au hazard les mots » de *courage*.... *victoire*.... *braves* » *gens*, & autres semblables que la circonstance fournit: c'est ce que j'appellerois l'éloquence du geste, la » seule qui puisse convenir en pa-

» reille occasion, & que puisse em-
» ployer un Orateur botté & au ga-
» lop. Mais le succès de ce que peut
» dire un Général dans ces momens,
» doit avoir été préparé par une con-
» duite qui lui ait mérité la confiance
» & l'affection du Soldat: on est peu
» disposé à se laisser entraîner par les
» discours d'un homme qu'on n'estime
» ou qu'on n'aime pas.

Ce qu'il ajoute n'est pas moins intéressant, soit pour le style, soit pour les pensées.

« C'est bien moins sans doute, le
» nombre des Soldats que leur valeur
» qui décide des succès dans les ac-
» tions, & qui fait la force des armées.
» Il y a entre régiment & régiment des
» différences inappréciables. Tel Gé-
» néral eût pu battre l'ennemi en ne
» lui opposant que la moitié de ses
» troupes dont il eût fait l'élite, qui
» fut mis en déroute pour avoir plus
» compté sur le nombre que sur la
» valeur; plus on augmente une
» armée d'hommes foibles, plus on
» lui ôte de ses forces.

» La bonne discipline contribue in-
» finiment à la force des armées; mais

» la discipline seule ne feroit que des
» esclaves. Il faut qu'elle soit tempé-
» rée par la confiance, & que la re-
» ligion l'accompagne, pour former
» une troupe invincible. La discipline
» dispose à la religion, & la religion
» soutient la discipline. La valeur
» commandée par la religion, est une
» valeur de réflexion incapable de se
» démentir; celle qui n'est fondée que
» sur la rivalité de Nations, l'impé-
» tuosité de l'âge, la crainte des châ-
» timens, en un mot, sur des mo-
» tifs humains, est irrégulière & ca-
» pricieuse; c'est une fièvre qui donne
» une certaine force dans les instans
» d'accès, & qui laisse dans l'abbat-
» tement, le moment d'après. De deux
» ennemis qui paroissent également
» mépriser la mort, l'un parce qu'il a
» la conscience bonne, & l'autre parce
» qu'il n'a point de conscience; le pre-
» mier a sur le second tout l'avantage
» d'un homme de sang froid contre
» un insensé & un furieux. Un Sol-
» dat qui a de la religion & pour qui
» la conscience est la première règle
» de discipline, sera toujours soumis

» à son Officier, patient dans les tra-
» vaux; intrépide dans le péril, &
» tout autrement brave que celui qui,
» n'ayant point de conscience, ou
» l'ayant mauvaise, sçait qu'il hasarde
» tout en hasardant sa vie.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois vous citer tous les morceaux intéressans qui sont sortis de la plume du Duc *de Bourgogne*, & que M. l'Abbé *Proyart* a recueillis dans son livre. Quelle idée ne doit-on pas avoir du génie de ce Prince, quand on songe que ces écrits n'ont pas été travaillés avec soin, ni destinés à voir le jour, mais que ce sont de simples notes, & le résultat de ses grandes & sublimes méditations! Quelle force, & en même temps quel naturel dans la manière dont il s'exprime! Un Auteur de nos jours, s'il traitoit les mêmes sujets, y mettroit plus de faste & d'étalage, il donneroit à ses idées une tournure ingénieuse & un air paradoxal; mais il ne pourroit écrire avec plus de profondeur & de sagesse. Car ce Prince allioit avec la piété la plus tendre & la plus affectueuse, une âme vraiment élevée, & un coup-d'œil

très-philosophique. Rien n'étoit ni au-dessus ni au-dessous de lui. Il savoit également saisir les plus grands résultats, & suivre les plus petits détails. Pour moi, je vous l'avoue, je suis attendri jusqu'aux larmes, quand je pense à tout ce qu'il avoit fait pour apprendre à régner, & à tout ce qu'il sembloit promettre à la France, s'il fut monté sur le thrône. Heureusement nous pouvons dire aujourd'hui que nous ne l'avons pas perdu tout entier. Son âme respire dans ses écrits, & ses vertus vivent dans l'histoire.

Et peut-être qu'un jour les exemples du Prince qui nous gouverne, & les soins éclairés des plus sages instituteurs, feront revivre le Duc *de Bourgogne* dans un de ses descendants, & que notre postérité verra se réaliser pour son bonheur, & les espérances que l'éleve de *Fénelon* avoit fait concevoir à nos pères, & les tableaux enchanteurs que le Maître d'un pareil disciple a tracés dans son Télemaque.

On a reproché à l'Auteur de cette histoire intéressante d'être injuste en-

vers le Duc de *Vendôme*. « Il faut, » a-t-on dit, avant de faire le procès à un grand homme, généralement reconnu pour tel, y regarder à deux fois ». Cela est vrai. Il reste à savoir si l'Auteur n'a rien dit sur le Duc *de Vendôme* qui ne soit bien prouvé.

On ne suivit presque jamais, dit le critique, *les conseils du Duc* de Vendôme ; *comment alors a-t-il pu être la cause de nos malheurs ?* Pour que ce raisonnement fût concluant, il faudroit qu'un Général d'armée ne pût pécher que par ses conseils, & vous savez bien qu'il péche encore par ses actions, qu'il peut le faire par présomption, par entêtement, par négligence ; &c. &c. & c'est ce que fit le Duc *de Vendôme* « Que pouvoit-» il donc nous arriver de pis, s'é-» crie-t-on encore, que de perdre une » bataille & la Capitale de la Flandre » Françoise ? » L'Auteur est ici d'accord avec le Journaliste, puisqu'il est incontestable que la bataille d'Oudenarde, dont la perte a entraîné celle de Lille, fut engagée témérairement,

& perdue par le Duc *de Vendôme*, & que le Duc *de Bourgogne* n'eut d'autre part à cette action que de payer de sa personne, & d'aider ce Général à sortir du mauvais pas où il s'étoit engagé. On accuse M. *Proyart* d'avoir écrit une Lettre de vingt-quatre pages contre le Duc *de Vendôme*; mais le Public, qui a son livre entre les mains, peut voir que, de ces vingt-quatre pages, il faut en rabbattre une vingtaine; au reste, l'Historien rend justice aux talens de ce Général; il dit Tome I, page 156, » *que Vendôme joignoit à un courage* » *héroïque une ardeur bouillante dans* » *l'action;* « & page 182 « *qu'il cher-* » *choit le péril, dans le combat d'Ou-* » *denarde, & s'y livroit sans ména-* » *gement*; &c. » pourquoi donc trahiroit-il le devoir le plus sacré de l'Histoire, en ne relevant pas ses torts, d'après les mémoires les plus authentiques? Il fait très-bien ce qu'a dit *Voltaire*, & ce qu'ont répété ses nombreux échos, que tous les malheurs de cette campagne vinrent *de ce que le grand Capitaine ne fût pas assez écouté*;

mais encore un coup, c'eſt un fait, que ce grand Capitaine chargé d'éclairer la marche de l'ennemi, en fut attaqué au moment où il le croyoit à douze lieues de diſtance de ſon armée. C'eſt un fait, & un fait avoué, que ce grand Capitaine, chargé de barrer les convois de l'ennemi pour le camp devant Lille, ne garda que les paſſages de terre, & que *Malborough*, qui ne craignoit pas l'eau; fit paſſer ſes munitions de guerre ſur des barques plates. C'eſt un fait, que ce grand Capitaine empêcha la Cour d'adopter le ſage projet propoſé par le Duc *de Bourgogne*, en aſſurant qu'il répondroit de tous les paſſages de l'Eſcaut, ſi on vouloit lui en confier la garde. C'eſt enfin un fait inconteſtable, que la Cour accorda à ce grand Capitaine, ce qu'il demandoit, & que deux jours après ſa promeſſe ſolemnelle, l'armée ennemie paſſa l'Eſcaut à trois ou quatre endroits différens, & alla droit à Bruxelles, faire lever le ſiège de cette place déjà fort avancé par les ſoins du Duc *de Bourgogne*. *Vendôme*, ſans doute,

rendit de grands services à la France ; & de plus grands encore à l'Espagne ; mais ce ne fut pas pendant la campagne de 1708. D'ailleurs, le bonheur de ce Général & l'affection du Soldat qu'il se concilioit par ses manières populaires & aux dépens de la discipline, eurent toujours plus de part à ses succès que sa conduite. On peut en croire un écrivain dont le témoignage ne doit point être suspect ; le panégyriste éternel du Duc *de Vendôme*, *Voltaire* enfin : « *Vendôme*, » dit-il, ne passoit pas pour méditer » ses desseins ; il négligeoit trop les » détails, il laissoit périr la discipline » militaire. La table & le sommeil lui » déroboient la meilleure partie de son » temps. Souvent il ne se levoit qu'à » quatre heures après midi, & plus » d'une fois il fut en danger d'être en» levé ».

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE III.

Œuvres complettes de M. l'Abbé Coyer, *des Académies de Nancy, de Rome & de Londres; 7 volumes* in-12. *A Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.*

GABRIEL-FRANÇOIS COYER, né à Baumes-les-Dames, en Franche-Comté, le 18 Novembre 1707, fit ses études dans un Collège de Jésuites, & entra dans cette Société en 1728; il en sortit en 1736, vint à Paris, & fut chargé en 1741 de l'éducation de M. le Prince *de Turenne*, aujourdhui Duc Souverain de Bouil-

lon; il eſt mort le 18 Juillet de cette année 1782.

Quand l'Abbé *Coyer* publia ſon premier ouvrage, notre littérature n'étoit pas encore dans cet état d'indigence honteuſe où nous la voyons réduite aujourd'hui; une foule d'Ecrivains légers, agréables & brillans, amuſoient le public: les *Marivaux*, les *Saint-Foix*, les *Piron*, les *Greſſet*, &c. ſoutenoient l'honneur de la nation. La gayeté, la bonne plaiſanterie régnoient encore dans les ſociétés & ſur la ſcène; c'étoit la fin du ſiècle *de l'Eſprit*; celui de la philoſophie ne faiſoit que de naître; cette épidémie ſi funeſte aux mœurs & aux lettres, n'avoit pas eu le temps de faire beaucoup de ravages; mais le ton philoſophique commençoit à s'introduire dans les ouvrages d'agrément, & plaiſoit par la nouveauté; cette manie de penſer & de raiſonner qui bannit le bon ſens & la raiſon, devenoit à la mode; l'Abbé *Coyer*, avec un eſprit vif & ſubtil, mais frivole & ſuperficiel, n'ayant de talent décidé pour aucun genre, ſe jetta dans la philoſo-

phie; mais craignant d'autaut plus le reproche de pédantiſme, qu'il étoit nouvellement échappé du cloître & du Collège, il donna dans l'extrémité oppoſée, & il mit dans ſon ſtyle toutes les petites graces, toute la coquetterie raffinée que les Eccléſiaſtiques mondains mettent dans leur parure.

Il débuta par des brochures faites pour l'amuſement des toilettes: ce ſont des allégories ſatyriques dans le goût de *Lucien*, de *Rabelais* & du Docteur *Swift*: l'une eſt intitulée: *la découverte de la Pierre philoſophale.* L'Auteur y propoſe un moyen facile d'enrichir la France, en établiſſant une taxe ſur chaque vice: ce plan amène des détails fort uſés ſur les vices les plus communs parmi nous. L'autre s'appelle l'*Année merveilleuſe*, ou les hommes doivent être changés en femmes, & les femmes en hommes. On voit d'un coup-d'œil quel peut être le rempliſſage d'un pareil canevas; dans *la Magie démontrée*, un Juif étonné des uſages des François, prétend prouver qu'ils ſont Magiciens.

Plaisir pour le Peuple, est le titre d'une autre de ces brochures : on y suppose que l'incomparable *Foki*, Philosophe Chinois, donne gratuitement au peuple divers spectacles, dont on fait la description ; on jugera de la nature de ces spectacles par celui-ci.

« Pour bannir les soupçons injurieux à la foi conjugale, ou pour » les éclaircir, il exposera sur la place » des Victoires une glace de cin» quante pieds de diamêtre, où les » maris verront leurs femmes avec » une aigrette blanche, si elles ont » été fidèles, si non, l'aigrette sera » jeaune, ou plutôt les aigrettes, » car elles égaleront le nombre des » infidélités. *Foki* prévient les maris » que pour voir nettement, il faut » qu'ils aient été fidèles eux-mêmes... » Il avertit encore que s'il est des ma» ris qui craignent l'expérience solem» nelle, il les satisfera dans le parti» culier, en leur distribuant des por» tions de la grande glace, avec deux » sifflets, mais avec cette clause, que » si jamais ils viennent à publier le » secret de leurs moitiés, la glace à

» l'instant se brisera, & il ne leur res-
» tera que les sifflets ».

La découverte de l'Isle Frivole, est encore un de ces cadres usés, une de ces allégories triviales qu'on s'efforce de rajeunir à force d'esprit & d'épigrammes. A ces fictions si ingénieuses & si neuves, l'Auteur a joint deux lettres, l'une adressée à un grand Seigneur, l'autre à une Dame Angloise. Par une ironie perpétuelle, il leur reproche à l'un & à l'autre leurs qualités extraordinaires, comme autant de crimes contre l'étiquette & la mode, & comme de véritables ridicules : ces lettres sont deux satyres, l'une contre les grands, l'autre contre les femmes de qualité. C'est une répétition de ce qu'on trouve de plus piquant & de plus agréable sur ce sujet dans la Bruyère, dans nos bons poëtes comiques, dans nos Romans de caractère : la continuité & l'uniformité assommante de l'ironie, les efforts de l'Auteur pour aiguiser toutes ses idées en pointe, étouffent la gayeté & le comique qui pourroient résulter de la critique de nos mœurs.

Le lecteur ébloui de cette multitude d'éclairs, accablé sous cette foule de traits saillans qui se succèdent avec une rapidité incroyable, éprouve plus de fatigue que de plaisir.

M. l'Abbé *Coyer* s'avisa en 1753, de rassembler ces feuilles volantes qui avoient eu le succès du moment, pour en former un volume sous le titre de *Bagatelles morales*. Il y ajouta une nouvelle pièce intitulée : *le Siècle présent*, c'est la meilleure de tout l'ouvrage. L'Auteur, sous prétexte d'élever notre siècle fort au-dessus des précédens, & sur-tout de celui de *Louis XIV*, en fait la satyre la plus vive & la plus générale. Son persifflage embrasse tous les arts, toutes les conditions. Il y a, particulièrement sur l'article des mœurs, des traits extrêmement exagérés ; l'Auteur a sacrifié très-souvent la vérité au piquant du contraste ; ce que les Romanciers & les Poëtes comiques nous apprennent des vices & des ridicules à la mode sous *Louis XIV*, dément absolument les vertus que M. *Coyer* prête généreusement à ce siècle, pour décrier le nôtre ; mais ce qu'il dit de la littéra-

ture est juste, & malheureusement trop vrai,

« L'esprit de l'autre siècle man-
» quoit d'une qualité essentielle : il
» n'étoit pas subtil, il ne saisissoit que
» les grands traits. Le nôtre s'at-
» tache aux petits ; nous disséquons
» les vertus, nous analysons les senti-
» mens ; *nous fendrions un cheveu en*
» *quatre*. On écrivoit, & il ne falloit
» dans le lecteur que du bon sens,
» pour comprendre : la finesse est de-
» venue nécessaire, souvent l'Auteur
» ne s'entend pas lui-même, il se de-
» vine. On n'employoit la métaphy-
» que que dans les disputes d'école ;
» nous l'appliquons à d'autres usages :
» elle peint les mœurs, *elle se fâche ou*
» *s'attendrit dans les passions* ; elle
» embellit nos Comédies & nos chan-
» sons ».

Nous fendrions un cheveu en quatre ; la métaphysique qui *se fâche ou s'attendrit dans les passions*, phrases ridicules & burlesques. L'ouvrage est plein de tournures de cette espèce : *qu'on ne croye pas cependant que nous abandonnions l'histoire : elle se promène*

ſur les équipages.... Ce ſont les grands airs, *ſans doute, qui vous conviennent, pourquoi ne leur convenez-vous pas.... Ici les Dames ne rougiſſent qu'au pinceau.... Sera-ce donc en vain que la France aura inventé les* NŒUDS *pour diſtinguer les mains de condition des mains roturières?.... Il eſt établi que votre ſexe doit prendre au nez comme aux yeux.... La Marquiſe avec ſes cris, faiſoit paroli aux éclairs*, &c. &c.

Cet opuſcule eſt ſuivi de quelques diſſertations d'un genre plus ſérieux. Dans la première, l'Auteur ſe propoſe de développer, de fixer le ſens du mot de *patrie*, & de montrer quelle influence il avoit ſur les mœurs & ſur la félicité des nations qui l'ont bien entendu. Il explique ce que les Grecs & les Romains entendoient par le mot de patrie. Il regrette que ce mot ſoit vieilli parmi nous, ſon ambition ſeroit qu'il fut rétabli, & qu'au lieu de dire *ſervir le Roi*, *ſervir l'Etat*, on dit *ſervir la Patrie*. Ce ſouhait eſt digne d'éloges; mais eſt-il bien vrai que que le mot *patrie* ſoit devenu ſi vieux qu'on ne s'en ſerve plus? un peuple

gouverné par un Monarque, doit-il prononcer ce mot aussi souvent que des Républicains? Nous disons, & nous devons dire : le *Roi*, le *Royaume*, comme les Grecs & les Romains disoient *la Patrie*, *la République*. Enfin, qu'importe le mot si nous avons la chose, c'est-à-dire le *patriotisme*, au degré que nous pouvons l'avoir dans la constitution de notre gouvernement? Eh! qui doute que nous ne soyons à notre manière animés de l'*esprit patriotique?* Où est le citoyen, où est le François, qui, sans aucun intérêt particulier, sans aucun retour sur lui-même, ne se réjouisse des prospérités de son pays, & ne s'afflige de ses malheurs? *Servir le Roi, le Royaume, l'Etat, la France*, n'est-ce pas toujours servir la patrie? Cette dissertation porte donc sur une fausse hypothèse; sçavoir, que nous devrions avoir une patrie comme les Grecs & les Romains en avoient une.

A la suite de cette dissertation on en trouve une autre sur *la nature du peuple*, où l'Auteur examine si ce qu'on appelle le peuple, c'est-à-dire

les laboureurs, les artisans, les domestiques, est composé d'hommes; il n'ose d'abord l'assurer, il est même tenté de croire le contraire, & il tâche de le prouver. M. l'Abbé *Coyer* retombe ici dans sa figure favorite, & par une ironie poussée jusqu'à la satiété, il rabbaisse les petits, pour exalter les grands. Le malheur est que ce tour ironique, que ce voile d'une plaisanterie familière, ne cache point d'idées neuves & profondes : il ne sert au contraire qu'à donner à des traits fort communs un air de nouveauté.

L'Auteur qui se trouvoit alors dans une bonne veine de dissertation, examine dans un troisième mémoire plus grave que tous les autres, la différence des deux anciennes religions, la Grecque & la Romaine, & il montre que Rome, en adoptant la Religion Grecque voulut des Dieux plus respectables, des dogmes plus sensés, un merveilleux moins fanatique, un culte plus sage. Le développement de ces quatre points donne le vrai système &

la différence sensible des deux Religions. Comme cette différence tient au caractère particulier des deux Peuples, on eût desiré que l'Auteur eût encore plus appuyé sur cet objet important.

Discours sur la satire contre les Philosophes, représentée par une Troupe qu'un Poëte Philosophe fait vivre, & approuvée par un Académicien qui a des Philosophes pour collegues. M. l'Abbé *Coyer* exhala dans ce discours toute la mauvaise humeur que lui causoit la Comédie des Philosophes par M. *Palissot*. Ses entrailles philosophiques furent émues lorsqu'il vit immoler à la risée publique quelques charlatans, qui abusoient du nom de la Philosophie pour corrompre le goût, & répandre des opinions dangereuses; il cria au scandale: il prétendit qu'il étoit malhonnête de jouer sur un théâtre public les plus funestes ennemis de la société Son zèle assurément ne pouvoit éclater plus mal-à-propos; tous ses raisonnemens portent à faux; il devoit louer le courage du Citoyen qui osa déférer à la Nation une secte

pernicieuse, & le seul reproche qu'il avoit à faire à M. *Palissot* étoit de n'avoir pas mis dans sa pièce plus d'action, plus de chaleur & de force comique. Il étoit d'ailleurs très-indiscret de publier qu'une pièce approuvée par le Gouvernement étoit *contraire à l'honnêteté publique* : cet éclat ne convenoit ni au caractère ni à l'habit de M. l'Abbé *Coyer*. Quant au *Poëte Philosophe qui fait vivre* la Troupe des Comédiens, l'assertion est dure & outrée. Les ouvrages de M. *de Voltaire* ne sont pas les seuls qui attirent les spectateurs à la Comédie.

La *Lettre au Père Berthier sur le matérialisme*, est le comble de l'indécence ; le même homme qui trouvoit la Comédie des *Philosophes* si malhonnête, ne se fait pas un scrupule d'outrager par de misérables sarcasmes un Ecrivain aussi vertueux & aussi respectable que le Père *Berthier* : dans cette lettre extravagante l'Auteur représente le Père *Berthier* comme *Général de l'armée anti matérialiste* ; tous ceux qui condamnent *l'Encyclopédie* & le livre de *l'Esprit* a me

des troupes légéres propres à escarmoucher, c'est-à-dire comme des *Hussards & des Pendours* : il se donne à lui-même la fonction honorable d'*espion*, & il qualifie l'entreprise de *croisade*. Le Père *Berthier* est traité *d'homme qui raisonne comme une pantoufle*, *de cruche*, *de tête à perruque* ; l'apologiste de la révocation de l'Édit de Nantes par *Louis XIV*, est comparé à *un âne* : enfin *l'honnête* Abbé envisage le matérialisme comme un *animal* qui n'est encore que *dans* son état de *fœtus*, & que le savant Jésuite va *nourrir*, *développer*, *engraisser dans la ménagerie de Trévoux* : telle est l'aménité de cette brochure satyrique, qui fit plus de tort à l'Abbé *Coyer* qu'au Père *Berthier*.

Le Traité *de la Prédication* est un rêve politique qui prouve uniquement la démangeaison qu'avoit l'Auteur de parler sur des matières importantes qu'il n'entendoit pas. Il essaye d'abord de prouver que la prédication est inutile pour corriger les hommes. Il passe en revue tous les Prédicateurs fameux, qui depuis l'origine du monde,

ont prêché sans fruit; &, par un mélange très-profane, il associe aux Apôtres de l'Evangile, les Poëtes payens, & les Auteurs Dramatiques. Il propose ensuite deux moyens beaucoup plus efficaces que la prédication; & ces deux moyens sont *punition* & *récompense* : n'allez-vous pas vous écrier, Monsieur oh, la grande découverte! oh! le rare effort d'une imagination hardie & féconde ! pour que ces punitions & ces récompenses soient distribuées à propos, notre sublime Législateur veut qu'on augmente l'autorité des pères sur leurs enfans; que les domestiques dépendent de leurs maîtres, comme les Soldats de leurs Capitaines; il veut, (qui le croiroit, d'un Abbé aussi galant) il veut que les maris exercent un empire absolu sur leurs femmes; qu'on affiche un numéro à chaque maison, avec le tableau des Habitans qu'elle renferme, & leur profession, s'ils en ont une : enfin, il établit dans toutes les Villes du Royaume des Censeurs qui auront chacun l'inspection de dix maisons, quoique *Montesquieu* ait avancé que

la *censure* ne convenoit point aux Monarchies. Mais l'autorité de *Montesquieu* n'arrête point le nouveau Lycurgue, entêté de son *systême* d'administration dont il croit le succès infaillible: pour garant, il cite la Chine, *qui*, suivant *Montesquieu*, *se gouverne avec le bâton*, il s'extasie devant les vertus des Chinois, quoique *Rousseau* de Genêve ait dit: qu'*il n'y a point de vice qui ne domine les Chinois, point de crime qui ne leur soit familier*. Qui croirons-nous du Philosophe *Jean-Jacques* ou du Philosophe *Coyer*? On sait que c'est la manie de nos *penseurs* à la mode, d'exalter beaucoup la chronologie des Chinois, pour détruire celle de la Genese, & leurs vertus pour prouver qu'on peut être vertueux, sans Religion: quant à l'Abbé *Coyer*, il est si ridiculement infatué de ses Chinois, que c'est tout ce qu'il peut faire de convenir qu'ils sont hommes. *Il y a sans doute*, dit-il, *encore des vices, encore quelquefois des crimes dans cette grande Nation, parce qu'enfin les Chinois sont hommes*. On est naturellement révolté

d'entendre un Prêtre parler de la prédication & du Ministère Evangélique, en Philosophe payen: comment, l'Auteur qui voudroit gouverner une Monarchie comme une République, peut-il se dissimuler les effets étonnans que produisoit l'éloquence dans les Républiques anciennes? Pour dissiper d'un seul mot le songe politique de M. l'Abbé *Coyer*, il suffit de se rappeller que Rome où les pères avoient droit de vie & de mort sur leurs enfans, Rome où les maris étoient absolus, & les Domestiques esclaves, Rome, enfin, avec des Censeurs, fut cependant corrompue par le luxe & par l'avarice, long temps avant la révolution du Gouvernement opérée par *Auguste*.

Ce Traité est suivi d'un *Essai sur la prédication*. C'est, au dire de l'Auteur *un carême entier dans un seul discours*. Ainsi, Monsieur, voilà les Prédicateurs passés, présens & futurs devenus absolument inutiles; il faut exiler de nos bibliothèques, *Bourdaloue*, *Massillon* & tous les Orateurs Chrétiens, & nous en tenir à *l'unique* sermon,

au sermon substanciel, dont l'éloquence de M. l'Abbé *Coyer* nous a gratifié : ce merveilleux sermon n'a point d'exorde : l'Orateur *s'élance comme un trait de feu dans son sujet.* Point de division méthodique, point d'invocation du Saint-Esprit. Cependant, quoique l'Auteur rejette les divisions, son discours est exactement & symmétriquement divisé en trois parties. Dans la première, il prouve à ses Auditeurs qu'ils ne sont pas *chrétiens*; dans la seconde qu'ils ne sont pas *Citoyens*, & dans la troisième qu'ils ne sont pas *hommes*. D'après ce plan, vous jugez, Monsieur, que le discours n'est qu'une critique des mœurs du siècle, que l'infatigable Auteur à tournée & retournée en mille manières; mais ce qu'il faut vous dire; c'est que cette critique est sèche, dure, caustique, sans aucun mouvement, & nullement propre à toucher & à persuader.

On imprima dans le Mercure de Décembre, vol. 2, 1754, des réflexions de M. le *Marquis de Lassay* sur le commerce : persuadé que cette pro-

fession est le grand ressort de la fortune d'un état, l'Auteur craignoit que le Gouvernement séduit par cet appât, ne vînt à la permettre à la Noblesse Françoise, comme en Angleterre, ce qu'il regardoit comme un très-grand mal : M. l'Abbé *Coyer* s'éleva contre cette opinion, & entreprit de prouver que le commerce exercé par la Noblesse, sans avoir aucun inconvénient, procureroit à l'Etat de grands avantages qui se réduisent à quatre principaux ; une culture plus florissante, une population plus nombreuse, une consommation plus forte, une navigation plus étendue. L'Auteur développe ces quatre divisions d'une manière vague, en appliquant à la Noblesse commerçante ce qui a été dit tant de fois du commerce en général. Le grand défaut de l'Abbé *Coyer* est d'être frivole & superficiel dans les matières les plus graves, d'effleurer les questions les plus importantes, sans jamais offrir aucune vue neuve ; aucune idée profonde, de se contenter de travestir en épigrammes & en antithèses ce qu'ont dit les autres.

Il ne se fait pas même un scrupule de s'approprier des phrases entières de *Voltaire* que tout le monde reconnoît au premier coup-d'œil. Le morceau suivant sera un exemple du ton que l'Auteur a pris pour développer son systême *de la Noblesse commercante.*

» Parcourons ces terres *seigneuriales* qui ne peuvent pas nourrir leurs » *Seigneurs.* Voyez ces métairies sans » bestiaux, ces champs mal cultivés » ou qui restent incultes, ces moisons languissantes qu'un créancier, » attend une sentence à la main, ce » château qui menace ses maîtres, une » famille sans éducation comme sans » habits, un père & une mère qui » ne se sont unis que pour pleurer. » A quoi servent ces marques d'honneur que l'indigence dégrade, ces » armoiries rongées par le temps, ce » banc distingué dans la paroisse où » l'on devroit attacher un tronc au » profit du Seigneur, ces prières » nominales que le Curé, s'il osoit, » convertiroit en recommendations à » la charité des fidèles, cette chasse

» qui ne donne du plaisir qu'à ceux
» qui ont de l'aisance, & qui devient
» un métier pour ceux qui n'en ont
» pas; ce droit de justice qui s'avilit
» sous l'infortune & s'exerce mal.

Chinki, Histoire Cochinchinoise, qui peut servir à d'autres pays.

Dans ce petit Roman politique qui parut en 1768, l'Auteur se propose de montrer l'abus des Maîtrises, Jurandes & corps de Métiers. Tout ce qu'il y a de judicieux & de vraiment utile dans cet ouvrage, est pris dans un Mémoire sur les corps de Métiers qui remporta le prix de l'Académie d'Amiens en 1757. Ce plagiat est démontré par la comparaison des deux ouvrages sur deux colonnes, dans l'*Année Littéraire* 1775; ainsi M. l'Abbé *Coyer* n'a d'autre mérite que d'avoir reproduit, à la faveur d'un cadre romanesque, des idées qui ne lui appartenoient pas. C'est un Frippier qui a voulu vendre pour neuf un habit de dix ans qu'il n'avoit fait que retourner.

La traduction en prose de *l'Epître d'Héloïse à Abailard*, prouve que

l'Abbé Coyer n'avoit pas de talent pour le style pathétique & sa prose est bien languissante & bien froide auprès de la poésie de Colardeau.

Lettre au Docteur Maty, sur l'existence des patagons. Suivant l'usage des philosophes qui doutent souvent des vérités les plus évidentes, tandis qu'ils ajoutent foi aux témoignages les plus suspects, M. l'Abbé *Coyer* paroît trop crédule sur l'existence des géans. Tout ce que prouvent les relations diverses qui parlent des patagons, c'est qu'il existe une race d'hommes un peu plus haute que la nôtre ; mais l'imagination de M. *Coyer* aime à se représenter des géans. Que dis-je, à se représenter ? sans les avoir jamais vus ni connus, sans être sûr s'ils existent, il écrit leur histoire, il trace le tableau de leurs mœurs & de leurs loix, il leur bâtit une Capitale ; depuis *Cirano Bergerac*, d'extravagante mémoire, on n'a rien vu de si fou ; *mais*, dit l'Auteur, *il doit être permis à tout le monde de rêver, pourvu qu'on rêve en homme de bien.* Cette prétendue histoire des patagons

n'eſt qu'une critique de nos uſages ; critique dont les détails ſont communs & préſentés d'une manière lourde.

Hiſtoire de Jean Sobieski, Roi de Pologne. L'introduction qui occupe plus de cent cinquante pages, eſt mal digérée, à peine diſtingue-t-on les objets dans ce tableau confus & ſans ordonnance ; tout y eſt embrouillé, découſu, c'eſt une eſpèce de chaos. On remarque dans l'hiſtoire quelques morceaux ingénieux & brillans, mais l'intérêt eſt étouffé par les moralités ennuyeuſes, les réflexions détachées, les épigrammes, les tours guindés & précieux qui défigurent cet ouvrage. On n'y trouve ni chaleur, ni dignité. L'Auteur n'a ni la connoiſſance des hommes, ni la ſcience des rapports, il ignore l'art de ſe cacher ſous les perſonnages qu'il fait agir ; ſa liberté dégénère en licence ; il fronde témérairement & avec humeur tout ce qui lui déplaît, ſans ménagement, ſans conſidération pour les objets même les plus reſpectables. Mais ſon audace n'a rien de grand. Ses ironies, ſes ſarcaſmes,

ont une triste amertume, & son style qui veut toujours être léger & badin, n'est jamais que froid & pesant. Partout on y reconnoît l'affectation pénible & malheureuse d'imiter M. *de Voltaire* dont il n'a que les défauts; sa diction est infectée de toutes les puérilités du bel esprit, en voici quelques exemples pris au hazard dans la foule. *C'etoit une femme plus faite pour porter la couronne que pour en admirer les diamans... On voyoit l'enfant vomir le laît avec le sang sur le sein de sa mère... Le Roi l'aimoit* (la Reine) *avec passion; une autre épouse eut pourtant la préférence, la République... On le transporta à Léopold, où la médecine lui fut plus nécessaire qu'il ne l'étoit à l'armée... On coucha la première nuit dans un bois, où l'impératrice, dans une grossesse avancée, apprit qu'on pouvoit reposer sur de la paille à côté de la terreur... La Franche-Comté vraiment franche alors... Ximenès plus haut que la hauteur Espagnole... Des pluies abondantes changèrent en peu de jours les ruisseaux en torrens, les rivières en fleuves, & la terre dissoute en un vaste

bourbier. Six semaines s'écoulerent dans ce déluge, mais le déluge ne s'écouloit pas... &c. &c. &c.

Le voyage d'Angleterre annonce un obſervateur excluſif & partial poſſédé de cette Anglomanie qui depuis quelques années a conſidérablement altéré le caractère national & corrompu notre littérature.

Le voyage d'Italie eſt d'un Ecrivain frivole & ſuperficiel. Toutes les deſcriptions ſont des miniatures, les réflexions de froides plaiſanteries; le voyageur y paroît toujours plus occupé de ſon eſprit & de ſes bons mots, que des objets qu'il a ſous les yeux, plus jaloux de briller que d'inſtruire. L'ouvrage eſt diviſé en lettres adreſſées à une certaine *Aſpaſie*, & malheureuſement M. l'Abbé, fidèle à l'étiquette, s'eſt fait une loi inviolable de terminer chaque lettre par un compliment ingénieux, par une eſpece de madrigal en proſe. Jugez quel amas de fadeurs & d'impertinences. *Du doux Quinaut les pandectes galantes*, ne furent jamais auſſi inſipides.

J'ai

J'ai réservé à dessein pour la fin de cet article *le traité d'éducation publique, ouvrage peu connu, & le meilleur de l'Abbé* Coyer, si l'on en croit l'Editeur. Il me paroît à moi superficiel, injuste & ridicule, &, ce que n'a pas fait l'Editeur, je vais prouver mon sentiment.

1°. L'ouvrage est superficiel; c'est une foible répétition des merveilleux systêmes de nos Philosophes sur l'éducation, & ce qu'on y trouve de plus sensé se pratiquoit long-temps auparavant dans les pensions académiques & dans les collèges. Toutes ses observations sur l'éducation physique, sur l'utilité des exercices du corps sont triviales & rebattues. Le prétendu réformateur adopte aveuglément tous les préjugés spécieux des ignorans sur les différentes sciences qu'il faut enseigner aux jeunes gens, sur la manière d'apprendre le latin, sur l'inutilité des langues savantes, &c. &c.

Il y a plus de trente ans que nos soi-disans philosophes déraisonnent sur l'éducation, & outragent fort à leur aise

les instituteurs nationaux, trop occupés pour s'amuser à répondre à de vaines injures. Les honnêtes gens font le bien modestement & en silence, le fourbe clabaude, bien sûr que le public est toujours dupe de celui qui fait du bruit. Tandis que des savans s'appliquent dans la retraite à former des citoyens pour l'état, de prétendus beaux esprits, d'agréables ignorans, des parasites & des bouffons couverts du manteau de la philosophie, déclament à la table des riches, contre les *pédans* & les *colleges*. Quoique la nation, dans les jours de sa gloire, se soit fort bien trouvée des *pédans* & des *colleges*; quoique les hommes qui dans tous les états & dans tous les temps ont bien servi la patrie, soient presque tous sortis des *colleges* & des mains des *pedans*; ces génies supérieurs soutiennent hardiment que nous n'avons point d'éducation publique; voudroit-on en effet que ces Messieurs approuvassent une éducation dont ils n'ont pas donné le plan, une éducation qui rend l'esprit juste, qui forme le goût, & qui ap-

prend à mépriser les charlatans littéraires? Chez un peuple frivole & ami de la nouveauté, ces docteurs ont dû trouver bien des partisans. Leurs principes flattent la tendresse aveugle des mères, qui appréhende l'éducation mâle & solide des collèges. Aussi sous prétexte de perfectionner l'éducation, ils lui ont porté le coup le plus funeste. Aujourd'hui la plus part des jeunes gens de famille sont élevés dans la mollesse & la dissipation de la maison paternelle, dans l'indolence & l'inertie que produit la sollitude & le défaut d'émulation, livrés aux basses flatteries des valets & aux séductions des femmes de chambre : & quel est le Mentor qui doit les arracher à ces dangers? Un mercenaire appellé à cet état par la misère & par la faim, dont la fonction la plus essentielle est d'accompagner son éleve à la promenade & en visite ; le meilleur est toujours le plus vil, le plus souple, le plus dévoué aux caprices des parens dont il reçoit des gages & dont il attend la récompense. L'autre partie des enfans est envoyée dans ces

pensions académiques, établies dans les fauxbourgs & aux environs de Paris, d'après le systême des Philosophes : ces maisons sont vastes & bien situées ; les maîtres montrent avec empressement aux parens de beaux jardins où l'on suppose que les éleves vont prendre l'air ; mais ces beaux jardins ont des fruits & des légumes qu'on se garde bien de livrer à la pétulance de la jeunesse. Les enfans sont enfermés trois ou quatre heures de suite le matin & autant le soir dans des salles d'étude, sans mouvement, sans aucune variété dans les exercices ; ce n'est que dans le temps fort court des récréations qu'ils peuvent respirer ; comme ils sont plus difficiles à garder lorsqu'ils jouent, on aime mieux les cazerner toute la journée dans de tristes enceintes, & ce prétendu bon air des pensions académiques n'est qu'un appât pour séduire les parens. Dans ces classes où les jeunes gens passent leur vie, à qui l'instruction est-elle confiée? A des gagistes sans étude & sans lettres, dont l'état est mille fois plus misé-

rable que celui des précepteurs particuliers, soit par la modicité de leurs appointemens, soit par l'horrible fatigue dont ils sont accablés, soit enfin par le peu d'égards que l'on a pour ces malheureux manœuvres de l'éducation: le maître occupé à montrer sa maison, à recevoir les parens, à dresser des mémoires, à calculer sa recette & sa dépense, peut à peine jetter un coup-d'œil sur les études des élèves; & quand même il s'en mêleroit davantage, ayant lui-même langui depuis sa première jeunesse dans le déplorable état de précepteur de pension, & ne devant son élévation qu'à des circonstances favorables, il n'a jamais eu le temps d'acquérir les connoissances nécessaires. Voilà ce que les parens ne sçavent pas, & ce dont s'embarassent fort peu nos philosophes, pourvu qu'ils fassent déserter les écoles de l'Université, redoutables pour eux.

Ce qui en impose sur-tout au public, ce sont les promesses fastueuses des directeurs de ces maisons qui

qu'une ſatyre calomnieuſe de l'Univerſité ; d'après M. *d'Alembert*, il répète avec auſſi peu de fondement qu'on ne recueille de l'inſtruction des Colléges que quelques mots de latin & quelques idées fauſſes, décorées du nom de Philoſophie : il ſeroit digne d'un philoſophe de s'inſtruire & de réfléchir avant d'inſulter un corps ancien & reſpectable : il eſt de fait, que dans les Colléges de l'Univerſité, on n'apprend pas ſeulement le grec & le latin ; mais encore la langue françoiſe par principes, & par la comparaiſon continuelle du génie de notre langue, avec celui des langues de l'antiquité (*). *Il faut apprendre le latin, pour ſavoir le françois ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre pour entendre les regles de l'art de parler*, dit un Auteur ennemi déclaré des Colléges ; il eſt de fait qu'on apprend auſſi dans les Colléges la Géographie & l'Hiſtoire ; on y a établi des chaires de Mathématiques & de Phyſique expérimentale ; la Philoſophie eſt débarraſſée de ces anciennes queſ-

(*) Emile de J. J. Rouſſeau. T. 3, p. 204.

tions, éternel objet des plus fades plaisanteries : les principes de Métaphysique & de Morale qu'on y enseigne sont bien plus vrais & plus solides que ceux que les Philosophes voudroient inculquer dans des Ouvrages aussi dangereux pour la doctrine, que pitoyables pour le raisonnement : les leçons de physique sont le résultat des Observations & des découvertes des plus célèbres Physiciens de l'Europe, & s'il y avoit quelque reproche à faire aux Professeurs actuels, ce seroit peut-être de donner trop de tems aux Mathématiques. On n'apprend au collège que des mots : calomnie, sophisme. Peut-on expliquer, peut-on traduire les anciens Auteurs, sans se pénétrer de leurs idées? des compositions, des traductions coutinuelles, ne forment-elles pas l'esprit & le jugement ? On apprend donc au collège à penser, en se nourrissant habituellement des pensées des plus beaux génies, & des Ecrivains les plus sages de l'antiquité : on acquiert au collège un fonds de littérature solide, qui fait le charme & la consolation du reste de la vie; un jeu-

ne homme qui a bien fait ses études, porte dans tous les états où on veut l'appliquer, cette habitude de la réflexion & du travail, cette facilité, cette aptitude, cette ouverture d'esprit que donne la culture des lettres : l'instrument général de toutes les connoissances, est perfectionné, il ne s'agit plus que de l'employer.

C'est un fait incontestable que depuis qu'on a essayé les nouveaux systêmes d'éducation, la nation se dégrade sensiblement, les mœurs se corrompent, les talens disparoissent, l'ignorance gagne; il n'y a plus d'hommes. Les écrits des philosophes énervent l'esprit, rétrécissent l'âme ; les enfans élevés suivant les nouvelles maximes savent peut-être chanter & danser, démontrer une proposition de géométrie qu'ils auront oubliée le lendemain, ils ont quelques principes de manège & d'escrime, mais leur esprit & leur cœur sont absolument vuides des connoissances essentielles. Que l'on compare les hommes du siècle précédent, élevés dans l'Université & par les *pédans*, avec les hommes d'aujourd'hui élevés dans nos

fauxbourgs, *par les précepteurs de pension*, & qu'on juge. Les Anglois assurément ont des hommes, & ces hommes reçoivent dans l'université d'Oxford la même éducation que l'on donne dans l'Université de Paris; mais c'est un ton de déclamer contre *l'Université* & les *pédans*. Le plus misérable barbouilleur de papier s'imagine illustrer sa médiocrité par cette arrogance; n'avons-nous pas vu dernièrement l'auteur d'une pitoyable rapsodie intitulée *Tableau de Paris*, déclarer franchement que l'Uuniversité n'étoit bonne à rien, & qu'il falloit la détruire: un penseur de la même force vient aussi de traiter avec beaucoup de mépris les siècles d'Auguste & de Louis XIV. Les Auteurs de cette espèce sont les ennemis nés du goût & des bonnes études; il ne leur faut que des sots & des ignorans; en s'efforçant de ramener la barbarie, ils travaillent pour leur propre réputation. Le siècle, dit-on, est Philosophe, & jamais les Ecrivains n'ont été moins sensés, les Lecteurs plus simples & plus crédules; des absur-

dités & des folies dignes des petites-maisons se débitent hardiment & avec succès, & le plus extravagant passe pour le plus Philosophe.

3°. Il me reste à prouver que le plan de l'Abbé *Coyer* est ridicule, & cette tâche est bien facile. Rien de plus risible en effet que son engouement pour l'ancienne gimnastique, que les pesants détails dans lesquels il s'engage sur les différens jeux, les différens exercices propres à fortifier le corps des jeunes gens. Sans égard à la différence du gouvernement & des mœurs, il voudroit que les François fussent élevés comme les Crétois, les Lacédémoniens, ou comme les anciens Perses du temps de *Cyrus*. Que deviendra ce jeune homme exercé comme un athlète, quand il faudra qu'il soit sedentaire dans un bureau ou dans son cabinet? Plus il sera fort & robuste, plus ce changement de vie lui sera funeste. Ce grand législateur de l'éducation veut que les enfans entrent au Collège dès l'âge de quatre ans & qu'ils y soient d'abord confiés a des femmes; il exige que tous les élèves soient habillés en ma-

telots, qu'on les accoutume à s'emprunter de l'argent mutuellement, & qu'on leur fasse tous les jours donner à manger aux dindons & aux poulets dans la basse cour. Voilà les grandes vues, les spéculations importantes qui distinguent ce plan d'une infinité d'autres de cette espèce.

Risum teneatis amici.

Tous les ouvrages de l'Abbé *Coyer* respirent l'amour de la singularité, plutôt que l'amour du vrai; par-tout la raison est immolée à l'antithèse, à l'épigramme, à de faux brillans; c'est peut-être l'Ecrivain le plus guindé, le plus précieux & le plus maniéré de notre siècle; de mauvaises plaisanteries, un persifflage pénible, des idées fausses ou communes, voilà ce qu'un Editeur charitable a laborieusement rassemblé en sept gros volumes. *Lucien* & le Docteur *Swift* ont couvert d'un badinage léger une philosophie profonde; imitateur servile de ces hommes de génie, l'Abbé *Coyer* a couvert un grands fondsde puérilités, & de pointes, d'un vernis philosophique fort léger.

Je suis, &c.

Où brille un feu de purs farmens :
Mais touchons-nous à la poussière,
Le foyer se change en glacière,
Où se concentrent ses fermens.

Est l'ingratitude.

Au reste, puisque *Young* appelle l'espérance un flatteur qui nous trompe toute la vie, & ne se démasque qu'aux bords du tombeau ; un Poëte lyrique peut bien en s'échauffant sur cette idée, en se pénétrant de tous les chagrins, de toutes les peines que le desir, l'espoir & nos passions nous causent, composer de tous ces élémens un monstre poëtique, & le charger de toutes les iniquités de la vie.

Ce que nous regrettons davantage, c'est que son style ne soit pas plus clair, ses images plus finies, ses pensées moins confuses, & ses vers plus poëtiques. On ne saisit pas toujours son idée & le corps dont il la revêt, la rend souvent opaque & invisible.

Le genre de l'Ode est de tous les genres de poësie, celui qui est le plus malheureux parmi nous. *Horace* &

Pindare n'ont point eu de vrais héritiers en France. *J. Baptiſte Rouſſeau* eſt le ſeul qui ait fait briller l'Ode d'un éclat paſſager, qui a rendu ſon nom immortel. Depuis que ſa lyre eſt briſée, nul autre Poëte n'en a retrouvé une auſſi harmonieuſe.

Nous n'avons vu que des ſuccès médiocres, quelques hazards, quelques bonnes fortunes arrivées à nos plus grands Poëtes. Sans doute la ſageſſe de notre langue, ſouvent ſa pauvreté, ſon défaut d'inverſions, ſa timide modeſtie, l'eſprit philoſophique de notre ſiècle, & peut-être auſſi le caractère de la nation, plus ſuſceptible d'une ſaillie, que d'une fougue & d'une ivreſſe durable, ont-ils contribué à cette diſette.

Cependant l'Ode de M. *de Fleury* offre quelques endroits eſtimables, malgré tous ſes défauts, malgré l'obſcurité des idées & du ſtyle. la ſtrophe ſuivante eſt une des plus agréables.

Fantôme cher à la jeuneſſe,
Ombre, ſous le nom de plaiſir,
Sans le réseau de la ſageſſe,

Oiseau dangereux à saisir,
Au milieu d'un essaim folâtre,
Avec ses jolis doigts d'albâtre,
Hébé, plus vive, t'a surpris :
Demain, pour prix de sa victoire,
Succéderont à tant de gloire,
Le repentir & le mépris.

Mais celle qui nous paroît la meilleure & la plus poëtique est cette comparaison de l'ambitieux avec la position des ouvriers qui de leurs bras, & du poids de leur corps font tourner les roues élevées sur les carrières des environs de Paris, & qui servent à tirer la pierre :

Pour tirer du sein de la terre
Les massifs, les marbres pompeux,
Dans une échelle circulaire,
Voyez gravir le malheureux ;
Contre-poids d'une masse immense,
Son corps en suspens la balance,
En équilibre avec la mort.
Le cable casse, & dans l'abîme
Tout s'engloutit, masse & victime.
Courtisans, voilà votre sort !

Nous ne dirons rien du Temple qu'il bâtit pour ce monstre. Ces édifices sont ordinairement mal construits, & le bon goût y loge rarement.

Je suis, &c.

LETTRE V.

Vie de M. le Premier Président de Lamoignon, *écrite d'après les Mémoires du temps & les papiers de la famille. A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, hôtel de Clugni.*

Les grands hommes ne peuvent revivre que sous la main de ceux qui leur ressemblent, c'étoit au seul pinceau d'Appelle qu'étoit réservé l'honneur de peindre Alexandre; si nous avions le même respect pour la mémoire des grands hommes, leurs

traits passeroient à la postérité moins défigurés, & le champ de l'histoire produiroit moins d'herbes stériles. Les Italiens sont les seuls qui ayent possédé le talent de ressusciter leurs illustres morts. Ils ont fourni des modèles qui n'ont trouvé que de froids imitateurs, soit que les révolutions qui ont bouleversé leur pays, aient allumé leur imagination, soit que leur histoire soit plus féconde en grands évènemens, ou soit que plus profonds dans la politique, ils ayent mieux connu les ressorts qui les ont préparés.

Cessons d'être surpris de l'indifférence que nous éprouvons en lisant la vie de nos héros & de nos sages. L'imagination va toujours au-delà de la réalité : la haute idée qu'on se forme de leurs talens fera toujours paroître leurs Historiens au-dessous de leur sujet. En vain, on nous crie que Turenne, Sulli, Colbert, ont été des intelligences supérieures ; il ne s'est point encore trouvé de mains assez heureuses pour nous dessiner leurs traits : plusieurs plumes savantes se

ſont exercées ſur ce ſujet, & nous attendons encore leur hiſtoire.

Ces dégoûts attachés à ceux qui écrivent des vies particulières n'ont point rebuté M. *Gaillard*. Saiſi d'un noble enthouſiaſme pour la mémoire de M. le Premier Préſident *de Lamoignon*, il le juſtifie en nous tranſmettant les traits de ce vertueux Magiſtrat qui fut à la fois Légiſlateur & Pontife de la Loi, qui dans ſes ſavans loiſirs parcourut toutes les contrées de la République des ſciences & des Lettres, qui, réuniſſant tous les talens de l'homme d'Etat ne ſe glorifia jamais que du titre de citoyen.

La ſimplicité des mœurs d'un Magiſtrat ne pouvoit être rendue par un écrivain auquel on a ſouvent reproché un feu qui brûle, au lieu d'éclairer, qui éblouit par des éclairs, au lieu de répandre une lumière tempérée, & dont le luxe enfin prodigue les ſuperfluités & refuſe le néceſſaire.

Le devoir d'un Hiſtorien eſt de ne déguiſer aucune vérité utile, & de ſupprimer tout ce qui ne peut élever l'ame ou rectifier le cœur. Tout ce

qui rapproche le grand homme du vulgaire, n'offre rien d'intéressant. Il est inutile de savoir si César au berceau a mordu le sein de sa nourrice. Cette manie de tout dire a entraîné M. *Gaillard* dans des détails qui dégradent la dignité de l'histoire. A quoi bon rapporter que le Premier Président, le Maître, stipula avec ses Fermiers : « qu'aux » veilles des quatre bonnes fêtes de » l'année & au temps des vendanges, ils » seroient tenus de lui amener une » charrette couverte de bonne paille » fraîche dedans, pour y asseoir *Marie* » *Sapin* sa femme & sa fille *Genevieve*; » comme aussi de lui amener un ânon » & une ânesse, pour monture de leur » chambrière, pendant que lui, Pre» mier Président, marcheroit devant » sur sa mule, accompagné de son » Clec qui iroit à pied à ses côtés ».

De pareils détails, fastidieux par eux-même, sont d'autant plus déplacés dans l'histoire d'un Magistrat qui a vécu dans un siècle de magnificence, qu'ils lui sont tout à fait étrangers. Si l'Auteur s'est proposé de montrer la révolution arrivée dans nos mœurs, il

a fait *de bons propos hors de propos*, sans doute qu'il a cru devoir égayer la gravité de son sujet, en rapportant des anecdotes minutieuses, que la sévérité de l'histoire répudie comme indignes d'elle. A quoi bon nous rapporter le trait suivant, qui, assurément n'a rien de piquant.

M. *de Bullion*, Surintendant des Finances, & Président à Mortier, aimant à raconter la manière dont il avoit été nourri à Baville avec *Pierre de Lamoignon*, son oncle : « on nous » portoit, disoit-il, tous deux sur un » même âne dans des paniers, l'un » d'un côté, l'autre de l'autre, & l'on » mettoit un pain du côté de mon on- » cle, parce qu'il étoit plus léger que » moi, pour faire un contre-poids ».

J'en appelle à l'auteur lui-même; ne conviendra-t-il pas que le retranchement de ces minuties auroit soustrait son ouvrage à la sévérité d'une juste censure. Il y auroit bien d'autres rameaux à élaguer ; mais nous ne nous appesantirons pas sur ces taches qui sont rachetées par la peinture pathé-

tique que l'Auteur fait des mœurs héréditaires des *Lamoignon* qui après avoir servi leurs Rois & l'État avec l'épée, ont consacré, depuis plusieurs siècles, leurs mains pures & innocentes au culte de la Justice. En lisant l'histoire de cette famille on se croit transporté au milieu des Patriarches : on croit vivre avec les Catons & les Aristides. C'est le tableau de la piété paternelle & filiale. *Dans cette famille*, dit Fléchier, *on ne semble naître que pour exercer la justice & la charité ; la vertu s'y communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les grands exemples, & les enfans aiment mieux succéder à la probité qu'à la fortune de leurs pères.*

Cet éloge n'est que l'expression de la vérité, elle seule fait louer, j'aime à contempler cette famille auprès de ses foyers; la paix, le respect & l'amour en regle toutes les actions. M. *Gaillard* nous cite un trait qui nous fait bien connoître la pureté de l'ame de son héros. M. le Premier Président en

réglant

réglant la police de sa maison, dit : *je veux que le jour de la naissance de mon père soit considéré comme un jour de fête dans toute ma famille.*

M. le Premier Président se félicita toute sa vie de n'avoir jamais donné le plus léger chagrin à ce père tendre & chéri. *Quand on songe, disoit-il, au temps où j'ai goûté la douceur d'être auprès de lui; je ne trouve pas que j'aye jamais eu une joie qui puisse entrer en comparaison avec celle-là. J'étois si fort attaché à lui du fond de mon cœur, je l'aimois si passionnément que je n'avois pas besoin de consulter ni le respect, ni le devoir, ni autre chose que mon amour pour faire ce qu'il pouvoit desirer; je ne me souviens pas de lui avoir jamais désobéi ou déplu.* C'étoit avec la même effusion de cœur qu'il parloit de sa mère. Cette femme dont les biens étoient le patrimoine des indigens, avoit ordonné par son testament qu'on transportât son corps chez les Recollets de Saint-Denis : les pauvres avertis qu'on vouloit leur ravir ces restes précieux, excitent

une pieuse sédition qui ne fut appaisée qu'après avoir obtenu que leur bienfaitrice seroit inhumée dans le caveau de ses ancêtres. Ce tribut payé à sa cendre est le plus beau de tous les panégyriques ; il est plus honorable que le tombeau qui lui fut érigé par le célébre *Girardon*.

M. *Gaillard*, après nous avoir présenté son héros au milieu de sa famille, le transporte dans le barreau, où après avoir déployé les talens de l'orateur, il est revétu de la pourpre de Sénateur. Les temps étoient orageux, un esprit de vertige avoit allumé la guerre scandaleuse de la fronde : M. *de Lamoignon* partagea d'abord l'yvresse Nationale ; mais revenu bientôt de son erreur, il se servit de sa qualité de Colonel de son quartier, pour faire rentrer les Bourgeois dans le devoir. La Cour sentit le prix de ce service, & il se vit recherché par *le Tellier* & *Fouquet*, qui l'introduisirent auprès du Cardinal *Mazarin*, unique dispensateur des graces, dont il obtint par brevet la place de Président à Mortier, en lui disant : *vous serez Pre-*

mier Président, parce que je le veux, parce que le Roi le veut, parce que Dieu le veut; si j'avois cru trouver un plus homme de bien que vous, je l'aurois choisi.

Cette promesse fut bientôt réalisée. Il fut élevé à la dignité de Premier Président où il étoit appellé par la voix publique. La disgrace de *Fouquet* mit son cœur à l'épreuve, il avoit été l'ami de ce Surintendant des finances, qui avoit vu les grands prosternés devant sa fortune : une commission fut établie pour instruire son procès, & le Premier Président fut mis à la tête. *Colbert* le sonda pour savoir quelle en seroit l'issue, *un Juge* lui répondit-il, *ne dit son avis qu'une fois; & c'est lorsqu'il est assis sur les fleurs de lys : Fouquet* qui lui avoit manqué, le fit prier d'oublier ses torts; l'intégre Magistrat répondit : *je me souviens seulement qu'il fut mon ami, & que je suis son juge.* Il eut pour cet illustre accusé tous les égards qu'on doit aux malheureux; il avoit pour maxime que tout accusé est réputé

innocent jusqu'au moment de la conviction.

Il ne pouvoit se dissimuler que *Fouquet* étoit coupable ; mais il étoit scandalisé de l'acharnement des Ministres contre cet infortuné ; il avoit été l'ami de *Fouquet*, ce titre le rendoit suspect à la Cour ; il étoit devenu son ennemi, & ce changement devoit le rendre suspect au public ; ce fut un double motif de se décharger du poids de présider à ce jugement. L'occasion s'en présenta, & il eut la délicatesse d'en profiter.

Le procès-verbal qu'il fit dresser pour l'examen de l'ordonnance civile & de l'ordonnance criminelle, est le monument d'un génie Législateur. Tout ce qu'il a fait pour la réformation de la Justice, porte l'empreinte du grand & de l'utile. Des vues profondes, des connoissances étendues ne suffisent pas à un Magistrat, il faut encore qu'il soit supérieur à l'intérêt. M. *de Lamoignon* étoit chargé d'une nombreuse famille ; les Ministres crurent l'asservir en lui offrant une riche Abbaye pour un de ses fils ;

Colbert crut l'éblouir par l'espérance d'une gratification de 2000 liv. ; mais les conditions qu'on y mit blessèrent sa délicatesse, & il préféra une médiocrité honorable à une opulence achetée par une infidélité envers une compagnie dont il étoit le chef.

Sa sensibilité pour les plaideurs multiplioit son travail ; il veilloit pour eux, il supportoit sans dégoût leurs importunités, il sembloit partager leurs inquiétudes & leurs chagrins ; *ma vie & ma santé*, disoit-il, *sont au public & non à moi ; laissons aux plaideurs la liberté de dire les choses nécessaires & la consolation d'en dire de superflues ; n'ajoutons pas au malheur qu'ils ont d'avoir des procès, celui d'être mal reçus de leurs Juges.*

M. *Gaillard* après nous avoir représenté le Magistrat intègre, éclairé & compatissant, nous montre dans M. *de Lamoignon*, le littérateur délicat ; le savant sans orgueil & sans prétention. Son éducation avoit été abandonnée à la tendresse d'une mère pieuse, qui, comme dit *Baillet*, n'avoit trouvé ni dans l'Evangile, ni dans l'I-

mitation, qu'il fallut être savant pour gagner le Ciel; cette négligence fut réparée par le travail & par la soif de tout savoir. Ses liaisons avec tous les savans facilitèrent ses progrès : il voulut être leur disciple & devint leur émule; *Boileau*, *Racine*, *Regnard*, *Toureil*, *Rapin* & tous les hommes distingués par leur savoir, furent ses amis; il vécut avec eux sans prendre le ton de protecteur. L'Académie Françoise voulut en faire sa conquête, il fut nommé pour succéder à *Perrault*; mais il crut devoir refuser un titre qui suppose le mérite & qui ne le donne pas, & qui enfin n'est ambitionné par la médiocrité, que parce qu'elle a besoin d'un éclat étranger.

M. *Gaillard*, qui attache beaucoup d'importance à ce refus, s'agite & s'inquiète pour en découvrir la cause; il a fouillé dans les archives de MM. *de Lamoignon*, il a consulté les Lettres des anciens Académiciens; toutes ses recherches ont été stériles. Jamais cause n'a subi un plus sérieux examen, la gloire de l'Académie lui semble compromise par ce superbe dé-

dain, le public eût dispensé M. *Gaillard* de cette recherche laborieuse. M. le Premier Président refusa le cordon bleu du bel esprit, parce qu'il n'avoit pas besoin de décoration. Ce ne fut point lui qui donna le premier exemple de cette modestie, & il a trouvé des imitateurs : mais chacun a sa chimère; *Don Quichote* ne trouvoit rien de si beau que sa *dulcinée*.

Cet ouvrage fait peu d'honneur aux talens de l'Historien, il est assez inutile à la gloire du Héros ; mais c'est un tribut estimable de la reconnoissance de l'Auteur envers la Famille de M. *de Lamoignon*, à laquelle il est attaché.

Je suis, &c.



LETTRE V.

Essai sur l'Education des Hommes, & particulièrement des Princes, par les femmes, pour servir de supplément aux Lettres sur l'Education.

Sentire quid mens, rite, quid indoles
Nutrita faustis sub penetralibus.
Hor. Od.

A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Guillot, Libraire de Monsieur, Frère du Roi, rue de la Harpe, au-dessus de celle des Mathurins.

La nécessité de tout lire est le supplice d'un Journaliste ; son premier devoir est de précautionner le Public contre la tentation d'acheter des nouveautés qui peuvent séduire par leur titre imposant ; tel est l'essai bizarre sur l'éducation des hommes, & particulièrement des Princes par les femmes ; ce sont elles que l'Auteur croit exclusivement capables de former des *Achi-*

les, des *Socrates* & des *Saint-Louis*.

L'Auteur n'a point pillé son systême, il en est véritablement créateur. Je présume qu'il ne comptera jamais un grand nombre de disciples : son opinion ne pourroit être accueillie que dans l'Isle de Java où la Loi défere le thrône aux femmes à l'exclusion des hommes. Aussi il n'est point à craindre que ce novateur cause une révolution dans nos usages. Son paradoxe n'a pas même l'éclat du sophisme ; il n'établit aucun principe d'où l'on puisse tirer des conséquences : il nous promet un édifice, il ne nous présente que des débris épars & confus : C'est un Scythe qui vient dans Athènes, & qui ignore la langue du Peuple qu'il veut instruire : ses phrases sont un assemblage de mots sans idée, & qui, tous sont étonnés de se trouver ensemble ; il me semble entendre la pytonisse ou les Prêtres d'Ammon, qui, pour m'en imposer s'enveloppent dans une obscurité mystérieuse : c'est peut-être en moi un défaut de sagacité ; je suis forcé d'avouer que tout dans ce systême, m'a

paru énigmatique. *Davus sum non Œdippus.*

Nous ne pouvons mieux prouver que notre critique est sans amertume & sans malignité, qu'en donnant un échantillon de la prose de l'Auteur; voici comme il débute. « La conduite qui a donné lieu à ces observations est l'atteinte la plus forte » qu'on ait jamais portée à l'étiquette » & à l'usage; les plus vrais & les » plus anciens ennemis du bon sens, » de la bonne éducation & particulièrement des Princes.

» L'innovation exposée aux rigueurs » de la critique, m'a donné le plaisir sensible qu'éprouve un Méchanicien quand il apperçoit le mouvement; parce qu'en morale comme » en physique, la force d'inertie est la » seule irrésistible. Le mal est vieux, & » l'on y va par le grand chemin de » la coutume : on n'arrive au bien » qu'à travers champs, & la raison » doit voir une innovation, avec une » sorte de complaisance qui aide à » balancer la réclamation populaire. » l'amour du bien devroit imiter la

» marche de l'ambition. Elle ne dit
» jamais, c'est assez ; mais, toujours
» bornée au desir de la médiocrité,
» elle ne demande qu'à faire un
» pas à la fois ; encore un pas qui
» doit la conduire au repos. Les pro-
» jets insensés ne viennent qu'après les
» succès inouis, & dans ce genre,
» les amis du bien ne doivent point
» avoir perdu l'habitude de vivre de
» peu. Mais remontons aux bons prin-
» cipes de l'éducation ».

Tel est le jargon inintelligible de l'Auteur ; on ignore d'où il vient, où il va, ni ce qu'il se propose de faire ; ce seroit abuser de la patience du Public que de m'étendre davantage sur ce chaos. On ne pourra point reprocher à l'anonyme d'avoir enseigné des erreurs ; mais on ne pourra point le féliciter d'avoir établi des vérités. Son seul mérite consiste dans la discrétion de n'avoir pas mis son nom au bas de son ouvrage.

Après avoir essuyé la fatigue de le lire, nous n'en savons pas plus que ce que le titre nous annonce, c'est-à-dire que c'est aux femmes qu'on doit

confier l'éducation des hommes, & particulièrement des Princes; quelle en est la raison? C'est un secret qu'il ne daigne pas nous révéler, ou du moins, il l'enveloppe dans un langage mystérieux qui le cache au vulgaire.

On ne peut contester aux femmes le talent de former & d'embellir le caractère social, de substituer des mœurs plus douces à la rudesse de la nature; mais il faut aussi convenir qu'on sortiroit de leur école plus instruits des bienséances d'opinion, que riches des connoissances qu'on a droit d'exiger de l'homme public.

Comme l'Auteur ne qualifie son ouvrage que d'essais, il nous donne le droit de lui représenter que le public le dispense de la fatigue de travailler à son instruction. Quand il aura mieux digéré ses idées, il pourra se livrer à la manie d'écrire : quoiqu'il ait défendu la cause des femmes avec de foibles armes, il doit attendre de leur générosité un ample dédommagement du talent que nous lui contestons.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

Collection complette des Œuvres spirituelles du P. Judde, *recueillies par M. l'Abbé* Noir-Duparc. 1 *vol.* in-12. *A Paris, chez* Lescl apart, *Pont Notre-Dame*; Nion *l'aîné, rue du Jardinet*; Crapart, *près la Place Saint-Michel; & à Lyon, chez les freres* Périsse.

On ne sçauroit trop, Monsieur, multiplier les Ouvrages de piété dans un siècle où le libertinage & l'incrédulité se prêtant la main, font tous leurs efforts pour la détruire. La collection que je vous annonce est très-propre à servir de digue à leurs progrès. *Bourdaloue* faisoit un si grand cas du P. *Judde*, qu'il le désigna, quelque temps avant de mourir pour être l'Editeur de ses Œuvres. L'estime de cet Orateur immortel l'honore plus que les éloges qu'on pourroit lui donner. Le P. *Judde* en étoit vraiment digne,

par son mérite, que caractérisent une imagination vive & abondante, un esprit juste, une raison mâle & forte, une onction pénétrante, une connoissance profonde du cœur humain, des lumières étendues dans l'Ecriture Sainte, la Théologie & les Pères. Telles sont les qualités que vous reconnoîtrez dans ses Œuvres. Si le Public en a long temps attendu le recueil précieux, ce retardement ne lui a rien fait perdre. M. l'Abbé *le Noir-Duparc*, qui a rempli, pendant plusieurs années, avec beaucoup de succès, la Chaire des *Cossart*, des *Jouvenci*, des *le Jay*, des *Porée*, des *Baudori*, y a mis toute l'application nécessaire pour être produit au grand jour de l'impression, sans nuire à la réputation de l'Auteur.

Les deux premiers volumes renferment des méditations pour une grande retraite. Les vérités fondamentales du salut y sont traitées avec beaucoup de développement & de sagacité. Parmi ces méditations, toutes très-bien faites, on distingue celles du jugement particulier & du jugement

général que les hommes doivent subir après cette vie. Pour donner une idée du style du P. *Judde*, je me contenterai de vous citer deux morceaux de ses Ouvrages. Voici comment il s'exprime dans sa méditation sur le jugement particulier. « La dissipation con-
» tinuelle où le Chrétien a vécu,
» l'empêcha toujours de bien con-
» noître Dieu, les créatures, & lui-
» même. L'orgueil & l'intérêt de ses
» passions le firent trouver excusable
» à ses yeux, & l'engagerent à refuser
» au Créateur la justice qui lui étoit
» dûe. L'excès de son amour-propre
» ne lui permit pas de se traiter avec
» la rigueur que méritoient ses crimes,
» ou bien il ne tarda pas de se récon-
» cilier avec lui : il s'épargna, il se
» ménagea au lieu de songer à ap-
» paiser Dieu & à désarmer sa colère.
« Il expire, en un instant la scène
» change ; le voilà seul à seul au Tri-
» bunal du Très Haut. Là le recueil-
» lement sera forcé, & que verra-t-il ?
» Les mauvais prétextes seront anéan-
» tis, & que répondra-t-il ? Le dé-
» sordre sera puni dans toute son

» étendue & toute sa malice, à qui
» aura-t-il recours ? Ecoutez ceci &
» comprenez-le, vous qui oubliez
» Dieu & qui lui disputez le parfait
» empire de votre cœur. Vous tom-
» berez dans ses mains, & personne
» ne pourra vous en arracher. *Intel-*
» *ligite hæc, qui obliviscimini Deum;*
» *nequandò rapiat & non sit qui eripiat.* »

Ce qu'on lit dans la méditation de la vie cachée de J. C. me paroît digne des plus grands Orateurs par la force des pensées & la précision des tournures. « Le monde rouloit à l'ordi-
» naire. On assiégeoit des villes, on
» donnoit des batailles, on faisoit des
» traités de paix & de nobles alliances.
« Il se formoit des empires & il s'en
» détruisoit. Mais le fils de Dieu ne
» se mêloit de rien; quoique maître
» de tout, il n'entroit dans rien,
» quoique capable de tout; il gardoit
» une profonde solitude; de plus
» grands objets l'occupoient au-de-
» dans. Il traitoit avec Dieu de l'im-
» portante affaire de la réconciliation
» des hommes. La Monarchie Ro-
» maine s'élevoit & se fortifioit sur

» les débris de toutes les autres, afin
» que l'Evangile s'annonçât plus faci-
» lement dans tout le monde, quand
» le monde entier n'auroit plus qu'un
» même chef. Tous les grands évé-
» nemens se rapportoient donc à J. C.
» & il ne paroissoit nulle part. Du
» haut de l'empirée Dieu ne disoit
» pas aux Anges : Voyez-vous là-bas
» ces illustres Capitaines, ces Politi-
» ques habiles, ces Orateurs, ces
» Poëtes célèbres, quelle réputation
» ils ont, quelle gloire ils acquièrent !
» Il disoit : Voyez mon fils, l'objet
» de mes plus tendres complaisances ;
» comment il obéit, jusqu'où il s'hu-
» milie, combien il m'aime !

Les troisième & le quatrième volumes sont composés d'une retraite pour les Religieuses. Le Père *Judde* n'oublie aucun devoir de leur état ; & se montre par-tout un Casuiste aussi éclairé qu'un Directeur prudent. On trouve dans le cinquième volume plusieurs Traités sur les sujets les plus importans. Celui de la Messe offre des lumières rares & curieuses, touchant les divers sacrifices de l'ancienne Loi.

Les deux derniers volumes sont employés à des instructions pour les jeunes Religieux qui enseignent les humanités, & pour les Ministres de l'Evangile qui se dévouent par zèle à la conversion des ames. L'expérience & l'observation ont dirigé la plume de l'Orateur. On ne peut rien dire là-dessus de mieux pensé, de plus solide, de plus sage; & je ne faurois trop en conseiller la lecture à ceux qui se sont jettés dans ces deux carrières.

Au reste, il n'est pas de volume que M. l'Abbé *Duparc* n'ait accompagné de notes instructives, écrites d'un style simple, clair & pur. La tâche qu'il avoit à remplir étoit pénible, & demandoit une personne éclairée, laborieuse, patiente. La manière dont il s'en est acquitté, mérite qu'on l'associe à la gloire du Père *Judde*, & lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il se trouve dans un âge où l'on ne cherche ordinairement que le repos.

Je suis, &c.

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

*Les petites poësies d'*Antoine-Jacques, *Citoyen de la place Maubert, à Amsterdam, & se trouve à Paris, chez les Marchands de nouveautés.*

Dans ce recueil, enfant de mon labeur,
Tout est petit aussi bien que l'Auteur.

JAMAIS Auteur n'a mieux rempli le titre de son Ouvrage. En le lisant, on se croit transporté au milieu de ces Héroïnes qui siègent dans la place Maubert. Le petit *Antoine Jacques* a saisi leur manière, leur ton dans six petites pièces de poësies qu'il devoit réserver pour le Peuple de son quartier. Il lui auroit sçu gré de ses efforts pour paroître plaisant & même libertin. Quoi qu'il en soit, la place Maubert est un parnasse où il peut figurer avec gloire, ses deux contes licentieux lui donnent le droit de Citoyen dont il se décore. Il ne manquera point de pégase; il n'aura qu'à

choisir parmi ces animaux utiles & dédaignés qui, ne se réservant que les chardons, lui abandonneront tous les lauriers.

COURS DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

Je vous ai annoncé plusieurs fois, Monsieur, les Cours de Physique Expérimentale de M. *Sigaud de la Fond.* Vous savez qu'ils étoient suivis de tous ceux qui desiroient véritablement s'instruire de cette science. Ils trouvoient dans ce célèbre Professeur la méthode, la clarté, réunis à un zèle infatigable pour l'entretien de ses Auditeurs. Plusieurs fois aussi je vous ai parlé de M. *Rouland*, son neveu, son élève, & son successeur dans l'Université, dont les premiers essais en ce genre, n'ont point démenti l'idée avantageuse qu'on devoit avoir d'un jeune Professeur, formé à une pareille Ecole pendant plusieurs années; qui a fait ses preuves dans l'Université; & que l'on a trouvé dans

le disciple les mêmes qualités qui ont établi si solidement la réputation du maître. Les personnes qui l'ont suivi dans les Cours Particuliers, qu'il a déjà faits, n'ont point regretté de s'être confiées à ses soins, & toutes, en reconnoissant dans le neveu les talens de l'oncle, ont sur-tout admiré dans ses expériences cette manipulation hardie, fruit d'une habitude acquise sous un excellent Démonstrateur; mais ce qui distingue particulièrement le nouveau Professeur, c'est l'étude qu'il a faite de la chymie moderne, dont les connoissances sont actuellement si intimement unies à celles de la Physique.

Si vous desirez, Monsieur, juger par vous-même de la bonne opinion que je ne crains point de vous donner de M. *Rouland*, vous pourrez suivre un *Cours complet de Physique Expérimentale* qu'il ouvrira le Lundi 2 Décembre, à six heures précises du soir, & qu'il continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine à la même heure, dans le Cabinet de Physique de M. *de la Fond*,

maison de l'Université, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves. Les talens reconnus de M. *Rouland*, sont bien propres à dédommager le Public de la retraite de son oncle.

M. *Rouland* recommencera un second Cours, le Mardi, 3 Décembre à midi précis, & il le continuera les Mardi, jeudi & samedi à la même heure.

MUSIQUE.

Troisième Recueil de Pièces & d'Airs choisis, avec accompagnement de harpe; dédié à S. A. S. Madame la Princesse *de Lambale*. Par *François Petrini*, Œuvre dix-neuf, gravé par Madame *Oger*.

Tous les deux mois on distribue un Cahier de cet Ouvrage composé de dix à douze planches, chez l'Auteur, rue Montmartre, près celle de la Jussienne, N° 30.

Le prix de la souscription pour les six Cahiers, est de 12 liv. pour Paris, & pour la province, franc de port. Chaque Cahier se vend séparément

3 liv. On se procure les deux années précédentes en payant 18 liv. pour chacune d'elles.

GRAVURES.

Portrait de Jean-Jacques Flipart, Graveur du Roi & de leurs Majestés Impériales & Royales, dessiné & gravé par *Ingouf, le jeune*; prix 1 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Parcheminerie, vis-à-vis le passage S. Severin, maison de M. *Laurendeau*.

Tombeau d'Abeilard & d'Héloïse, dessiné sur place, par *Brandet*. — *Vue des restes de l'Oratoire d'Abeilard* dans l'intérieur du Paraclet, peinte d'après nature, par le même, & gravée par *Picquenot*, qui mettra au jour, dans le courant de ce mois, la vue générale du Paraclet. — *La Nappe d'Eau*, gravée par le même, d'après *Lantara*. Ces trois Estampes se vendent 16 sols chacune. A Paris, chez *Picquenot*, Graveur, rue de l'Observance.

Livres Nouveaux.

Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse, pour la publication du *Manuel* ou Abrégé du Rituel à l'usage de son Diocèse. A Toulouse; chez *J. Dalles*, Imprimeur-Libraire.

Histoire de la vie privée des François, depuis l'origine de la Nation jusqu'à nos jours. Par M. *le Grand d'Aussy*; première partie. De l'Imprimerie de *Ph. D. Pierres*, rue Saint-Jacques, & se trouve à Mastreicht, chez *Dufour*, Libraire; & à Paris, chez *Onfroy*, rue du Hurepoix, 3 vol. in-8°. prix, broché, 12 liv. & 9 liv. pour les Souscripteurs.

Observations & recherches sur l'usage de l'Aimant en Médecine, ou Mémoire sur le Magnétisme Médicinal; par MM. *Andry* & *Thouret*. Extrait des Mémoires de la Société Royal de Médecine, année 1779. A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

TIBERE, *Tragédie, par M.* Fallet, *représentée pour la premiere fois au Théâtre François, le Vendredi 23* Août 1782. *A Paris, chez* Cailleau, *Imprimeur-Libraire, rue Galande, vis-à-vis celle du Fouarre.*

UNE Tragédie de caractère, Monsieur, est aujourd'hui une espèce de *Phenix* dramatique : il y a long-temps qu'on ne voit paroître sur le Théâtre de Melpomène que des Romans dialogués & des Pantomimes inférieures à celles de l'*Ambigu comique*. On doit féliciter M. *Fallet* d'avoir présenté sur la scène, pour son coup d'essai, un

Ouvrage du genre le plus noble & le plus difficile; l'eſpèce de caractère qu'il a choiſi, ajoutoit encore à la difficulté de l'entrepriſe.

Tibere n'eſt pas dans cette pièce un tyran du ſecond ordre, un ſcélerat ſubalterne qui ſert à augmenter l'intérêt qu'inſpirent les autres perſonnages, comme *Poliphonte* dans Mérope, *Chriſtiem* dans Guſtave ; c'eſt la figure principale du Tableau, c'eſt le rôle eſſentiel ſur lequel ſe porte *toute* l'attention des ſpectateurs; tels ſont Mithridate, Néron, Mahomet : or, il n'y a peut-être point de caractère plus ingrat & moins convenable au Théâtre, que celui de *Tibere*, tel qu'il nous eſt dépeint dans l'Hiſtoire.

« *Tibere*, au rapport de Dion Caſ-
» ſius, ne faiſoit jamais connoître ſes
» intentions; ſes diſcours étoient tou-
» jours contraires à ſes penſées; il re-
» fuſoit tout ce qu'il deſiroit, recher-
» choit tout ce qu'il haïſſoit, ſe met-
» toit en colère ſur les choſes indiffé-
» rentes, & paroiſſoit doux lorſqu'il
» étoit le plus indigné; il ſembloit

» avoir pitié de ceux qu'il punissoit,
» & parloit durement à ceux auxquels
» il pardonnoit ; il témoignoit de l'a-
» mitié à son plus grand ennemi, af-
» fectoit de la froideur pour son plus
» cher ami ; en général il pensoit qu'un
» Souverain ne doit jamais se laisser
» pénétrer ».

Il faut convenir qu'une dissimulation aussi profonde & aussi étudiée n'est pas très-saillante sur la scène. Les autres tyrans ont des côtés brillans, des qualités éclatantes : Mithridate est un grand Capitaine, Mahomet étonne par la hardiesse de son génie ; Néron, il est vrai, n'a que des vices, mais des vices naissans qui succèdent à trois ans d'une vertu forcée : le développement de cette ame atroce, mais foible, qui commence à secouer le joug de la reconnoissance & de la honte, & qu'un flatteur adroit encourage au crime, est la peinture la plus belle, la plus intéressante & la plus instructive que puisse offrir la scène : *Tibere* n'a d'autres talens qu'une prudence pusillanime, une politique timide & minu-

tieuse, c'est un scelerat froid & ignoble, un hipocrite bas, un vil tartuffe. Le récit détaillé de ses artifices, de ses intrigues, de sa conduite enveloppée & mysterieuse, l'adresse avec laquelle il jette les fondemens du plus cruel despotisme; tout cela est singulièrement curieux & attachant dans l'Histoire; mais le Poëte tragique, qui ne peut saisir qu'un petit nombre de traits, se trouve dans la nécessité d'outrer ou de tronquer un caractère dont les vices ne sont point assez prononcés, n'ont point l'énergie & cette sorte de noblesse que le Théâtre exige.

Les autres tyrans sont agités par des passions, exposés à des malheurs & à des dangers qui affoiblissent en quelque sorte l'odieux de leurs crimes. Le vieux *Mithridate* est en proie à l'amour, à la jalousie; il est trahi par sa femme, par ses enfans, & poursuivi par les Romains: *Mahomet* est dévoré d'ambition, & réduit à l'alternative terrible d'être adoré comme un Dieu, ou puni comme un imposteur: le fourbe *Antenor* dans *Zelmire*

se trouve aussi dans la situation la plus critique. *Néron* est amoureux, fatigué du joug d'une mère impérieuse, il voit dans *Britannicus* un rival heureux & l'héritier légitime de l'Empire. Mais *Tibere* n'a d'autre passion qu'une haine ancienne contre un sujet dont il est assez vengé par l'exil. Il règne paisiblement, il n'a rien à craindre de *Serenus*; dès-lors son acharnement contre un malheureux sans défense, contre un ennemi désarmé, inspire l'indignation & le dégoût, plutôt que la terreur : si l'Auteur eût présenté la conjuration de *Sejan* qui seul sut triompher de la dissimulation de *Tibere*; cet Empereur, alors en danger, eût été un personnage plus théâtral & plus intéressant.

Examinons maintenant avec quel succès M. *Fallet* a lutté contre les difficultés presqu'insurmontables d'un pareil sujet : & d'abord, pour mieux juger des changemens qu'il a faits à l'Histoire & de ce qui lui appartient en propre dans le tissu de sa fable, je vais transcrire le passage entier de

» chot, le précipiter du roc Tar-
» peien, ou lui faire subir le supplice
» des parricides, se sauva de Rome.
« On l'atteignit à Ravenne d'où il
» fut ramené par force, & contraint
» à poursuivre l'accusation, car *Ti-
» bere* ne cachoit pas la haine qu'il
» portoit depuis long-temps à l'ac-
» cusé. En effet *Vibius* le père s'étoit
» plaint, par écrit, à l'Empereur d'a-
» voir perdu le fruit de son zèle à
» faire condamner *Libon*; il y avoit
» ajouté même de ces traits piquans
» que n'oublient jamais des oreilles
» sensibles & trop faciles à blesser.
» *Tibere* rappelloit ce crime au bout
» de huit ans, en y joignant ceux
» qu'on avoit attribués depuis à *Vi-
» bius*, quoique démenti par la cons-
» tance de ses esclaves. Lorsqu'on en
» vint aux avis, l'Empereur sentant
» que l'affaire n'étoit déjà que trop
» odieuse, déclara qu'il ne vouloit pas
» que *Vibius* fut battu de *verges* &
» mis à mort. *Gallus Asinius* opinoit
» qu'on l'enfermât du moins dans
» l'isle de Gyare ou de Donuse. Ces
» deux Isles manquent d'eau, reprit

» l'Empereur, lorsque nous accor
» dons la vie à quelqu'un, laissons-
» lui les moyens de vivre. *Vibius*
» fut donc ramené dans l'isle d'A-
» morgue.

Il falloit sans doute que l'Auteur eût une grande confiance dans les ressources de son art, pour entreprendre d'élever un édifice de cinq actes sur de pareils fondemens : que voyons-nous dans ce morceau de *Tacite*, un père accusé par son fils : atrocité qui fait frémir la nature ; un procès criminel qui n'aboutit qu'à remettre l'accusé dans le même état où il étoit auparavant ; enfin le tableau révoltant d'un tyran hypocrite qui immole sa victime avec les formalités de la justice & les apparences de la modération. On ne trouve dans tous ces objets aucun germe de ces grandes passions, de ces situations intéressantes, qui sont l'ame de la poësie dramatique. Il résulte de toutes ces réflexions que M. *Fallet* n'a pas été heureux dans le choix du sujet, & qu'il a eu besoin d'un talent

rare pour faire éclorre quelques beautés d'un fonds aussi sterile.

Il n'étoit pas possible de mettre sur la scène un fils parricide, délateur de son père : il a fallu transformer ce scélérat, en un jeune homme vertueux, que la seule tendresse filiale a rendu coupable d'un crime involontaire. L'Auteur suppose que *Phorbice* confident de *Tibere*, d'intelligence avec ce Prince, a montré à *Vibius* une liste où le nom de son père étoit inscrit parmi celui des conjurés. Il a persuadé à ce fils imprudent que pour sauver son père, il falloit aller l'accuser lui-même devant *Tibere*, implorer sa clémence, & ne pas attendre que *Sérenus* fût dénoncé par un autre, parce qu'alors il n'y auroit plus de pardon à espérer. Le jeune homme a donné dans ce piège grossier, & ne reconnoît son erreur que lorsque l'Empereur sur sa délation, rappelle son père de son exil d'Amorgue pour le faire juger par le Sénat. C'est donc avec raison qu'on a reproché à M. *Fallet* d'avoir déna-

turé le caractère de *Vibius*. C'est en vain qu'il allégue pour se justifier, l'autorité de *Tacite* qui donne à ce monstre des remords; mais ces remords ne sont pas l'effet d'un repentir sincère, ni d'un retour à la vertu, c'est la rage de voir son accusation démentie par le témoignage des esclaves appliqués à la torture, c'est la crainte d'être brûlé ou lapidé par le peuple, qui force ce jeune insensé à sortir de Rome : *Sérénus* le père est également défiguré par le Poëte, qui a besoin de personnages vertueux pour fonder l'intérêt de sa pièce. « *Vibius Sérénus*, dit *Tacite* (1), *Proconsul de l'Espagne ultérieure, fut condamné pour les violences par lui commises dans son gouvernement, & relégué dans l'Isle d'Amorgue, à cause de la férocité de ses mœurs* ». Le stratagême employé pour engager le fils à accuser le père, paroît contraire à la prudence raffinée & à la profonde politique de *Tibere* : s'il étoit aussi

(1) Annal. Liv. 4, Chap. 13.

altéré du ſang de *Sérenus* que le Poëte le ſuppoſe, rien ne lui étoit plus facile que de l'envoyer aſſaſſiner dans l'Iſle d'Amorgue, ſans aucun éclat, ſans ſe compromettre. C'eſt ainſi qu'il s'étoit défait d'*Agrippa Poſtume*, perſonnage bien plus conſidérable que *Sérenus*. S'il vouloit le faire périr par des voies juridiques, il avoit des Délateurs à choiſir, ſans avoir recours au fils de *Sérenus* accuſateur odieux & ſuſpect qui ne pouvoit qu'exciter l'indignation publique par l'atrocité de ſa conduite : d'ailleurs, le défiant *Tibere* ne devoit-il pas craindre que ce fils vertueux enfin déſabuſé, ne révélât toute l'intrigue qu'on avoit employée pour le ſéduire.

Vous reconnoîtrez aiſément, Monſieur, les autres combinaiſons que l'Auteur s'eſt permiſes pour ajuſter ſon ſujet au Théâtre dans l'analyſe abrégée que je vais vous tracer du plan & de l'intrigue de ſa pièce.

La ſcène eſt dans le palais de *Tibere*. Le bruit s'eſt répandu que *Sérenus* exilé dans l'Iſle d'Amorgue, eſt ſur le point de revenir à Rome; Oiel-

lide sa fille, en proie aux plus vives alarmes, s'adresse à l'Empereur lui-même, pour s'éclaircir du sort d'une tête si chère. *Tibere* lui répond qu'en effet *Sérénus* arrive, & qu'avant la fin du jour elle le verra dans le palais. *Otellide* se retire satisfaite de cette réponse équivoque, & *Tibere* seul avec son confident *Phorbice*, oublie sa dissimulation ordinaire au point de lui dévoiler les secrets les plus délicats, & concerte avec lui les moyens de faire périr *Sérénus*. *Otellide* revient au palais, & conformément à la promesse de l'Empereur, elle y voit en effet *Sèrénus*, mais chargé de fers & environné de soldats : dans un entretien fort touchant, le père apprend à sa fille qu'on l'accuse d'avoir conspiré contre *Tibère*, & qu'il va être jugé par le Sénat ; ses gardes l'entraînent ; son fils *Vibius* absent de Rome depuis huit jours revient désespéré, & avoue à sa sœur que c'est lui qui est l'accusateur de son père ; il lui raconte par quelle indigne manœuvre il a été trompé. *Cæcilius*, ami de la famille & amant

d'*Otellide*, accourt pour consoler le frère & la sœur, & leur offrir ses services; il leur promet de soulever le Peuple en faveur de *Sérenus*, par le moyen de *Tuberon* son ami, neveu du fameux *Brutus*. *Tibere* persiffle *Otellide* & *Vibius*, qui implorent sa clémence : il prend ce jeune homme en particulier, & par des menaces & des promesses, il s'efforce en vain de le séduire & de l'engager à soutenir dans le Sénat son accusation. Les Députés du Sénat s'assemblent, *Sérénus* comparoît, *Vibius* dément avec une noble fermeté l'accusation qu'on lui avoit extorquée par artifice; il découvre la trahison de *Phorbice* : *Tibere* indigné, fait l'office d'accusateur, les Juges vendus à la tyrannie, se taisent, *Cæcilius* seul élève la voix en faveur de l'innocent; le resultat de l'assemblée est que *Sérénus* & son fils sont conduits en prison. *Cæcilius* seul avec *Tibere* fait un dernier effort pour le toucher, mais le tyran se délivre de cet importun par ses subterfuges ordinaires.

La scène change au quatrième acte

& représente une prison. On voit d'un côté le cachot de *Vibius*, & de l'autre, celui de *Serenus*. Ils sont séparés par un mur au haut duquel il y a une ouverture grillée. *Vibius* & *Serenus* sont enchaînés & attachés par le milieu du corps à une colonne. Pendant que le pere fait des lamentations sur son sort, il voit entrer dans son cachot *Cæcilius*, qui, après une conversation trop longue pour la circonstance, tire de dessous sa robe une coupe de poison & la remet entre les mains du prisonnier comme un moyen de se soustraire à l'infamie du supplice : pendant cette scène *Vibius* est supposé endormi dans le cachot voisin; il se réveille après le départ de *Cæcilius*; il entend les plaintes de son pere & reçoit ses adieux. Le malheureux Vieillard approche de ses levres la coupe qui doit terminer son destin, lorsqu'*Otelide*, entrant brusquement & fort à propos, lui arrache des mains le vase fatal; elle lui annonce qu'une troupe d'amis fideles s'arme pour briser ses fers. Ce dis-

cours est désagréablement interrompu par *Phorbice* : ce favori de *Tibere* fait une réprimande aux Gardes sur leur négligence, reproche à *Serenus* d'avoir voulu malicieusement s'empoisonner, & emmene *Otellide* : à peine est-il sorti que *Cæcilius* à la tête d'une troupe de Gens armés force la prison & délivre *Serenus* & *Vibius*. Mais cette poignée de mutins est bientôt exterminée : *Vibius* périt après avoir immolé le traitre *Phorbice* ; *Otellide* se donne la mort, *Sérénus* est pris dans le combat, & de peur qu'il ne s'échappe une seconde fois, on le juge à la hâte : il est condamné à mort ; mais *Tibere* remarquant que ce malheureux pere instruit de la destinée de ses enfans, regarde le supplice comme une faveur, veut qu'il vive pour le mieux punir ; il accorde aisément sa grace à *Cæcilius* & au peuple, qui la demandent à genoux, & il fait encore passer pour un trait de clémence, ce qui n'est en lui qu'un raffinement de cruauté.

Telle est exactement la fable de cette pièce, sur laquelle il se pré-

sente plusieurs observations à faire. Il faut d'abord louer la sagesse & le discernement de l'Auteur, qui n'a point affoibli par un amour langoureux un sujet terrible. *Cæcilius* ne parle point à *Ottilide* de son amour, il le lui prouve en exposant sa vie pour sauver celle de son pere.

Le double cachot est une nouveauté qui n'a pas produit au théâtre l'effet que le Poëte en attendoit. On ne voit pas pourquoi *Tibere* veut que les deux prisonniers soient à portée de s'entendre. Ce doit être une consolation plutôt qu'un supplice pour eux, de pouvoir se parler, s'encourager mutuellement, se communiquer leurs plaintes, & épancher leur peines dans le sein l'un de l'autre : c'est la solitude qui est horrible pour le captif, obligé de renfermer dans son âme ses sentimens & ses douleurs. Il n'est pas naturel que *Vibius*, dans la situation où il se trouve, dorme assez profondément pour ne pas entendre ce qui se dit dans le cachot voisin pendant deux scènes. On ne conçoit pas pourquoi

Cæcilius qui a la faciiité d'entrer dans la prison & d'en sortir, n'en profite pas pour emmener avec lui *Serenus*, & le soustraire, à la faveur de la nuit, aux recherches du Tyran.

M. *Fallet* a senti qu'il avoit besoin d'un soulevement pour jetter quelque variété dans l'intrigue & ranimer l'intérêt : mais il falloit que ce soulevement fût bien motivé & sur-tout qu'il fût assez considérable, pour mettre *Tibère* en danger & donner aux spectateur une espérance fondée. *Seius Tubero* étoit un Vieillard valétudinaire intime ami de l'Empereur au rapport de *Tacite* & absolument incapable de soulever le peuple : un malheureux exilé, tel que *Serénus*, odieux par les violences qu'il avoit exercées dans son gouvernement de la Betique, n'étoit pas un Personnage assez important pour troubler l'empire. Est-il vraisemblable que *Cæcilius* suspect à *Tibère* & dont la conduite est observée par *Phorbice*, ait pu ameuter une troupe de Citoyens sans être arrêté sur le champ ? Dans une ville remplie de Préto-

riens dévoués à l'Empereur, quelques Romains peuvent-ils prendre les armes ſans être écraſés ſur l'heure ? Ceux qui connoiſſent la conſtitution de l'Empire Romain, ſcavent qu'il ne s'élevoit guères de Séditions que dans les Armées. Le peuple, pourvu qu'il eut du pain & des ſpectacles, ſe tenoit fort tranquille & s'embarraſſoit fort peu qu'on fît trancher la tête à quelques proconſuls : il eſt de fait que les Empereurs ont égorgé fort paiſiblement les citoyens les plus illuſtres, ſans qu'il y ait jamais eu aucun ſoulevement dans la ville : la plupart ont péri par des conjurations ſecrettes, d'autres ont été détronés par la révolte des Légions.

Cette prétendue émeute eſt calmée avec une facilité & une promptitude étonnante. On n'a pas le tems d'eſpérer un meilleur ſort pour *Serenus. Tibère* en conçoit à peine une légère inquiétude. Il faut avouer que *Serenus* joue d'un étrange malheur. Comment ſe fait-il qu'il retombe entre les mains de ſes ennemis ? puiſqu'il eſt armé, ne devroit-il pas ſe

tuer plutôt que de se laisser prendre? La précipitation avec laquelle on expédie son arrêt, aussi-tôt qu'il est repris, choque la vraisemblance. Enfin le pardon politique que *Tibère* accorde à son ennemi & auquel personne ne s'attend, jette un froid glacial sur le dénouement. On ne voit pas sur quel fondement *Tibere* s'obstine à vouloir que *Serenus* vive, dans la supposition que la mort est un bonheur pour lui. *Serenus* n'est-il donc pas le maître de se procurer ce bonheur quand il voudra? Est-il au pouvoir de *Tibere* de le faire vivre, comme il est en son pouvoir de le faire mourir? *Serenus* est bien simple de s'épouvanter de ce pardon & de s'écrier :

> Ô de férocité rafinement affreux !
> Moi je vivrois ! ah monstre !

Rien ne force *Serenus* de vivre, & le raffinement de la férocité de *Tibere* est plus frivole qu'affreux. Le Tyran, à force de subtiliser, fait ici un fort mauvais raisonnement. Ce sophisme de cruauté n'est pas même spécieux,

& les Spectateurs en ont fort bien démêlé le faux.

Les deux derniers actes de cette pièce sont donc très-défectueux pour la conduite. Jettons maintenant un coup d'œil sur les caractères. Celui de *Tibere* paroît avoir réuni un grand nombre de suffrages; malgré les secours qu'un des meilleurs peintres de l'antiquité a fournis à M. *Fallet*, il n'étoit pas aisé d'encadrer ce portrait & de le faire ressortir dans une action dramatique. Les traits dont il a peint l'âme atroce & ténébreuse de ce Tyran hypocrite, supposent beaucoup de mérite & de talents; mais qu'il nous soit permis d'indiquer avec la même franchise ce qui nous a choqué dans ce tableau.

Moliere n'a point donné de Confident au *Tartuffe*. Il ne falloit point en donner à *Tibere*, ou du moins il falloit lui donner toujours une sorte de discrétion & de réserve, même avec son Confident. *Tacite*, il est vrai, nous apprend que *Tibere* dissimulé & impénétrable pour tous les autres, étoit franc & ouvert pour le seul *Sejan*; mais cette franchise & cette ouverture

n'alloit pas jusqu'à lui faire des aveux humilians, à lui dévoiler toute la bassesse de son ame & toute la profondeur de sa politique.. *Tibere* a toujours parlé d'Auguste avec un respect affecté ; il n'a jamais dû dire même à *Sejan* :

Mais du foible vieillard je subjuguai l'esprit
Par mon heureux désir d'entrer dans sa famille,
Adopté pour son fils & promis à sa fille,
Je pus braver alors la Cour & l'Empereur,
Et d'un espoir certain je goûtai la douceur;
Son trépas vint bientôt combler mon espérance :

Il est encore moins vraisemblable qu'il ait dit :

L'ambition d'Octave
Aspira de tout temps à rendre Rome esclave,
Il voulut l'avilir aux yeux de l'Univers.

Tibere n'a jamais pu se trahir au point de révéler des secrets tels que ceux-ci ;

Mais dédaignant le sceptre au moins en apparence ;

Le Senat abusé me força d'accepter
Cè thrône, unique objet qui m'avoit su tenter;
J'y montai, non en maître imperieux, terrible
Qui veut tout voir trembler sous son joug inflexible;
Mais comme un vrai Romain, comme un chef sans pouvoirs,
Comme un père sensible effrayé des devoirs,
Qu'imposoit à ses soins une famille immense,
Enfin depuis dix ans une ombre de clémence;
Le modeste réfus du titre d'Empereur,
Du peuple & du Senat m'ont su gagner le cœur.

Le rusé *Tibere* doit-il avouer à son ami qu'il ne croit point à l'amitié, qu'il regarde l'amitié comme *un fantôme obscur* qui séduit la *jeunesse aveugle & sans expérience.*

Cette espèce de confession qu'il fait à *Phorbice* sans aucune nécessité, sans aucun fruit, me paroît fort indiscrette, & par conséquent peu convenable à son caractère. Est-il naturel que *Tibère* fasse lui-même son portrait, en disant:

Connois mieux Tibere.
Il hait, sait se venger mais toujours sans colère.

Si *Tibere* se venge toujours sans colère, pourquoi se livre-t-il à des transports d'une rage infernale exprimés dans ces vers ?

C'est trop peu de son sang : que le glaive des Loix,
Lui ravisse le jour & l'honneur à la fois,
Le Ciel voudroit en vain le soustraire à ma rage,
Sa vie est mon tourment : que sa mort me soulage.

Ce *Tibere* si maître de lui-même, ne devroit pas s'oublier & se compromettre jusqu'à insulter lâchement un homme condamné à mort, il doit craindre que ce malheureux n'ayant plus rien à ménager, ne lui fasse entendre en public des verités dures : il ne devroit pas apostropher en ces termes *Sérénus* au dernier acte.

Eh bien ! de tes forfaits le cours va se borner,

Le

Le Sénat te condamne : adore sa justice,
Perfide, & va subir la honte & le supplice,
Puisse ta mort apprendre à tes lâches amis,
Comme on punit à Rome un traître à son pays.

Il me semble que le caractère connu de cet Empereur s'accorde mal avec cette familiarité que l'Auteur lui prête; un Despote ne dit point au confident son esclave :

Va, ce jour, cher Phorbice,
Ce jour couronnera *notre* heureux artifice.

. . . .

Adieu, songe à *notre* projet
Il doit plaire à *nos* cœurs *tout dangereux qu'il est.*

Est-il de la prudence d'un Prince qu'on nous représente comme si adroit, de faire à un jeune homme des promesses extravagantes, de lui proposer de l'adopter, de le faire Empereur, s'il veut accuser son père ? L'excès même & la folie de ces promesses ne doit-elle pas les rendre suspectes. Quand *Tibere* a reconnu que *Vibius*

étoit inflexible; pourquoi s'obstine-t-il à le produire devant les Députés du Sénat? Ne doit-il pas appréhender que ce fils désespéré ne découvre le lâche artifice dont on s'est servi pour le tromper? Pourquoi ce *Tibere* si défiant, si soupçonneux, prend-il si mal ses mesures? Pourquoi ne fait-il pas mieux garder la prison? Pourquoi n'éclaire-t-il pas les démarches de *Cæcilius* & de *Tubero?* Je souffre de voir la dissimulation & l'hypocrisie de ce scélérat poussées jusqu'au comique. Les éloges qu'il donne à *Vibius* sur le courage avec lequel il a accusé son père, sont un persifflage de cruauté d'autant plus révoltant sur la scène tragique, que *Vibius* & *Otellide* s'épuisent en vains efforts pour lui faire entendre que leur père n'est point coupable; mais *Tibere* fait le sourd, comme un vieillard de Comédie: il accable *Vibius* de louanges ironiques & outrées:

Je le sais, oui, sans toi sans ta fidélité,
Ce traître détruisoit, l'Etat, la liberté,

Toi ſeul nous as ſauvé, ce perfide eſt ton père,
Et tu forças pour nous la nature à ſe taire ;
O courage, ô conſtance, ô cœur vraiment Romain,
Pour payer ta vertu tout *mon pouvoir eſt vain.*

N'eſt-il pas ſingulier que *Tibere* diſe à *Phorbice* ſon confident, devant lequel il ne ſe contraint point, en parlant des enfans de *Sérenus* :

Je les plains, mais le Ciel les livre en notre main,
Ils doivent ſe ſoumettre aux décrets du deſtin.

Enfin il ne falloit pas mettre *Tibere* en contradiction avec lui-même, il ne falloit pas lui faire dire à *Phorbice* dans la cinquième ſcène du premier acte :

Enfin depuis dix ans une ombre de clémence.
Le modeſte refus du titre d'Empereur,

Du Peuple & du Sénat, m'ont su gagner le cœur.

On adore mes Loix.

Et ensuite lui faire dire le contraire au même *Phorbice* dans la scène cinquième du troisième acte.

Mais dois-je révolter ce Peuple qui *m'abhorre*.

Si *Tibere a su gagner le cœur du Peuple & du Sénat*, si *on adore ses Loix*; comment se fait-il que *le Peuple l'abhorre*?

Ces taches légères n'empêchent pas qu'on ne reconnoisse plusieurs traits de maître dans la peinture de *Tibere*, & que ce seul rôle ne fasse concevoir une idée avantageuse du talent de M. *Fallet*.

Les autres caractères sont un peu foibles & communs. La constitution de la pièce ne permettoit pas de leur donner plus d'énergie. *Otellide* est une fille généreuse & tendre; mais ses lamentations sont monotones; *Vibius* est annobli par son repentir, mais on ne peut oublier qu'il s'est

laissé duper d'une manière qui ne fait pas d'honneur à sa sagacité. *Sérénus* est presque toujours dans les fers, & il ne recouvre la liberté que pour la perdre un moment après avec quelque honte. *Cœcilius* est un ami fidèle qui se donne beaucoup de mouvement; c'est un des meilleurs rôles de la pièce, mais il est subalterne. En général il n'y a pas assez de variété dans la situation des personnages, ils agissent trop peu pour qu'ils puissent se développer d'une manière saillante & Théâtrale.

Le style est sage, naturel & communément assez pur, c'est un mérite rare aujourd'hui; point de tirades à prétention, point de ces sentences boursoufflées qui mendient les applaudissemens; on desireroit plus de vigueur dans le coloris. Le morceau suivant vous donnera une idée de la manière d'écrire de l'Auteur : c'est *Sérénus* qui répond aux imputations de *Tibere*.

Seigneur, il fut un temps où ce cœur mieux connu,
Passoit même à vos yeux pour aimer la vertu;

De l fidélité me nommant le modèle,
Vous estimiez alors ma valeur & mon zèle;
Je vous ai déjà dit, César, la vérité.
Quand par vous mon supplice est sans doute arrêté;
Quand j'expire d'un coup dont frémit la nature,
Ne fallut-il ici qu'une simple imposture?
Un mensonge permis, les plus légers détours,
Pour recouvrer enfin votre estime & mes *jours*;
A d'austères vertus mon ame accoutumée,
Ne démentira point ici sa renommée.
Je vous le dis, César, pour la dernière fois,
Loin d'avoir conspiré, pour prix de mes exploits,
Banni, persécuté, quoiqu'exempt de tous crimes,
Etouffant dans mon cœur des haînes légitimes,
J'adressois tous les jours à mes Dieux irrités,
Des vœux pour mon pays & ses prospérités.

On ne dit pas *recouvrer ses jours*. Il y a dans le cours de la pièce quelques vers foibles ou incorrects échappés à la distraction de l'Auteur, par exemple :

Un sentiment, l'opprobre & le tourment
des cœurs,
Fermenta dans son sein & s'accrut par nos
pleurs.

. . . . . .

Un traître, un imposteur nourri dans *le*
forfait

. . . . . .

Coupe, hor ible ta vue afflige *mon regard*.

. . . . . .

Est-il rien en effet, rien de plus glorieux,
Que de tendre au malheur une main se-
courable,
Que de *le soutenir* quand *le destin l'accable*,

Peut-on dire que le *destin accable le malheur* : *soutenir le malheur*, pour dire *secourir les malheureux* :

Ah ! si Vibius fuit, si plein de sa vengeance,
Aux Gaulois révoltés *il porte sa vaillance*,
Il peut *avec raison*, *impla able*, *irrité*,
De l'Empire & de moi combler l'adversité :

. . . . . .

fauront apprécier la difficulté vaincue. Les efforts que l'Auteur a faits pour réparer le vice de fa fable, annoncent qu'il connoît toutes les reffources de l'art, & qu'il pourra les employer avec fuccès dans un fujet plus heureux.



LETTRE IX.

Histoire Universelle, destinée au cours d'éducation des Demoiselles qui ne veulent pas apprendre le latin, 2 vol. in-12, dont le premier comprend l'Histoire Ancienne, & le second, l'Histoire Moderne jusqu'au règne de Louis XVI exclusivement, par M. l'Abbé Wandelaincourt, *ancien Préfet & Professeur du Collège de Verdun.*

Logique du même Auteur, destinée au même cours d'éducation, vol. in-12, à Rouen, chez le Boucher le jeune, *Libraire, rue Ganterie; & à Paris, chez* Durand neveu, *Libraire, rue Galande, 1782. Avec approbation & privilège du Roi.*

Les productions de cet Auteur fécond & laborieux se succèdent, Monsieur, avec une rapidité qu'on a de la peine à suivre. Son cours d'éducation forme déjà une collection très-volumineuse, mais il y man-

quoit une Histoire Universelle, une logique & quelques autres ouvrages élémentaires à l'usage des jeunes personnes qui ne veulent point étudier les langues mortes, & voici que M. *Wandelincourt*, toujours plus infatigable, ouvre une nouvelle carrière à son zèle patriotique pour l'instruction des différentes classes de la société. Il faut convenir, Monsieur, que la succession précipitée d'un si grand nombre de volumes, fait l'éloge de la célérité des Imprimeurs & des Copistes, & que l'ardeur de M. *W.* est puissamment secondée par ses coopérateurs. On ne doit pas dissimuler qu'ils ont eu la plus grande part au travail de la nouvelle Histoire. Dans cette entreprise, la tâche de l'homme de lettres paroît s'être bornée à la rédaction d'une longue suite d'argumens, tels qu'on en voit à la tête des chapitres qui composent la plupart de nos histoires modernes. Ses paragraphes pourroient, en cas de besoin, servir de table de matières à d'autres productions historiques, & vous concevez qu'un ouvrage, empreint de

cette forme, ne peut être qu'aride, décharné, monotone & décousu dans toutes ses parties. Il est à craindre qu'on n'épargne pas ces reproches aux nouveaux essais du second instituteur des demoiselles, qui ont raison de ne vouloir point apprendre le latin, & qu'on ne finisse par lui savoir moins de gré des fréquens efforts de sa Minerve. Quoi qu'il en soit, Monsieur, voici un léger échantillon de l'éloquence historique de M. l'Abbé M. Je doute que vous y retrouviez la manière de nos grands maîtres; *Bossuet* eût sans doute employé d'autres couleurs pour tracer le règne si intéressant de *Charles VII*.

» L'étranger reconnu pour souve-
» rain dans Paris & dans la plupart
» des Provinces; le Roi légitime
» *Charles VII*, mou, négligent, livré
» tout entier aux plaisirs, jeune &
» sans expérience, s'occupant à des
» frivolités, ne se mêlant point de
» ses affaires, tandis qu'on lui enlevoit
» sa couronne; *Bedfort*, régent d'An-
» gleterre, sous la minorité du nou-
» veau Roi, âgé seulement d'un an;

» réunissant l'autorité, le courage &
» la prudence, pour achever & affer-
» mir la conquête; une Reine déna-
» turée, le *Duc de Bourgogne* irrité,
» des Magistrats infidèles, conspi-
» roient aux entreprises *des Anglois*.
» Enfin *Charles VII* fut réduit à la
» Province de Berri, ce qui le fit
» appeller par dérision Roi de Bourges.
» La ville d'Orléans fut la première
» qui s'opposa au cours rapide des
» prospérités des *Anglois*, & Dieu
» suscita une jeune bergère de Vau-
» couleurs, nommée *Jeanne d'Arcq*,
» qui, comme une autre *Débora*, fit
» lever le siège de cette ville avec le
» Comte *de Dunois*, battit les *An-
» glois*, & fit couronner le Roi à
» Rheims. Sa mission étant finie, elle
» vouloit se retirer; le roi s'y opposa,
» & ce fut un malheur pour elle;
» car, s'étant voulu jetter dans Com-
» piegne pour défendre la Ville, elle
» fut trahie & livrée aux *Anglois*,
» qui la firent brûler à Rouen comme
» sorcière. Les victoires de la Pucelle
» d'Orléans redonnèrent le courage
» aux François, qui poursuivirent

» par-tout les *Anglois*, & les chas-
» sèrent de France, à la réserve de la
» Ville de Calais, qui resta encore
» en leur pouvoir. Les *Anglois* étant
» chassés de France, s'en-re-déchi-
» rèrent par des séditions intestines.

» A peine *Charles* eût fini cette
» guerre, qu'il en eût une autre avec
» son propre fils, qui étoit impatient
» de régner. Elle n'eut pas de suite,
» parce que le Dauphin se retira au-
» près du Duc *de Bourgogne*; mais
» le Roi tomba dans une mélancolie,
» qui, en lui faisant craindre la mort,
» la lui fit trouver dans la précaution
» qu'il prit pour l'éviter; car, ayant
» demeuré plusieurs jours sans man-
» ger, il mourut à Meun-sur-Yevre,
» en Berri.

On ne pourroit expédier plus lestement le tableau d'un règne aussi fécond en merveilles, & qui fait époque dans l'histoire des révolutions de la monarchie Françoise.

Ce même caractère de précipitation & de négligence n'est guères moins frappant dans la nouvelle logique de M. W... L'abus de la réduc-

tion y est poussé si loin, que nous croyons son ouvrage insuffisant même pour les jeunes demoiselles, dont il prétend diriger l'entendement dans la recherche de la vérité; l'Auteur y passe les bornes d'un abrégé, au risque d'être souvent obscur & quelquefois inintelligible. Sans doute qu'il ne s'est pas dissimulé ces défauts; cependant il ne se met point en frais de les excuser dans sa Préface. En revanche, il y prévient des objections qu'on ne lui fera jamais. Il craint, ou paroît craindre que l'étude de la logique ne soit trop sérieuse pour des femmes dont *l'esprit n'est pas susceptible d'une certaine direction.* » Mais, » accordons, dit-il, que les femmes » *ne sont pas capables de grandes ap-* » *plications, de combinaisons suivies,* » *d'opérations longues & abstraites.* » On ne niera pas, du moins, qu'une » femme *ne puisse un peu réfléchir sur* » *elle-même*, sur ses idées, & se ren- » dre *quelques raisons* de ses démar- » ches. Or *cette petite portion de réfle-* » *xion* suffit pour connoitre la juste » valeur des idées que l'on a, & pour

» mettre de l'ordre, de la sûreté dans » ses jugemens & dans ses raisonne- » mens «.

Voilà les femmes bien vengées de l'orgueilleux dédain de quelques hommes si fiers de la supériorité de leur sexe, & l'on doit convenir qu'elles ont dans M. *W*, un adroit & vigoureux champion ! Mais s'il passe trop gratuitement condamnation sur des reproches qu'on ne leur fait plus guères aujourd'hui ; s'il se permet des aveux peu *courtois* contre le grand nombre des femmes, il en est quelques-unes qu'il daigne tirer de la classe vulgaire, & la ville de Besançon lui en fournit jusqu'à trois qui dérogent à la règle générale, Ces trois phénix sont Madame *l'Intendante*, & Mesdames les Comtesses de *Montron* & d'*Ennefet*. M. *W*. en déterre après coup une quatrième, appellée Mademoiselle *de Vaux*, & c'est encore dans la Franche-Comté qu'il fait cette heureuse découverte. Ces dames méritent sans doute la distinction que leur accorde M. *W*. Mais en se répendant un peu dans la bonne com-

pagnie de la Capitale, il en eût rencontré quelques autres non moins dignes de cette glorieuse exception.

Ce qui vous surprendra, Monsieur, c'est que la Préface où l'Auteur accorde aux femmes une si petite dose de réflexion & d'intelligence, est une apologie de ces mêmes femmes, une espèce de plaidoyer où l'Avocat prétend s'escrimer en leur faveur. Il y a sans doute une opposition manifeste, entre la bonté de sa cause, & la foiblesse de ses moyens; mais on lui tiendra compte de ses bonnes intentions; c'est de la meilleure foi qu'il voudroit établir l'égalité entre les deux sexes. Il leur suppose à-peu-près la même aptitude pour les sciences, & ses contradictions ne sont que dans les termes. Quoi qu'il ait pu dire, il est très-convaincu que les facultés intellectuelles de la femme, valent bien celles de l'homme. Une des raisons qu'il fait valoir à l'appui de cette vérité, c'est que la femme n'est ni moins *rusée* que l'homme, ni moins *fertile en expédiens*. Cette preuve, il faut en convenir, n'est pas tout-à-fait

concluante, & les dames qui savent raisonner n'y verront pas une forte présomption en faveur de la nouvelle logique.

M. W. a mieux raisonné son Epître dédicatoire, & s'y montre bien plus adroit que dans sa Préface. C'est à M. *d'Alembert* qu'il l'adresse. En effet, on ne se persuadera pas aisément qu'un si grand nom puisse décorer un mauvais ouvrage. L'Auteur a vu en homme d'esprit, que sous les auspices d'un pareil nom, son livre ne pourroit manquer de faire fortune. Aussi reconnoît-il d'avance l'obligation qu'il doit avoir un jour à son illustre *Mecenes*; aussi lui prodigue-t-il les titres les mieux faits pour enivrer une tête moins philosophique que celle du moderne *Socrate*; aussi, M. *d'Alembert* est-il pour M. *Wandelaincourt*, *le savant le plus célèbre de l'europe*, *l'homme de génie* par excellence, *l'Auteur des chef-d'œuvres dans tous les genres de sciences & de littérature, auxquels nous sommes redevables de la plus heureuse révolution, & des progrès qu'elles font chaque jour*

parmi nous ; aussi, remarque-t-il *un caractère de bienfaisance imprimé dans tous les écrits & dans la conduite tant publique que particuliere de cet ami de l'humanité ;* aussi voit-il cet homme unique à L'APOGÉE *de la gloire littéraire, au plus haut point de la célébrité ;* aussi, le supplie-t-il *de corriger sa logique* à l'usage des demoiselles, *& d'agréer l'hommage du plus profond respect, &* MÊME DE LA VÉNÉRATION *avec laquelle, &c.*

De la vénération pour M. *d'Alembert !* M. *W.* ignore-t-il donc que les philosophes n'exigent rien de plus que le respect ; c'est abuser des termes, c'est ignorer leur véritable acception que d'employer la formule qui termine son Epître à ce grand Philosophe. M. *d'Alembert* est assez modeste pour se contenter de l'admiration & du respect.

Quoiqu'il y ait bien des méprises à relever dans la logique de M. *W.*, & qu'en général elle ne soit qu'un squelette trop décharné de la science dont elle présente les élemens, nous croyons qu'entre les mains d'un

maître habile, elle peut servir à diriger l'entendement des jeunes personnes à qui l'Auteur la destine. On y retrouve de temps en temps de la méthode & quelque précision. Ce mérite est sur-tout essentiel aux livres élémentaires. Ces deux qualités si précieuses se font désirer plus souvent dans l'histoire universelle, qui d'ailleurs est constamment dénuée de toute espèce d'intérêt, de ce charme nécessaire d'où résulte en grande partie le succès dans tous les genres d'instruction; mais si la forme de cette histoire suppose dans son Auteur plus de zèle que d'aptitude à se rendre utile comme homme de lettres; on doit lui savoir gré d'avoir toujours respecté les bons principes que tant d'Auteurs négligent & dédaignent dans ce siècle de licence & de philosophie. Si M. *W*. ne se fait pas toujours admirer comme Ecrivain, on ne peut s'empêcher d'estimer en lui le citoyen & l'homme. Mais ce n'est point assez d'être homme de bien pour faire un bon livre. D'ailleurs nous en avons d'excellens dans les deux genres où M. *W*. vient

de s'exercer. Il est à croire que le *discours de Bossuet sur l'histoire universelle*, que *la logique de Port-Royal*, & celle de *l'Abbé de Condillac* ne perdront rien de leur vogue, dut-on opposer à ces chef-d'œuvres les nouvelles productions de l'instituteur des jeunes demoiselles qui ne veulent pas apprendre le latin.

Je suis, &c.



LETTRE X.

Histoire de la Chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours. Par M. Bernard Peyrilhe, *Professeur Royal de Chirurgie au Collége de Chirurgie, Conseiller de l'Académie Royale de Chirurgie, Docteur en Médecine, de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, & de celle des Sciences de Montpellier. Ouvrage dédié au Roi, & imprimé à l'Imprimerie Royale. Tome II, d'environ* 900 pag. *in-4°.* 12 liv. *broché. A Paris, chez l'Auteur, rue & vis-à-vis le cul-de-sac du Paon,* Merigot le jeune, *Libraire, chez qui seul se trouve le premier Volume,* Didot le jeune, *Quai des Augustins, &* Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers.*

CETTE histoire, commencée par M. *Dujardin*, mort à la fleur de son

âge, après avoir publié le premier Volume, est continuée avec succès par M. *Peyrilhe*, ami particulier du premier Auteur. Ainsi l'on ne sera pas surpris du respect du Continuateur pour le Plan de M. *Dujardin.* « Marquer tous les pas que l'Art a » faits, soit qu'ils le rapprochent, ou » qu'ils l'éloignent de la Perfection. » Annoncer en quel tems il fut, par » qui il fut, hâté ou retardé dans sa » marche; présenter les découvertes vé» ritablement originales, les vues pro» pres de chaque Auteur, avec les in» ductions les plus remarquables qu'il » tire de ses principes & de ceux de » ses prédécesseurs; disposer les in» ventions dans l'ordre de leur Nais» sance; en donner une idée plus ou » moins étendue, indiquer où elles » se trouvent, afin d'épargner au » Lecteur, qui sçait qu'elles existent, » la peine de les chercher, & à celui » qui l'ignore, celle de les inventer; » rapporter les inventions de tout » genre à leurs veritables Auteurs, » déterminer le tems, le lieu & les » Circonstances où ils vecurent & » recueillir

» receuillir les traits les plus interref-
» fans de leur vie : voila quel fut le
« deffein de M. *Dujardin* , & quel
eft celui de M. *Peyrilhe*. »

Deux objets importans font réunis dans cet ouvrage, l'Hiftoire de l'art fur laquelle on avoit déja quelques foibles ébauches, furtout pour les tems pofterieurs à la renaiffance des Lettres, & l'Hiftoire de la Profeffion, prefqu'entièrement neuve. On doit trouver dans l'Hiftoire de l'art
» toutes les vérités & toutes les er-
» reurs que le tems a vu naître &
» mourir, c'eft-à-dire tous les dog-
» mes qui ont regné fucceffivement
» en Chirurgie, avec les faits & les
» raifonnemens qui leur fervoient de
» bafe, & former ainfi la *Bibliotheque*
» la plus utile, qu'un Chirurgien
» fortant des mains de fes Inftituteurs
» puiffe lire, & peut être la feule
» dont il ait befoin. En un mot,
» cette partie de l'Hiftoire préfente
» une forte de Code Chirurgical où
» font réunis & les Loix abregées, &
» celles qui font encore en vigueur.

M. *Peyrilhe* entreprend de prou-

ver, malgré le Préjugé contraire, que la médecine ne fut point partagée avant le XV siècle, que jusqu'à cette époque les droits du Pharmacien, du Chirurgien, & du Médecin furent les mêmes, & qu'il cultivèrent en commun le vaste champ de l'Art de guérir. Ses preuves nous paroissent solides ; on peut les voir dans l'Ouvrage même. L'Histoire de la *Profession* doit donc être la même pour la Pharmacie, la Chirurgie & la Médecine jusqu'au XV siècle. On voit ici le rang que la Médecine a tenu parmi les autres Arts, les immunités, les privilèges, les honneurs accordés à ceux qui la professoient. Les Sages-Femmes, les *Médecines* ou *Femmes-Médecins* à qui l'on a long-tems confié les maladies du sexe, les Hippiatres eux-mêmes, &c. occupent un coin dans ce tableau.

* L'Auteur a receuilli avec soin les Loix Greques, Romaines & Barbares relatives à la médecine ; ce qui constitue une branche importante de la médecine légale. A cette occasion

il nous rappelle que le cadavre de Jules - César fut visité par le Médecin *Antistius* & que de vingt trois coups de Poignard dont il fut percé, un seul étoit mortel. Il fait connoître parfaitement les anciens *Archiatres*, *Palatins* & *Populaires*; la Formule de *Cassiodore* qui les concerne, & la *Comitive* dont ils furent souvent honorés.

On trouve dans cet Ouvrage des Recherches curieuses sur les Hôpitaux civils & militaires, sur les Enterremens toujours faits hors des Villes, chez les Francs comme chez les Romains, sur l'exposition des enfans & des esclaves malades &c. (Les Inventions qu'on a principalement en vue de recueillir dans cet Ouvrage, sont toujours accompagnées d'un Précis bien fait de la vie des inventeurs, quelquefois très-court, par la raison que l'Auteur s'est fait une Loi de ne puiser que dans les premières sources. Entre ces Précis, on distingue celui de *Galien*, morceau aussi bien écrit que bien pensé, où se trouve un tableau des Gens de Lettres de Ro-

me peint par *Galien* lui-même, que les Littérateurs modernes ne liront pas ſans intérêt. A l'occaſion de la *Mentagre* (dartre crouteuſe du Menton.) M. *Peyrilhe* prouve aſſez bien que Tibere en défendant les baiſers de cérémonie uſités chez les Romains, n'avoit pas d'autre vue que d'empêcher la communication de cette dégoutante maladie, que ces baiſers avoient répandu & qu'ils entretenoient. Des détails curieux ſur les Veſtales pour leſquelles l'état ſtipendioit un Archiatre particulier, ſur les Hermaphrodites, les Hypaſpades, les Nourrices, les Lépreux &c. préſentent une foule d'objets curieux & utiles auxquels on n'auroit jamais ſongé, & qu'on eſt bien aiſe de ne pas ignorer. Nous en diſons autant de différentes matières qui ont ſervi de bains pour diverſes maladies, de l'uſage où étoient les anciens Germains de plonger les enfans au moment de leur naiſſance dans de l'eau froide, dans le Rhin même, uſage qui n'avoit pas l'approbation des Grecs ; mais ſur-tout

des bains publics & privés dont on voit ici la forme, la distribution, les Loix ou Usages, avec la nomenclature & les fonctions des personnes qui y étoient employées. M. *Peyrilhe* n'oublie pas les onctions qu'on faisoit sur tout le corps après le bain, & il pense qu'elles pourroient être aussi utiles aujourd'hui aux Soldats françois qui passent le Rhin ou les Alpes, aux Matelots, à ceux qui traversent les mers pour aller dans des climats brûlans, qu'elles le furent autrefois aux Grecs & aux Romains.

Même exactitude dans l'Histoire de l'Art que dans celle de la Profession : l'Auteur, qui avoit promis de renvoyer aux sources, n'oublie pas ses engagemens. On y voit les commotions imprimées par la Torpille appliquée à la Goutte ; on y apprend que la ligature des vaisseaux pour arrêter les Hémorrhagies est presque aussi ancienne que l'Art de guérir ; que les Anciens ont connu le Caillot qui se forme au bout du Vaisseau ouvert ; on y voit que l'am-

putation dans l'article, qu'on a voulu rajeunir depuis peu, n'eſt pas une nouveauté ; enfin que les Grecs & les Romains ont éxécuté les opérations les plus hardies, comme l'enlevement d'une côte ſans bleſſer la plevre, l'inciſion des parois du bas ventre vers l'aine, pour donner iſſue au pus épanché dans cette cavité, &c. &c. &c.

En un mot, cette Hiſtoire offre en un inſtant tout ce qu'on a fait pour guérir une maladie, depuis *Hyppocrate* juſqu'au VII ſiècle, époque à laquelle finit le 2. *vol.* Par conſéquent nous penſons, comme l'Auteur, que cet ouvrage, qui eſt une ſorte de bibliothèque univerſelle de tout ce qu'il importe au Chirurgien de ſçavoir pour guérir nos maux, ſera également utile à celui qui veut apprendre, à celui qui veut ſe rappeller ce qu'il a ſcu, & au Critique obligé par état d'apprécier les nouveautés, les inventions, les perfections, qu'on emprunte de l'Art, & qu'on y rapporte, comme des acquiſitions nouvelles ; ou parcequ'on

ignoroit qu'elles exiſtoient déjà, ou parcequ'on eſpère que les Critiques n'iront pas chercher dans de vieux écrits ignorés, la preuve du Plagiat. C'eſt ſurtout dans ces circonſtances qu'on eſt bien aiſe que M. *Peyrilhe* renvoye aux ſources, ou qu'il cite au bas des pages les morceaux qui doivent faire autorité.

Quant au ſtyle, il a plus de nobleſſe & de vigueur, que de rondeur & de cadence : il eſt clair, précis, quelquefois élégant, rarement fleuri, mais toujours pur.



LETTRE XI.

Description particulière de la France. Département du Rhône, douzième, treizième & quatorzième livraisons.

UNE variété piquante, des idées neuves, des observations sages, jointes aux vues pittoresques dont on donne l'explication, tout contribue, Monsieur, au succès de ce grand Ouvrage, dont je vous ai annoncé les précédentes livraisons. La douzième & la treizième contiennent la suite du Gouvernement du Dauphiné, & la quatorzième, une partie de celui de Bourgogne.

Les montagnes peuvent être regardées, disent les rédacteurs, comme autant de vastes laboratoires où la nature met tous les élémens à contribution pour exécuter ses grands travaux. C'est pour jouir de ce spectacle imposant que l'Observateur philosophe s'expose à des dangers de

toute espèce ; l'âme échauffée par les merveilles qui l'environnent, il pénètre dans les endroits les plus inaccessibles, & lorsque le récit des phénomènes qu'il a observés, porte l'empreinte de la grandeur des objets qui ont fixé ses regards, il offre à ses lecteurs la jouissance qu'il a éprouvée, sans les exposer aux accidens qu'il a bravés.

La première vue de ce cahier représente *la ville de Montelimar, dans le Valentinois*, dont l'origine se perd dans l'antiquité. Elle étoit beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui ; sa situation sur le penchant d'une coline la rend très-agréable ; l'air y est salubre & les habitans y font un commerce assez étendu. Il n'y a peut-être pas d'endroits où le fanatisme ait excité des désastres aussi affreux.

La Ville de Die fait le sujet de la seconde estampe ; c'étoit autrefois une Colonie Romaine, à en juger d'après une inscription trouvée à Arles, sur laquelle on lisoit *Colonia Augusta Dea Vocontiorum*. Ainsi que

Montelimar, cette Ville a éprouvé toutes les horreurs des guerres de Religion; plusieurs fontaines des environs sont renommées pour la guérison des fièvres.

Sur la grande route des Alpes étoit autrefois la ville de Luc, une des plus anciennes de ces contrées. Elle fut entièrement submergée par la chute d'un énorme rocher qui fit refluer les eaux de la Drome à une hauteur considérable & produisit *le petit lac* qu'on apperçoit dans l'estampe, avec l'endroit de la montagne d'où il s'est detaché. Quoique cet événement soit arrivé depuis plusieurs siècles, on remarquoit encore il n'y a pas longtemps, à l'endroit où la Ville étoit située, le sommet d'une tour & d'autres vestiges. » Ce seroit, » disent les Rédacteurs, une entre- » prise utile & importante, que de » mettre à sec les eaux de ce petit » lac, au fond duquel on trouveroit » des monumens de la plus haute » antiquité ».

L'estampe suivante fait voir *le grand lac de Luc*. Depuis la submersion de

la ville du même nom, on a conſtruit au-deſſous des deux lacs, ſéparés par une eſpèce de chauſſée naturelle, un Village qui porte le nom de l'ancienne Ville.

Le Monaſtère de la grande Chartreuſe & la Chapelle de Saint Bruno ſont repréſentés ſur la même feuille. Il en a couté des ſommes & des travaux immenſes pour rendre acceſſible le déſert le plus affreux, & faciliter l'entrée du Monaſtère de la Chartreuſe, par un chemin ſpacieux taillé dans le roc. Depuis qu'un incendie a détruit ce Couvent, tous les bâtimens ſont conſtruits à la moderne, & cette habitation eſt très-fréquentée par les voyageurs; ce qui contraſte parfaitement avec le ſéjour qu'avoit choiſi Saint Bruno pour le lieu de ſa retraite, qui offre l'aſpect le plus triſte & le plus ſauvage. Les Religieux de cette Maiſon ſe ſont fait un devoir de conſerver ce monument de la piété de leur auſtère Fondateur.

Les Amateurs d'hiſtoire naturelle liront avec plaiſir dans le texte la deſcription de *la caverne du Pont*

Morand & des rochers appellés *têtes d'engin*, repréſentés dans la même eſtampe. La ſuivante offre le ſpectacle impoſant de *la chute du canal de Breda*; qui tombe de plus de ſoixante pieds de haut. La dernière eſtampe renferme deux *vues du rocher de la porte de France à Grenoble*. Ce rocher offre des ſingularités remarquables, relativement à la poſition de ſes bancs, qui ſont preſque perpendiculaires à l'horiſon, tandis que ceux des montagnes voiſines ſont inclinés d'environ quarante-cinq dégrés en ſens divers. Les Auteurs ſe réſervent de traiter dans le texte des cauſes de ce phénomène, & de rapporter les différentes opinions des Naturaliſtes à ce ſujet.

La troiſième livraiſon commence par la *vue du Site d'Allevard, de ſon château & de ſes jardins, du torrent de Breda*, des fabriques *de fer*, *&c.* réunis dans une ſeule & grande eſtampe, dont le coup-d'œil eſt très-intéreſſant. Ce canton, ſitué à ſix lieues de Grenoble & au pied des Alpes, eſt recommandable par l'abondance des mines de fer & la ferti-

lité du terroir favorisé par la multiplicité des eaux. Les jets, les cascades, les bosquets du château de M. le Président *de Barral*, où le torrent de Breda vient se déployer en nappes autour des terrasses, tout offre le spectacle le plus varié & le plus enchanteur.

Les deux estampes suivantes représentent l'une la *vue du Site du fourneau de fonte de fer de la forge d'Allevard*, & l'autre *la cascade & le moulin du château de Tencin*. Dans les montagnes du Dauphiné on trouve, pour ainsi dire, à chaque pas les Sites les plus piquants & les cascades les plus curieuses, mais les Editeurs se sont bornés de préférence à présenles objets d'utilité publique.

On compte ordinairement parmi les sept merveilles du Dauphiné *la Tour sans venin & la fontaine ardente* représentées sur la même estampe. Chaque Province conserve des fables qui lui ont été transmises par la tradition & qui ont pris naissance dans des siècles d'ignorance; c'est à cette cause qu'on peut attribuer la prétendue propriété

de la Tour *sans venin*, qui fait, dit-on, mourir tous les animaux venimeux, soit qu'ils en approchent par hazard, soit qu'on les y transporte. Il est cependant facile de s'assurer du contraire, mais le préjugé l'emporte encore sur l'évidence.

La prétendue *fontaine ardente* présente dumoins un phénomène curieux. On voir errer sur la surface d'un rocher d'ardoise une flamme légère, sans appercevoir de matière qui puisse lui servir d'aliment; cette flamme a une odeur sulphureuse & ne produit point de cendre.

Le *passage du Rhône à Valence & la vue des trois rochers de Lave* sont réunis sur la même feuille; la suivante offre des *Fossiles & Madreporite* trouvés dans les montagnes de Sassenage, dont quelques-uns sont très-rares.

La dernière feuille de ce cahier représente plusieurs monumens antiques, tels que des tombeaux, des tauroboles, &c. [*] Dans ces sacri-

---

(*) Le *Taurobole*, ainsi nommé, parce

fices offerts à la mère des Dieux on arrosoit du sang des victimes le Prêtre ou une autre personne préposée pour recevoir l'expiation. Les Romains avoient la plus haute confiance dans l'efficacité de ces sacrifices, & y avoient recours dans les calamités publiques, ou lorsque la vie des Empereurs étoit en danger. Les Editeurs conjecturent que le taurobole représenté dans l'estampe, a été érigé à l'occasion d'un vœu formé pour la conservation de l'Empereur *Nerva*.

La suite du gouvernement de Bourgogne fait la matière de la quatorzième livraison. Deux vues de Dijon sont réunies sur la même feuille; la première représente *la Place Royale & l'ancien Palais des Ducs*, nommé actuellement *le Logis du Roi*. Cette place construite en 1666 est décorée de la statue équestre, en bronze, de

---

qu'on y immoloit un Taureau, étoit une cérémonie célèbre chez les Romains. On appelle aussi *Taurobole* le monument destiné à perpétuer le souvenir de ce sacrifice.

Louis XIV. Cette figure est de *le Hongre*, & ne fut élevée qu'en 1725. Elle est dans le costume romain, selon la manie pédantesque de tous les Artistes modernes, qui comptent pour rien de pareils anachronismes; cependant les Romains, dans de semblables sujets, n'empruntoient pas le costume des Grecs, ni ceux-ci, celui des Egyptiens. La seconde vue est celle de la façade extérieure du nouveau Palais des Etats.

Le Palais, la Chambre des Comptes, le Bailliage Présidial & *la Chancellerie de Dijon* sont représentés sur la feuille suivante.

La troisième estampe offre une *vue de Macon*, prise d'un aspect différent que dans les précédentes livraisons. On se rappelle avec horreur que du temps des guerres civiles une ancienne tour de cette Ville étoit le théâtre des *sauteries de Macon.*

Quatre mausolées réunis dans une même feuille sont ceux des hommes illustres de la Province, sur lesquels on donne·a des détails dans le texte. L'estampe suivante offre une *vue de*

Châlons-sur-Saône, Ville des plus agréables, des mieux situées & des plus commerçantes de la Province.

Les dernières estampes de ce cahier contiennent les vues *d'Arnay-le-Duc*, *d'Autun*, & des environs de cette dernière Ville, qui sont enrichis de monumens antiques, dont on trouve encore des fragmens considérables; tels sont le Temple de Janus & la fameuse pyramide quadrangulaire, connue sous le nom de *Pierre de Couhard*. Elle a été construite dans un des *Poliandres*, ou cimetières publics, qui en a retenu le nom de *champ des Urnes*; on y a trouvé beaucoup de lacrymatoires, de vases cineraires, &c. Cette piramide, dans le goût de celles d'Egypte, avoit quatre-vingt pieds de base; mais comme elle est très-dégradée, on ignore sa hauteur. Quelques antiquaires présument qu'elle étoit destinée à servir de fanal, ce qui n'est guères vraisemblable, parce qu'on ne construisoit ordinairement de fanaux que dans les villes maritimes & sur les côtes. Il est plus probable que c'est une antiquité Gau-

loise, & c'eſt le ſentiment de plu-ſieurs ſavans qui penſent que ce monument eſt le tombeau de *Divitiacus*, illuſtre Autunois, ami de *Ceſar* & de *Ciceron*, dont l'urne étoit placée au ſommet.

Ce que je viens de rapporter prouve, Monſieur, qu'il faut ſe tenir en garde contre la prévention ultramontaine, & que beaucoup de monumens dont on fait honneur aux Romains, peuvent être l'ouvrage des Gaulois. Nous aurons peut-être plus d'une fois l'occaſion de faire cette remarque.

Je ſuis, &c.



LETTRE XII.

Essais de Michel de Montaigne, *trois volumes in-8°. & in-4°. nouvelle édition. A Paris, chez* Jean-François Bastien, *Éditeur & Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg Saint-Germain.*

M. *Bastien* s'est hâté d'acquitter la promesse qu'il avoit faite au Public ; si toutes les entreprises de cette nature étoient exécutées avec la même fidélité & la même promptitude ; on ne seroit pas si prévenu contre les souscriptions. On ne doit pas regarder cette édition comme une de ces opérations de Librairie, auxquelles l'intérêt seul préside ; c'est l'Ouvrage d'un homme de Lettres, pénétré de vénération pour *Montaigne*, plein d'un amour sincère pour les arts, & moins occupé de son profit que sensible à la gloire d'être utile ; M. *Bastien* ne connoît point le secret de multiplier les

volumes, en joignant aux productions de l'Auteur une foule de pièces étrangères. Brigandage aujourd'hui si commun, & qu'on peut regarder comme un impôt exorbitant mis sur la curiosité des Lecteurs. Au contraire il a débarrassé *Montaigne* des préfaces, des notes, des commentaires & interprétations dont on l'avoit surchargé dans les éditions précédentes. On se trompe si l'on croit trouver dans les commentaires de M. *Coste*, l'explication des mots difficiles à entendre ou hors d'usage. C'est sur les plus aisés qu'il s'est appesanti; son travail annonce beaucoup d'érudition, mais il augmente l'incertitude par de fausses interprétations & des conjectures arbitraires. Ses éditions d'ailleurs sont très-peu exactes, & fourmillent de fautes grossières. M. *Bastien* a rendu *Montaigne* à lui-même. Il a respecté son style en rétablissant son ortographe; il a vérifié les citations, & l'on peut se flatter de trouver dans son édition le texte le plus pur & le plus correct qui ait paru jusqu'à présent. Le choix du

papier, la netteté des caractères ne laissent rien à desirer.

L'Editeur n'a tiré que 600 exemplaires de l'*in-8°.*, dont 50 papier d'Hollande, & 100 de l'*in-4°.* dont 25 papier d'Hollande. Le prix de l'*in-8°.* broché est de 30 liv., papier d'Hollande 60 liv., l'*in-4°.* broché se vend 60 liv., papier d'Hollande 120 liv.

Le même Libraire jaloux de contribuer à la satisfaction des savans & des gens de goût a conçu le projet de donner une collection d'Auteurs François rétablis dans leur pureté, & ornée de leurs portraits. Toutes ces éditions pour lesquelles on n'épargne rien, ne sont tirées qu'à 600 exemplaires *in-8°.* dont 50 papier d'Hollande, & 100 *in-4°.* dont 25 papier d'Hollande. Il y en a deux sous presse actuellement, qui ne tarderont pas à paroître & dont voici les titres :

De la Sagesse, par Charon, *in-8°*, & *in-4°.* 1 vol.

Œuvres de Me François Rabelais, *in-8°.* & *in-4°.* 2 vol.

Des éditions soignées par un Li-

braire, homme de Lettres, pénétré de la dignité de son art, & qui recherche principalement l'honneur dans ce travail, doivent être infiniment précieuses aux amateurs.

MM. les Souscripteurs, qui n'ont point encore renouvellé leur abonnement pour ce Journal, sont priés de le faire au plutôt, & de donner leurs adresses bien correctes, parce qu'à l'avenir elles seront imprimées.

MESSIEURS les Maire, Echevins & Assesseur de la Ville de Marseille, ayant déterminé d'accorder la somme de *douze cent livres*, pour servir de prix à l'Ouvrage, qui, au jugement de l'Académie des Belles-Lettres. Sciences & Arts, présentera le Plan d'éducation le plus convenable à la constitution de cette Ville, l'Académie a accepté avec reconnoissence, l'offre de MM. les Magistrats municipaux: & pour con-

courir, autant qu'elle le peut, à des vues auſſi intéreſſantes pour la Patrie, elle a délibéré de joindre au prix propoſé, la Médaille d'or deſtinée aux Auteurs qu'elle couronne. En conſéquence, l'Académie annonce que dans une ſéance publique qui ſera tenue, uniquement pour cet objet, dans le mois de Novembre de l'année prochaine, elle adjugera le prix au meilleur Ouvrage *ſur le Plan d'Education publique le plus convenable à Marſeille, conſidérée comme Ville maritime & commerçante.*

Les Ouvrages ſeront écrits en latin ou en françois, & adreſſés, francs de port, au Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marſeille. Ils ne ſeront reçus que juſques à la fin du mois de Juillet prochain.

Les Auteurs ſont avertis de ne pas ſe faire connoître, & de joindre, ſuivant l'uſage, une deviſe & leur nom cacheté à leurs Ouvrages.

Livres nouvellement imprimés qui se trouvent chez Nyon l'aîné, *Libraire, rue du Jardinet.*

Commentaires sur les Institutions Militaires de Végèce, *par M. le Comte* Turpin, *seconde édition, revue, corrigée & augmentée*, 1783, 2 vol. *in*-4°. *fig. rel.* 24 liv.

Traité sur la Constitution des Troupes légères, & sur leur emploi à la guerre, auquel on a joint un supplément contenant la fortification de Campagne, avec un grand nombre de Planches, Paris, 1782, *in*-8°. *rel.* 7 liv.

Collection des Lettres & Mémoires, trouvés dans les porte-feuilles du Maréchal de Turenne, *pour servir de preuves & d'éclaircissemens à une partie de l'Histoire de* Louis XIV, *& particulièrement à celle des campagnes du Général François, publiée par M. le Chevalier* de Grimoard, *& dont M. le Chevalier* de Beaurain *a dressé les Cartes & les Plans*, Paris, 1782, 2 vol. *in*-fol. *pap. double, v, écaille, filets.* 72 liv.

La même, grand papier, veau écaille, filets. 108 liv.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

TOM-JONES à Londres, *Comédie en cinq actes, en vers, tirée du Roman de* Fielding, *représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 22 Octobre 1782, par M.* Desforges: *prix* 1 liv. 10 sols. A Paris, *chez* F. J. Beaudouin, *Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, près Saint-Côme, & chez l'*Auteur, *rue de Bievre.*

TOM-JONES étoit un personnage déjà fort connu sur le Théâtre Italien; mais la nécessité de ménager des ariettes, & l'espace trop court de trois actes n'avoient pas permis à

M. *Poinsinet* de développer les caractères, & de mettre en œuvre toutes les beautés qu'on admire dans l'Auteur Anglois; l'Opéra-Comique n'étoit qu'un croquis informe du Roman, & ne s'est soutenu qu'à la faveur de la musique harmonieuse & savante de M. *Philidor*. Les deux premiers actes sont les meilleurs. Ils représentent assez heureusement quelques-unes des aventures de *Tom-Jones* jusqu'au moment où il est chassé du Château d'*Alworthy*. Le dernier acte qui se passe dans l'Hôtellerie d'Upton est extravagant; cependant malgré le défaut de vraisemblance, malgré la précipitation absurde avec laquelle les événemens sont accumulés pour amener le dénouement; la reconnoissance de *Jones* & la punition de *Blifil* inspirent un intérêt dont on ne peut se défendre; mais cet intérêt, c'est la force de la situation qui le produit, indépendamment du talent de M. *Poinsinet*. Tous ceux qui connoissent le Roman sont indignés de voir cette admirable intrigue de M. *Fielding*, tissue & con-

duite avec tant d'art, ridiculement étranglée par son imitateur.

M. *Desforges* a bien vu qu'il n'étoit pas possible d'embrasser dans une pièce, même de cinq actes, la fable entiere du Roman de *Tom Jones* : il prend son héros, au moment où il découvre à Londres, la demeure de *Sophie*, & le conduit delà jusqu'au dénouement : c'est la partie la plus intéressante, la plus théâtrale, la plus féconde en événemens, & la plus propre à mettre en jeu les caractères.

Quand on considère que l'Auteur françois a tout pris dans *Fielding*, intrigue, situations, caractères, & jusqu'au dialogue, on est tenté de regarder son entreprise comme trop facile, & de lui refuser toute espèce de mérite. Ce seroit assûrément une grande injustice. Si M. *Desforges* n'a pas l'honneur de l'invention, sa Comédie du moins annonce une intelligence supérieure des effets du Théâtre; le talent aujourd'hui très-rare, de construire un plan, de lier des scènes, de débrouiller avec netteté une intrigue

compliquée. On pourroit s'étonner qu'un ſujet auſſi heureux ait ſi long-temps échappé à tous les Auteurs Dramatiques : ſans doute ils ont apprehendé que la célébrité même d'un Ouvrage trop connu ne nuiſit au ſuccès de l'imitation, & ne donnât lieu à une comparaiſon déſavantageuſe; ils n'ont pas oſé lutter contre un auſſi grand Peintre que *Fielding*; ils ont déſeſpéré de pouvoir ajuſter au Théâtre pluſieurs faits qui paroiſſoient ne convenir qu'au Roman; peut-être enfin n'ont-ils pas même ſoupçonné le parti qu'on pourroit tirer d'un pareil ſujet; il faut donc louer dans M. *Desforges* le diſcernement avec lequel il l'a choiſi, & l'adreſſe avec laquelle il l'a traité.

Comme le Roman de *Tom jones* eſt entre les mains de tout le monde, je ne m'appeſantirai point ſur l'analyſe d'une intrigue que perſonne n'ignore. Il me ſuffira de faire remarquer les changemens que l'Auteur a faits à l'Ouvrage Anglois pour l'accomoder à notre ſcène; on verra qu'il eſt rarement au-deſſous de *Fielding*,

& qu'il l'a quelquefois perfectionné.

Il eût été de la dernière indécence de nous montrer *Jones* engagé dans un commerce trop libre avec Lady *Bellaston*, & recevant de cette vieille des bienfaits honteux. Ce jeune homme foible mais généreux & bon, rompt cette intrigue dès le commencement de la pièce : les remords, que lui cause son infidélité, l'annoblissent & l'excusent aux yeux du spectateur. Dans le Roman, la proposition de mariage que *Jones* fait à Lady *Bellaston* est remise entre les mains de *Sophie* par Madame *Vestern* sa tante ; dans la pièce, c'est Lady *Bellaston* elle-même qui montre à *Sophie* sa rivale ce billet fatal, qui observe ses mouvemens pendant la lecture, & qui jouit de sa douleur. Un coup de l'art, c'est d'avoir amené *Tom Jones* dans ce moment sur la scène. Le dépit & l'agitation de *Sophie* à la vue de son infidèle, l'impudence artificieuse & le persifflage cruel de Lady *Bellaston*, l'embarras du jeune homme, sa noble fermeté & sa générosité reconnoissante, à l'égard de sa plus redou-

table ennemie, forment un tableau piquant ; il eſt parfaitement dans le caractère de *Jones* de conſentir à paſſer pour infidèle, plutôt que de déshonorer une femme dont il a reçu des bienfaits. Ce trait eſt d'une bienſéance qui lui gagne tous les cœurs. Sa reconnoiſſance héroïque fait qu'on lui pardonne le malheur d'avoir eu des obligations à une pareille femme.

Depuis cette ſcène qui eſt la quatrième du ſecond acte, juſqu'à la huitième du troiſième acte, on ne ſait plus ce qu'eſt devenu *Jones*, ni ce qu'il fait. Il eſt cependant du devoir d'un Auteur Dramatique de motiver les entrées & les ſorties de ſes Acteurs, & de nous apprendre ce qu'ils font même derrière le Théâtre : la vraiſemblance exigeoit que *Jones* fût occupé à chercher un nouveau logement, & ne reparût plus chez Madame de *Miller*, du moment qu'il ſait que M. *Alworty* & M. *Veſtern* y ſont arrivés : reſter plus long-temps dans cette maiſon, c'eſt manquer au reſpect dû à ſon bienfaiteur & au père de *Sophie*, c'eſt ſe manquer à ſoi-même & s'expoſer à un

nouvel affront. L'Auteur Anglois plus judicieux a tellement disposé les évènemens, que M. *Alworty* arrive à Londres le soir pendant que *Jones* est à la Comédie; le lendemain matin le jeune homme va rendre visite à Madame *Fitz-Patrick*, & en sortant de chez elle, il se bat, est arrêté & conduit en prison.

Le caractère du Lord *Fellamar* n'est pas aussi brillant à beaucoup près dans le Roman que dans la pièce; *Fielding*, jaloux de peindre les hommes tels qu'ils sont, suppose avec assez de fondement que l'amoureux Lord se prête à l'expédient un peu violent que Lady *Bellaston* lui suggère pour s'assurer la possession de *Sophie*. M. *Desforges* n'avoit garde de nous montrer *Sophie* échevelée, & se débatant entre les bras de l'audacieux *Fellamar*. Le même Lord, chez l'Auteur Anglois, adopte sur le champ & sans aucune difficulté l'idée que Lady *Bellaston* lui donne de faire transporter en Amérique son rival *Jones*. L'auteur François nous présente aussi le Lord *Fellamar* très-amoureux de *Sophie*, mais cet amour ne l'aveugle pas au point de lui faire oublier les

Loix de l'honneur & de la justice : quand on lui propose de faire enlever *Jones* il s'écrie :

Dieu ! sur la liberté commettre un attentat !

LADY BELLASTON.

Celle des scelerats, faut-il qu'on la respecte ?

FELLAMAR.

En est-ce un ?

LADY BELLASTON.

Mais je crois sa vertu bien suspecte.

FELLAMAR.

Suspecte est un mot vague, & *je crois* est obscur,
Quand on punit, Madame, il faut être bien sûr :

Ce dernier vers renferme une vérité si importante pour la sûreté de tous les citoyens, que chaque spectateur,

on l'applaudiſſant, croit ſe rendre ſervice à lui-même. L'abus du pouvoir a des effets ſi terribles; un Grand qui reſpecte la juſtice & les droits de l'homme eſt un objet ſi conſolant, que le Lord *Fellamar* enlève tous les ſuffrages, ſans qu'on s'aviſe d'obſerver qu'il n'eſt pas dans la nature qu'un homme épris d'un amour violent ſoit ſi ſcrupuleux ſur les moyens d'écarter un rival préféré. On ne trouve pas même que le *Lord* ſoit encore aſſez difficile. D'après cette maxime admirable :

Quand on punit il faut être bien ſûr.

On voudroit que le Lord ſe défiât davantage de ce *Bliſil*, qui a ſi mauvaiſe mine, qui *joue un* ſi *triſte perſonnage :* on voudroit qu'il n'ajoutât pas foi ſi facilement à la parole ni même à l'écrit du traître qui vient le ſolliciter de la part de ſon oncle *Alworthy* de faire enlever *Jones : Fellamar* ne connoît ni *Alworthy* ni *Bliſil* : l'embarras de ce dernier, lorſqu'on lui propoſe de ſigner ſa miſſion, doit le

rendre extrêmement suspect; & Lady *Bellaston*, son unique caution, n'est pas faite pour inspirer beaucoup de confiance. Le Lord, dans cette scène, dément un peu son caractère, & ne se conduit pas d'après ses propres principes. Il y a donc une vaine emphase plutôt qu'une véritable dignité dans ces sentences, qu'il débite en partant :

Quand le cri du remords s'élève dans notre
 âme,
On ne l'appaise point avec une épigramme:
Je pars. Veuille le Ciel tous deux nous
 garantir,
Et d'un regret tardif, & d'un vain repentir.

Pourquoi, Milord, faites-vous volontairement une action qui vous cause des remords? Pourquoi, sur la foi d'un jeune inconnu, & d'une signature qui peut être fausse, attentez-vous à la liberté d'un citoyen? Pourquoi priez-vous le Ciel de vous garantir d'un regret tardif & d'un vain repentir, tandis que vous pouvez vous en garantir vous-même? si vous voulez agir conformément à vos maximes

ne précipitez rien ; examinez tout par vous-même, & n'agiſſez que lorſque vous ſerez bien ſûr.

On a lieu d'être ſurpris que ce *Fellamar* ſi vertueux, ſi prudent, ſi froid, envoie un cartel au père de *Sophie*, & lui faſſe propoſer l'alternative, ou de lui donner ſa fille en mariage, ou de ſe battre avec lui. Quoi ! ce grave Philoſophe veut égorger un bon Gentilhomme de campagne, pour quelques paroles groſſières échappées à ſon humeur bruſque ? Il n'y a pas de milieu ; ou ne faites pas de *Fellamar* un homme ſi ſage & ſi ſentencieux, ou faites le agir avec plus de ſageſſe & de philoſophie. *Fielding* eſt à l'abri de ces reproches, parce qu'il ne nous préſente pas ſon Lord comme un Caton.

La viſite que *Fellamar* rend à *Jones* dans ſa priſon, les ſoins qu'il ſe donne pour ſa délivrance ſont pour lui un devoir ; l'honneur l'oblige de réparer les maux qu'il a cauſés. Cet incident ſe trouve dans le roman ; mais ce qui appartient à l'imagination de M. Desforges, c'eſt la généroſité de Sophie, qui conſent à épouſer le Lord

qu'elle n'aime point, pour l'engager plus efficacement à sauver le malheureux *Jones* ; *Fellamar* n'abuse point de ce consentement forcé, & se fait une gloire d'immoler son amour au bonheur de ces deux amans.

En général, le role de *Fellamar*, quoique défectueux dans certaines parties, & souvent trop guindé, a été vivement applaudi. L'Auteur, par ce moyen, a réuni très-adroitement dans sa pièce l'admiration qu'inspirent les sentimens héroïques, avec la pitié qu'excitent les infortunes de *Jones*. Il paroît que le genre admiratif & l'espèce de pathétique qui résultent des traits d'humanité & de bienfaisance, sont aujourd'hui ce qui plaît le plus universellement. La multitude ne sait guère apprécier le mérite d'une passion finement maniée, d'un ridicule bien saisi, d'une plaisanterie délicate ; mais une sentence d'humanité, mais une action généreuse, mais un trait de vertu héroïque ; voilà ce qui est accueilli avec transport ; voilà ce qui excite des applaudissemens convulsifs ; on ne veut pas faire attention qu'il y

a infiniment plus d'art & de difficulté à sonder les replis les plus cachés du cœur humain, à peindre la nature & les mœurs de la Société, qu'à faire débiter sur la scène des maximes de bienfaisance & à nous présenter des modèles de vertu qu'on ne retrouve point dans le monde. Il est sans doute utile & important d'offrir au théâtre des actions généreuses, de présenter aux hommes assemblés des exemples d'héroïsme; sans doute les larmes que l'humanité & la vertu font couler sont bien douces; mais il y a bien loin de ces larmes passagères, de ce mouvement machinal au courage nécessaire pour être vertueux & bienfaisant. Rousseau de Genève l'a fort bien observé. Il semble que les Spectateurs n'applaudissent la vertu au théâtre, que pour être dispensés de la pratiquer. Quand un acte d'humanité leur a arraché quelques larmes stériles, ils sont contens d'eux-mêmes, & ne s'imaginent pas être obligés de retrancher quelque chose de leur luxe pour secourir les malheureux. Un Etranger qui entendroit notre scène

retentir perpétuellement de maximes sur l'humanité & la bienfaisance, pourroit-il s'imaginer que ces vertus n'existent presque plus qu'au théâtre; qu'une philosophie meurtrière, qu'un égoïsme funeste a rétreci toutes les âmes, & qu'on ne connoît plus d'autre règle de conduite qu'un vil intérêt personnel. Je crois que pour notre instruction, & pour l'avantage de l'art, il ne faudroit pas tant prodiguer ces caractères vertueux, si rares dans la Société, & ces actions romanesques d'humanité & de vertu, parce qu'il n'y a rien de plus facile pour l'Auteur, & que de pareils tableaux n'exigent qu'un talent fort médiocre; il faudroit sur-tout en bannir cette emphase, cette morgue philosophique, ces Sentences fastueuses si contraires à la simplicité de la vertu. Il seroit bien plus utile de nous faire rougir de nos vices & de nos ridicules, d'attaquer nos préjugés & nos erreurs; & par la peinture vraie & naturelle des passions, de nous prémunir contre leurs dangers.

Le caractère de *Tom-Jones* n'est pas

tout-à-fait aussi intéressant dans la Pièce que dans le Roman, parce qu'on n'y retrouve pas ce mêlange de vertus & de foiblesses que *Fielding* a peint avec tant de vérité. M. *Desforges* n'a pas pu faire usage de ces petits détails si naïfs & si précieux, qui font connoître l'homme au naturel, mais que notre scène rejette. *Tom-Jones* ne fait pas une faute dans le cours de la pièce. Les remords qu'il éprouve au premier acte ont pour objet une infidélité passée. Le refus qu'il fait de sortir de sa prison, quand le Geolier propose de lui en ouvrir les portes, annonce certainement une âme héroïque. C'est ainsi que se comporta *Socrate* quand son ami *Criton* vint lui offrir la liberté & la vie. Le trait est exactement le même; mais ce qui convenoit à *Socrate* convient-il à *Tom-Jones*? N'y a-t il pas quelque chose d'outré dans l'héroïsme de ce jeune homme? Ne pouvoit-il pas se justifier avec moins de danger, & faire instruire son procès, étant hors de prison. Le secours imprévu que *Tom-Jones* donne à M. *Vestern*, maltraité par un

émissaire du Lord *Fellamar*, est un incident assez théâtral, quoique peu vraisemblable. Il ne se trouve pas dans le Roman, mais il est trop visiblement emprunté du *Tom-Jones* de *Poinsinet*, avec cette différence, que dans l'Opéra-Comique *Tom-Jones* vient au secours de *Sophie*, & non pas de M. *Vestern*."

Les couleurs dont M. *Desforges* a peint le lâche *Blifil*, sont de la plus grande énergie. Ce scélérat me paroît encore plus odieux dans sa pièce que chez l'Auteur Anglois. Il a imaginé plusieurs incidens qui font encore ressortir ce caractère horrible; la manière dont il insulte *Jones* dans sa prison est d'une atrocité qui fait frémir.

Pour le rôle de *Vestern*, ce que l'Auteur François avoit de mieux à faire, c'étoit de copier exactement son original, & c'est ce qu'il a fait. Ce personnage est sur-tout précieux, parce qu'il répand de la gaieté & du comique sur la pièce; on admire *Fellamar*; on abhorre *Blifil*; on aime, on plaint *Sophie* & *Jones*; mais les boutades de *Vestern* font rire. Je re-

marque que M. *Desforges* a fait dans ce caractère un changement léger, mais fort heureux. Dans le Roman, lorsqu'on apprend à M. *Vestern* que *Jones* vient d'être mis en prison pour meurtre, il s'écrie brutalement : *Quoi !... Quoi, il a commis un meurtre !... ah, le chien ! nous le verrons donc bientôt à Tiburn ? j'en suis parbleu comblé de joie*. Ce sentiment, à la honte de l'humanité, est le plus naturel sans doute ; le plus convenable même au caractère impétueux de *Vestern*, qui ne parle & n'agit jamais que d'après la passion ; mais il eût paru révoltant au théâtre. Dans la Comédie, lorsqu'on annonce le malheur de *Jones*, *Vestern* qui vient de recevoir de ce jeune homme un service essentiel, se montre beaucoup plus humain.

Ce fou s'est avisé d'en conter à Sophie,
Et même à son amour la belle a repondu ;
Mais pour ce crime-là que Diable est-on
pendu ?

M. ALWORTY.

Vous lui pardonneriez ?

M. WESTERN.

Parbleu j'en suis capable. —
Je le vois malheureux. — Donc il n'est
plus coupable.

Il faut attribuer à la reconnoissance cette facilité & cette bonhommie de *Western*, que *Fielding* ne nous représente pas comme un *bon homme*. Mais ce qui me paroît inexcusable, & même, j'ose le dire, ridicule, c'est de mettre dans la bouche de ce grossier campagnard, une sentence & un argument.

Je le vois malheureux ; donc il n'est plus
coupable.

Jamais *Western* même en faisant une belle action ; n'a dû tenir un pareil langage : c'est le malheureux défaut de notre siècle, de nos Auteurs & de notre Théâtre, de sacrifier la convenance, les mœurs & la verité à de misérables sentences qui sont à la portée du plus médiocre Ecrivain, & qui ne supposent aucun talent, Ces prétendues beautés sont

les ſeules qui faſſent ſenſation, les ſeules que la foule applaudiſſe ; un trait de génie, un ſentiment vrai tombe à terre & laiſſe l'auditoire muet & glacé. Quand on vient à ſonger que dans tous les ouvrages de *Moliere* & de *Racine*, il n'y a pas une ſeule ſentence à prétention ; on n'a que du mépris pour cette eſpèce d'ornement ſur tout s'il eſt employé hors de propos & à contre-ſens.

Je trouve que le caractère de *Weſtern* eſt trop adouci, qu'on le fait parler à ſa fille d'un ton trop langoureux dans la ſcène VII du troiſième acte. Cette honte qu'il éprouve à la vue de *Sophie* qui vient de ſortir de ſa priſon, eſt d'une délicateſſe de ſentiment que *Weſtern* ne doit pas connoître. M. *Desforges* a pris l'idée de ce jeu de Théâtre dans une lettre de la Nouvelle Heloïſe de *J. J. Rouſſeau*. C'eſt la ſoixante-troiſième ; mais le *Baron d'Etanges* qui a cruellement maltraité ſa fille, a plus de reproches à ſe faire que *Weſtern*, & ſon caractère n'eſt pas le même. D'ailleurs *Sophie* n'a donné à ſon père aucune

espérance; elle persiste toujours dans sa rébellion; c'est malgré lui & par l'autorité de sa tante qu'elle est sortie de sa prison. Rien en un mot ne motive cette effusion de tendresse du bouillant *Western*.

Tu me boudes, Sophie. — Allons, ma bien aimée,
Viens, & pardonne-moi de t'avoir enfermée;
D'honneur j'ai cru bien faire. — A présent calme-toi:
Tu seras, je le jure, aussi libre que moi.

. . . .

Quand je te fais du mal, va j'en suis bien puni.

. . . .

Ah! mon enfant, crois-moi,
Tu ne la connois pas, ma tendresse pour toi;
Tu ne soupçonnes pas à quel excès je t'aime;
Car si tu l'avois sçu, j'en appelle à toi-même,
Aurois-tu fui ton père, un vieil & bon ami,
Qui séparé de toi ne vit plus qu'à demi.

Qui depuis ta naissance en toi vit son idole,
Qui n'a dans l'univers que toi qui le console. —
Ma fille, cher enfant, rends-moi ton amitié;
De mes vieux jours enfin consens d'avoir pitié.

. . . .

Ah ! viens, embrasse-moi. — Pardonnons-nous tous deux,
Je voudrois ton bonheur. — Fais le mien si tu peux, &c.

Ce *Pathos* est un peu fade dans la bouche de *Western*, & cependant la scène est agréable & touchante au théâtre; l'expression de l'amour paternel, cette espèce de soumission à laquelle s'abaisse un homme dur & violent, ces prières qu'il adresse à sa fille à qui il a droit de commander, tout cela est attendrissant.

*M*adame *Miller* est instruite dès le commencement du troisième acte que *Jones* est neveu de M. *Alworty*. Il est contre toute vraisemblance que cette bonne femme si vive, si chaude pour les intérêts de *Jones*, ne révèle

pas sur le champ ce secret à M. *Alworthy* appuyée du témoignage respectable du Docteur *Squarre* son frère. Mais si la veuve suivoit le mouvement naturel de son cœur, la pièce seroit trop tôt finie. L'écrit trouvé par Madame *Miller* dans la chambre où Miss *Brigitte* est morte plusieurs années auparavant, est un incident très-*romanesque* qui n'est pas dans le *roman*.

La réconciliation de *Jones* avec *Sophie* pouvoit fournir au dénouement une scène touchante que le roman fournissoit à M. *Desforges*, & qu'il a négligée ponr faire briller son Lord *Fellamar*. C'est lui qui fixe toute l'attention dans un moment où l'on ne devroit être occupé que de l'amour de *Jones* & de *Sophie*.

Le défaut général de cette pièce est que la vraisemblance est trop souvent sacrifiée aux effets de la scène. Les surprises, les coups de théâtre s'opèrent presque toujours par des gens qui écoutent aux portes. *Jones* au troisième acte vient écouter *Sophie*, *Blifil* vient épier *Jones*. *Jones*

est à la porte pour écouter les cris de *Sophie* & accourir à point nommé au secours de son père. Madame *Miller* vient par derrière écouter les calomnies de *Blifil*, & s'avance à propos pour le confondre. Au quatrième acte M. *Alworthy* & Madame *Miller* écoutent les discours insolens de *Blifil*. Ces moyens sont petits & indignes de la scène.

Le style de cette pièce est naturel, facile & coulant, mais souvent diffus & toujours foible de couleur ; le dialogue est assez juste ; on y trouve peu de détails brillans ; l'Auteur avec raison est tout entier occupé du sujet de la scène & du fond des choses. Il n'y a dans tout l'ouvrage qu'une tirade détachée, & la manière dont elle est écrite, prouve que l'Auteur fait bien de renoncer à ce genre d'ornement ; vous allez en juger :

Les Loix ont eu grand tort de garder le silence
Sur les consentemens nés de la violence.
Ont-elles pu jetter des yeux indifférens
Sur l'inhumanité de ces pères tyrans,

Qui traitant, sans pitié, leurs enfans en esclaves,
Les font vivre & mourir dans d'horribles entraves.
Si l'hymen ne suit pas un penchant mutuel,
Pour l'épouse sur-tout, son joug est trop cruel:
Il faut, pour le porter, fidèle & généreuse,
Qu'elle ait la force d'être à jamais malheureuse:
Ou si son cœur trop foible ose le seçouer,
Au mépris, à l'opprobre, il faut se dévouer —.

Dans les scènes de *Western*, les seules vraiment comiques, l'Auteur n'a souvent fait rien autre chose que de versifier le Roman; mais il l'a fait avec goût. Vous serez peut-être bien aise de comparer le Roman avec la Comédie. Lorsque *Western* arrive chez Myladi *Belleston* pour reprendre sa fille, voici la scène telle qu'elle est dans le Roman.

» Vous voyez Myladi, cousine, » la voilà, je la retrouve enfin » cette entêtée créature, entichée d'un

» d'un gueux, d'un gredin indigne
» d'être mon valet, & qui refuse pour
» les beaux yeux de ce misérable un
» des meilleurs partis d'Angleterre.....
» En vérité, cousin *Western*..... Je suis
» convaincue qu'elle a trop de bon
» sens pour rien refuser de ce qui peut
» être à son avantage...... Eh bien,
» Mademoiselle, s'écria le vieux gen-
» tilhomme, eh bien, Mademoiselle,
» entendez-vous ceci; toute votre fa-
» mille est pourtant de mon avis.....
» Allons, *Sophie*, sois bonne fille,
» deviens enfin obéissante & fais le
» bonheur de ton père...... » Mylord
Fellamar crut alors pouvoir hasarder
de parler ainsi à M. *Western* : » Puis-
» que je suis assez heureux pour avoir
» mérité de plaire à Monsieur, sans
» avoir l'honneur d'être mieux connu
» de lui, oserois-je le prier de ne
» pas insister davantage en ma faveur
» dans le moment présent..... Plaît-il,
» Monsieur, lui dit *Western*, que
» dites-vous ? que demandez-vous ?
» qui diable êtes vous ?.... Monsieur,
» on me nomme Lord *Fellamar*, &

» je me crois heureux si vous daignez m'accepter pour gendre..... » Vous, répliqua le gentilhomme, » vous mon gendre avec votre habit » galonné, le diable vous emporte..... » Tout autre que le père de *Sophie*, » répondit le Lord, ne me parleroit » peut-être pas ainsi ; je vous dirai » pourtant que ce langage n'est point » absolument de mon goût, & si mon » ressentiment n'étoit pas retenu..... » Ton ressentiment, s'écria *Western*, » eh parbleu, qui te craint ? Est-ce » ton cordon qui te rend si fier ? » Mets-le à bas tout à l'heure, & tu » trouveras un homme..... Tu trou- » veras un beau-père qui te régalera » bien..... Monsieur, lui dit froide- » ment Mylord, je sçais ce que je » dois aux dames..... Et je sors fort » content de vous ».

Voici maintenant la scène de la Comédie où vous verrez que l'Auteur a judicieusement adouci ce que les mœurs Angloises pouvoient avoir de choquant pour des Spectateurs François.

M. WESTERN.

Ah ! Milady Cousine, oui, c'est moi, dieu
merci..

Comment vous portez-vous ? Fort bien
j'en suis bien aise.

Je tiens donc (grace à vous, soit dit par
parenthèse)

La belle qui quêtoit, & par monts & par
vaux,

Un drôle à peine fait pour panser mes che-
vaux.

C'est pour ce vaurien-là qu'elle fuyoit son
père.....

Et le plus grand parti de toute l'Angle-
terre.

LADY BELLASTON.

Comment donc ! le plus beau qu'elle puisse
trouver,

Elle a trop de bon sens pour ne pas l'ap-
prouver.

M. WESTERN.

Eh, bien ! vous l'entendez.... Et toute la
famille

S'accorde.... Allons, Sophie, allons, sois
bonne fille,

Obéis à ton père.....

LADY BELLASTON.

Approchez donc, Milord.

FELLAMAR.

Si je plais à Monsieur, je rends grace à mon sort.
L'honneur d'être son gendre est le seul où j'aspire;
Mais il faut, quelque temps, que sa fille respire.

M. WESTERN, *avec une surprise brutale.*

Que dites-vous, Monsieur? Et qui diable êtes-vous?

FELLAMAR.

Je suis Lord Fellamar..... heureux d'être l'époux
Que choisiroit un jour votre adorable fille.

M. WESTERN.

Vous! vous seriez mon gendre... Un Lord dans ma famille!
Eh! mais, mon cher Monsieur, vous rêvez, sur ma foi..
Les Lords ne sont pas faits pour s'allier à moi.

FELLAMAR, *avec nobleſſe.*

Je puis beaucoup ſouffrir du père de Sophie....

Mais ce ton me déplaît....... je vous le ſignifie.

. . . .

FELLAMAR.

Je ſuis content de vous, Monſieur,

WESTERN.

Tant mieux pour vous.

FELLAMAR.

J'ai pour vos procédés une eſtime incroyable:

De tout mon cœur, adieu.

WESTERN.

De tout mon cœur, au diable.

Voici un autre endroit où l'imitation n'eſt pas moins ſenſible ni moins heureuſe. Je commence par le Roman, c'eſt M. *Weſtern* qui parle.

« Je fus hier au ſoir chez ma ſœur » qui m'en avoit prié. Qu'y trou» vai-je, penſez-vous? Une chambre » toute pleine de femmes!.......

» Milady Cousine *Bellaston* Milady
» *Betty*, Milady *Catherine*; & Mi-
» lady, je n'en sais rien : au Dia-
» ble si l'on me rattrappe jamais
» dans un pareil chenil ! J'aimerois
» mieux, ainsi qu'un certain *Actéon*,
» être changé en lièvre, chassé &
» mangé par mes chiens. Jamais homme
» ne fut poursuivi ni harcelé comme
» je le fus hier par cette maudite
» meute. Si je m'échappois d'un cô-
» té, j'étois coupé de l'autre. Si je
» retournois sur mes pas, un autre
» me happoit ; ô c'est le plus grand
» parti de l'Angleterre, disoit l'une
» des cousines, (*Ici M. Western*
» (*essayoit de les contrefaire*), c'est
» le mariage du monde le plus avan-
» tageux, crioit une autre qui se di-
» soit cousine aussi.... Certainement,
» disoit la grosse *Bellaston*, il faudroit
» que mon cousin fût fou à lier pour
» refuser une alliance si honorable ».

M. *Desforges*, en s'appropriant ce détail, a judicieusement supprimé la citation d'*Actéon*, comme un trait d'érudition trop fort pour M. *Western*, & peu convenable à la scène:

M. WESTERN.

J'ai dîné chez Lady
Qui m'avoit fait prier de passer vers midi.
Qu'apperçois-je en entrant ? — Un bataillon femelle, —
Lady Will, Lady Oüels, Lady; — Je ne sais quelle,
C'etoit sur mon honneur, tout le peuple Lady;
Je suis de leur caquet encor tout étourdi.
Enfin, je me suis vû trois quarts-d'heure de suite,
Harcelé, tiraillé par la meute maudite; —
Fuyois-je d'un côté, de l'autre on me coupoit;
Si j'échappois à l'une, une autre me happoit;
» C'est un parti brillant, disoit une cousine;
» Le plus beau de la Cour, s'écrioit la voisine!

Il les contrefait tour-à-tour.

La prude Bellaston, avec sa dignité,
Disoit « que ce seroit plus qu'imbécillité,
» de refuser l'honneur d'une telle alliance.

Cette pièce est digne de son succès, c'est un Drame à la vérité, mais un Drame intéressant, un Drame plein de caractères vrais, où les mœurs sont peintes avec fidélité. On remarque beaucoup d'art, de goût & d'intelligence dans la manière dont M. *Desforges* a exposé sur la scène les plus belles situations du Roman Anglois. Mais n'oublions jamais que les ouvrages de cette nature, quelque soit leur mérite & leur succès, sont mis par les connoisseurs fort au-dessous des bonnes Comédies de caractère, & même des bonnes Comédies.



LETTRE XIV.

L'Art du Comédien vu dans ses principes; avec cette épigraphe: repetam stirpem artis à naturâ. *Cicer. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez* Cailleau, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, & la veuve* Duchesne, *rue S. Jacques; vol.* in-12 *de* 139 *pages.*

QUAND le fameux *Baron* parut sur la scène Françoise, personne n'avoit encore entrepris d'assigner des règles fixes & constantes à la déclamation théâtrale. Le langage des passions ne connoissoit, Monsieur, ni notes ni préceptes, & l'on n'avoit garde alors de croire qu'il fût nécessaire de l'emprisonner dans un cercle de principes vagues & arbitraires. Depuis cette époque, les notions de l'art se sont étendues avec l'art même. On a combiné jusqu'à l'infini toutes les modifications de la voix. On a

voulu soumettre à un calcul les innombrables degrés des affections de l'âme, mesurer ses élans, déterminer les divers mouvemens qui l'agitent. Tous les Auteurs qui ont traité cette matière, ont raisonné d'après leur façon de penser, & selon les sensations qu'ils éprouvoient. De-là cette multitude d'opinions différentes. Comment en effet supposer une exacte conformité de sentimens & d'idées dans les développemens d'un art, où chacun a sa manière de voir, de juger & de sentir? Les ouvrages de MM. *Raymond de Sainte-Albine*, de *d'Hannetaire*, des deux *Ricoboni*, ont, sans contredit, le mérite de renfermer des vues saines, des remarques très-lumineuses; mais quel Acteur oseroit fonder la certitude de ses succès sur les leçons qu'il auroit puisées dans ces Ecrivains? Le premier livre du Comédien, c'est l'âme; la boussole qui doit le guider, c'est l'intelligence. Si l'une ou l'autre de ces deux qualités lui manque, tous les écrits possibles lui deviennent inutiles. Nous sommes loin cependant de blâmer le zèle des hommes

instruits, qui consacrent leurs veilles à perfectionner les plaisirs du théâtre. Ce genre de travail a de justes droits à nos éloges : il demande de la finesse, de la sagacité, du goût, des connoissances variées, un profond discernement. D'ailleurs, plus l'art semble incliner vers sa chûte, plus il a besoin d'appui. Les talens sont parvenus à un tel point de dégénération, que jamais les conseils ne furent plus indispensables. Malheureusement ceux qui devroient entendre les avis avec reconnoissance, sont précisément les premiers à les rejetter avec dédain. Un Comédien consent volontiers qu'on l'admire ; mais il ne veut pas qu'on lui fasse des observations. Quelque chétif qu'il soit, il est toujours persuadé qu'il en sait beaucoup plus que tous les livres du monde ; ce n'est donc pas pour lui qu'il faut écrire ; abandonnons-le à l'amour-propre qui le dévore, & laissons-lui ce foible dédommagement des humiliations où l'expose son état.

L'Ouvrage que je vous annonce, Monsieur, est divisé en cinq parties

ou chapitres. Un coup-d'œil rapide suffira pour apprécier les réflexions de l'Anonyme. Sont-elles intéressantes ? Sont-elles neuves ? c'est ce qu'il faut examiner, car c'est là ce qu'on attend d'une pareille entreprise.

AVANT-PROPOS. « Le but qu'on » s'est proposé a été simplement d'être » utile aux jeunes personnes qui » se destinent au théatre.... Mais notre » premier soin a été sur-tout d'éclairer » celles qu'un penchant aveugle » pourroit conduire sur la scène, » sans avoir reçu de la nature les *dispositions* » nécessaires pour y réussir, » afin de leur épargner les désagrémens » inévitables qui les y attendent. » Combien n'avons-nous pas vu, & » combien ne voyons-nous pas encore, » de jeunes personnes intéressantes, » nées de parens aisés, & même » quelquefois fortunés, embrasser » le parti du théâtre, sans consulter » leurs *dispositions* naturelles, sans » même s'inquiéter des vraies connoissances » de l'art, rejetter un état » où elles auroient pu figurer avantageusement » au milieu de la *société*,

» causer le trouble au sein de leurs
» familles, y répandre la désolation,
» & ne reconnoître leur faute, qu'a-
» près des années de travaux, le sa-
» crifice de ce qu'elles possédoient,
» se voyant alors presque déchues de
» la *société*, sans état, sans espoir
» même d'en recouvrer, n'ayant pour
» toute perspective, que celle de tom-
» ber dans la misère & l'oubli......
» nous nous sommes appliqués à re-
» chercher dans la constitution parti-
» culière des différens individus, sui-
» vant les lumières que nous tenons
» de l'anatomie, les principes élémen-
» taires de l'art du Comédien; d'*au-
» tant que* nous avons vu jusques sur
» le Théâtre de la capitale, de jeu-
» nes Commençans qui, par leurs heu-
» reuses *dispositions*, auroient sans
» doute orné la scène, & fait dans la
» suite des sujets estimés, s'ils avoient
» eu quelques connoissances, l'on peut
» dire même des premiers élémens de
» leur art ».

Voilà un début dont le style ne prévient pas favorablement. On remarquera, dans le cours du livre,

quantité d'endroits d'une diction encore plus négligée; mais l'Auteur a eu la précaution de nous dire qu'il n'avoit point voulu briller, & il a tenu parole. Cependant on auroit pu le dispenser d'être aussi fidèle à sa promesse. Quand on s'est imposé la tâche d'élever des adeptes, il faut au moins leur présenter l'instruction sous l'attrait d'un langage pur & correct. La partie du style n'est point à dédaigner dans aucune circonstance. Ceux qui affectent de ne pas soigner cette partie, ont beau prendre des tournures pour persuader aux lecteurs que leur négligence est volontaire, on ne les croit pas, & l'on regarde ces excuses préparatoires, comme un aveu réel de foiblesse ou d'impuissance.

« Combien n'avons-nous pas vu » de jeunes personnes bien nées em» brasser le parti du Théâtre! » — Ces exemples ne sont pas nombreux: pour trois ou quatre Actrices issues de parens au-dessus du commun, on pourroit en citer cent qui sont sorties d'un berceau très-obscur. Seroit-ce donc un si grand mal qu'une jeune

personne destinée au Théâtre fût élevée sous les yeux d'une famille honnête ? Une Comédienne sans culture, nous rendra-t-elle ce ton d'aisance & de grâces, ces nuances fines & délicates qui sont inséparables de l'emploi des grandes Coquettes? Nous rendra-t-elle tout ce qui tient à l'imitation des mœurs du haut parage ? Combien ne savent pas même les convenances les plus ordinaires de la société ! L'une apporte sur la scène un air gauche, embarrassé, une démarche ignoble ; l'autre a le maintien trivial, des manières fausses, une Noblesse contrainte & risible. Telle enfin joue *Rodogune* ou *Sémiramis*, qui se rappellant son éducation grossière, & jettant les yeux sur son premier état, doit être aussi étonnée de se voir revêtue d'un manteau Royal, que le spectateur est choqué de sa dignité d'emprunt & de son débit bourgeois. *Baron* disoit qu'un *Comédien devroit avoir été nourri sur les genoux des Reines.* L'orgueil de sa profession lui faisoit tenir un discours peu mesuré : mais il vouloit dire par là qu'une éducation distin-

guée pouvoit seule assurer le triomphe des Sujets, qui parcouroient la carrière du Théâtre, & il avoit raison.

Première partie : de la Comédie & de la manière de la jouer.

« Plaire au Théâtre est une condition » bien essentielle, qui exige à la fois les » travaux réunis de l'Auteur & de l'Ac- » teur; mais l'Acteur seul paroît, c'est » lui qui donne la vie à ces êtres ima- » ginés par son guide, c'est lui qui » leur donne un corps & une ame.... » par conséquent, lorsqu'on éprouve » du plaisir au Théâtre, ce plaisir » dépend donc sur-tout de l'Acteur... » Le Théâtre est un miroir *public*, » où chacun peut se voir; donc, » ce que l'on y représente, doit être » *conforme* à nous-mêmes... Nous » sommes insensibles à tout ce qui » n'est pas nous, & nos semblables » ont seuls le privilège exclusif de faire » couler nos larmes ».

Ces réflexions sont d'une justesse & d'une vérité incontestables. Ce n'est pas assez qu'un Comédien joue avec bon sens, s'il ignore l'art de plaire, il

manque tout l'effet qui peut résulter de son jeu. Ce n'est pas non plus *Athalie*, *Mérope*, *Orosmane*, *Agamemnon* que nous allons voir au Théâtre, nous y sommes poussés par le desir curieux de savoir comment le Poëte aura exprimé les agitations de leur ame, & comment l'Acteur nous rendra ces agitations. *Mérope* verse des larmes, *Agamemnon* pleure, nous nous attendrissons avec eux. Ce n'est pas la veuve d'un Roi, ni le Monarque d'*Argos*, & de *Mycène* qui nous touche, c'est une mère, c'est un père dont nous partageons la douleur & les déchiremens. *Athalie* renversée de son Thrône, *Orosmane* livré aux fureurs de l'amour & de la jalousie nous apprennent qu'ils tiennent à l'humanité, l'un par ses foiblesses, l'autre par la catastrophe qui la prive d'un Empire. Dès cet instant, les distances qui nous séparent de ces personnages disparoissent. Nous n'envisageons plus en eux que des mortels soumis aux mêmes passions, aux mêmes vicissitudes que nous; tout ce qui leur arrive nous

intéresse, & sans que nous puissions nous en défendre, nous nous associons même à leur destinée.

» Faut-il imiter la nature ou la suivre? S'il falloit pour réussir, se borner à une imitation servile, on ne parviendroit à jouer la Comédie, de manière à pouvoir plaire, qu'après un long travail. Cependant on voit des jeunes personnes dépourvues de connoissances, jouer un rôle pour la première fois, & faire beaucoup de plaisir. Pourquoi cela? Elles se sont *immiscées* dans leur rôle, elles en ont saisi l'esprit, & au moment de s'en acquitter, elles se sont persuadées que la chose étoit vraie; elles se sont mises à la place du personnage qu'elles représentoient; elles en ont pris le caractère, les inclinations, les intérêts, les sentimens; elles ont agi, & se sont exprimées sous son nom, comme il se seroit exprimé lui-même en pareil cas; elles sont devenues lui, sans cesser d'être elles, & par ce moyen, nous avons apperçu la na-

» ture, nous avons ressenti cette douce » émotion que tout l'art du monde ne » sauroit communiquer ».

Le sentiment de l'Auteur se trouve ici d'accord avec celui de toutes les personnes qui connoissent les avantages de la nature sur les efforts de l'art. Loin du Théatre comme de la poësie, une imitation rampante! dans tous les genres, l'imitation est la mort des talens. Si l'on veut prétendre à des succès qui ne soient pas contredits, on ne doit point copier, on doit créer. D'où vient que la plupart des Comédiens de nos jours nous fatiguent d'ennui, ou nous plaisent très-foiblement ? c'est qu'ils se copient tous les uns les autres, & que chacun singe mal-adroitement jusqu'aux défauts de ses modèles. Un Comédien n'est plus soi ; il cherche les intonations, les gestes, les attitudes de l'Acteur qu'il a vu applaudir, & qui le précédoit dans son emploi. A-t-il à représenter *Vendôme*, *Achille*, &c. ? Il oubliera qu'il est amant pour se dessiner & faire le Prince. *Hyppolyte*, *Burrhus*, *Phèdre* ne sont

plus en ſcène; c'eſt l'Acteur, c'eſt l'Actrice qui paroît. Mademoiſelle *Dumeſnil* connoiſſoit bien mieux les preſtiges du Théâtre. Habile à ſaiſir la nature, c'eſt par elle que ſa voix trouvoit le chemin des cœurs : elle ſavoit qu'il eſt des ſituations où l'on doit s'abandonner, & ne plus ſe ſouvenir de ſon rang. Malheur à ceux qui lui ont fait un reproche de cet abandon! Les entrailles de *Clytemneſtre* ſont-elles différentes des entrailles d'une autre mère? Quand on menace de traîner ſa fille aux Autels pour l'immoler, doit-elle ſonger qu'il n'eſt pas permis à la femme d'*Agamemnon*, comme à la femme d'un ſimple particulier, de pouſſer des cris de terreur & de déſeſpoir? Les accens & le déſordre des paſſions ne ſont-ils donc pas les mêmes chez les Princes que chez les autres hommes? La nature! Voilà le ſeul moyen d'exciter des ſentimens vifs, de ſe faire une réputation durable, & qui paſſe à la poſtérité; mais c'eſt à l'Acteur intelligent d'en étudier les nuances, d'en obſerver les gradations.

» Si le débit doit être plus ex-
» pressif, plus mâle au Théâtre que
» dans la société, il n'en doit pas
» moins être naturel, & la raison
» en est simple. La conversation du
» Théâtre ne diffère de celle de la
» société *qu'en ce que* dans celle-ci,
» ceux qui écoutent sont à portée de
» distinguer l'Orateur de fort près,
» & qu'au Théâtre ils en sont plus
» éloignés ».

Puisque les Dialogues dramatiques ne sont autre chose que des conversations, on devroit sans doute parler naturellement; c'est cependant une loi qu'on enfréint tous les jours. Sous le prétexte que les tons prononcés à une certaine distance des spectateurs demandent à être soutenus, on articule avec affectation, on chante, on force sa voix & son rôle. La portion du public qui n'a que des yeux & des oreilles applaudit, & l'Acteur égaré s'habitue peu-à-peu à s'éloigner du naturel pour n'y jamais revenir.

La seconde partie renferme une explication du sentiment, de l'intelligence, de l'imagination, du génie &

de toutes les facultés dont il faut être pourvu pour embraſſer l'état de Comédien.

« Cherchons, *dit l'Auteur*, à connoître l'inſtrument de l'art, le *Comédien phyſique*, en un mot, l'individu même, & *pour cela*, commençons par décompoſer ſes facultés naturelles & primitives, tant intérieures qu'extérieures. Nous avons cinq ſens naturels, *leſquels* nous font apperçevoir ce qui eſt hors de nous, par leur puiſſance active ſur notre ſenſibilité intérieure. Deux, entr'autres, ſont *plus que néceſſaires* au Théâtre, la vue & l'ouie. Toutes deux affectées au même inſtant, l'une par l'action, l'Autre par la *parole de celui qui parle*, vont d'abord & de concert, tracer dans le cerveau le ſimulacre de la penſée; auſſitôt l'eſprit, autrement dit, la puiſſance de juger, ſaiſit les rapports, apprécie & décide. Alors par une extrême ſenſibilité qui leur eſt naturelle les fibres de la judiciaire s'irritent, le ſang oppreſſé ſe trouble, & forcé de hâter ſon cours, il ſe précipite,

» & la circulation s'achève en répan-
» dant l'émotion dans toutes les par-
» ties ſenſibles de l'individu. De-là,
» cette agitation, ce feu intérieur,
» que nous éprouvons plus ou moins
» vif, ſelon que l'évènement a pu nous
» affecter. »

Quel fatras pour nous rendre ſenſibles deux opérations fort ſimples! ce que c'eſt que d'avoir étudié l'Anatomie! pour nous qui n'avons pas eu ce bonheur, nous ignorons ſi ces développemens de l'action de l'ouie & de la vue, portent un caractère de fidélité; mais il nous ſemble que tout ce vain étalage annonce moins l'envie d'inſtruire, que le deſir de paroître ſavant. Que ſignifient ces *fibres qui irritent la judiciaire, ce ſimulacre de la penſée qui ſe trace dans le cerveau, & cette circulation du ſang, qui s'achève en portant l'émotion dans toutes les parties ſenſibles de l'individu?* C'eſt bien ici le cas de dire avec *Boileau*.

Il eſt certains eſprits dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toujours embarraſſées.

« Nous recommandons à tout Co-
» médien qui veut s'élever, de s'abste-
» nir de tout excès de quelque genre
» que ce puisse être; d'avoir un ré-
» gime de vie soigné, de se nour-
» rir d'alimens légers; sur-tout qu'il
» ait soin de bannir de sa table les
» alimens froids ou indigestes ».

Nous ne disputerons pas sur ce régime; cependant comme les Comédiens font une grande perte de substance par les exercices continuels & la quantité des sueurs, est-il vraiment convenable de leur prescrire l'usage des nourritures légères? Quant aux excès, on ne sauroit trop leur conseiller d'en éviter les dangers. Une vie déréglée affoiblit l'organe, dessèche le cœur, & mine insensiblement tous les ressorts de l'ame & de l'esprit; mais recommander aux Comédiens la tempérance, c'est leur recommander une vertu difficile, Ils ont tant d'occasions de tomber dans des excès, qu'ils s'y livrent sans inquiétude sur l'avenir, & qu'ils préfèrent la ruine de leurs talens à des

jouissances,

jouiſſances, dont la privation leur ſeroit trop pénible.

« Il ne ſuffit pas au Théâtre de concevoir parfaitement, il faut encore » concevoir vivement, parce que les » incidens s'y multiplient de moment » à autres, & bien plus vivement » que dans la ſociété & dans l'ordre » de la nature : en outre, il faut pouvoir *s'affecter* fortement, parce que » ſur la ſcène, il ne ſuffit pas d'être » *affecté* ſoi-même, il faut que les » ſenſations de l'Acteur paſſent dans » l'ame des ſpectateurs ; il faut donc » que celui qui ſe deſtine au Théâtre ait le don de *s'affecter* fortement, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit né très-ſenſible, qu'en outre, il puiſſe concevoir vivement, & juger ſainement ».

On ne peut diſconvenir de la vérité de ce précepte. Juger ſainement, concevoir vivement & fortement, ſont trois qualités qui, ſans doute, doivent ſe rencontrer dans la perſonne du Comédien. Quel Comédien pourtant réunit à la fois ces dons précieux ? Pour ne mortifier

personne, nous ne nommerons pas les ſeuls qui méritent une exception glorieuſe, & qui ſont en très-petit nombre. Que de ſujets même en vogue, dont il nous ſeroit facile de montrer le défaut de conception & de ſenſibilité !

« Tel ſujet, *continue l'Auteur*, ſem-
» ble être appellé par ſes facultés in-
» térieures au premier emploi ; mais
» il eſt d'une petite taille, d'une fi-
» gure médiocre. Eh bien ! qu'il
» prenne le troiſième, alors il ſe trou-
» vera placé ; mais il eſt encore trop
» petit pour le troiſième, dira-t-on ?
» Je réponds à cela, que ſi ſes talens
» naturels ne peuvent effacer & faire
» diſparoître en lui le défaut de taille
» ou de figure, il convient qu'il choi-
» ſiſſe un autre état, & non un autre
» emploi, parce que n'étant pas natu-
» rellement appellé *dans* ce dernier,
» il ne pourroit y être que médio-
» cre ; & ſur la ſcène il n'eſt point de
» milieu entre la honte & la gloire »

Heureux les Comédiens qui auroient le bon eſprit de ſuivre ce conſeil raiſonnable ! il eſt certain qu'avant

de monter sur les planches, on devroit d'abord considérer la nature de l'emploi qu'on se propose de remplir. Il ne suffit pas de vouloir se charger des grands rôles, il faut se consulter, il faut examiner si notre taille & nos moyens s'accordent avec nos prétentions. Tous les commençans ont l'ambition de jouer *Mahomet*, *Médée*, *Hermione* : aucun n'apperçoit le contraste de son physique avec ces personnages. Une espèce de banboche exhaussée sur des patin, croira nous offrir les traits & la majesté de *Didon*. Un Pygmée, ne balancera point à nous représenter *Achille*. *Philoctète* sera parodié par un corps diaphane, & des mains foibles & débiles ne craindront pas de manier la massue redoutable du compagnon d'*Hercule*. De là cette confusion, cette dissemblance dans l'optique du théâtre, dont les yeux du véritable connoisseur sont blessés. Que l'âme & l'énergie du sentiment soient les qualités essentielles du Comédien, à la bonne heure; mais dans les premiers emplois, rien ne peut suppléer à l'absence d'une constitution

forte, d'une prestance noble, & qui peigne la dignité. Si vous me montrez un petit *Mithridate*, une *Cléopatre*, ramassée dans une courte taille, je me tourmente pour concilier leurs discours avec leur extérieur, & l'illusion se dissipe.

La troisième partie est consacrée à des observations sur les avantages corporels du Comédien; comme elles rentrent, à peu près, dans ce que nous venons de dire, nous allons passer à la quatrième partie, qui contient une analyse des connoissances nécessaires à ceux qui veulent jouer la comédie.

« Nous venons de voir, *dit l'Anonyme*, ce que doit être le Comédien sortant des mains de la nature: » envisageons maintenant l'art qui » doit l'achever.... Il seroit à souhaiter qu'un Comédien fût tout ensemble, Littérateur, Musicien, Danseur, Peintre, Opticien, &c.... Je » crois aussi qu'il n'est pas nécessaire » d'insister sur une étude particulière » & réfléchie de la langue.... Un Comédien qui n'entend pas bien sa » langue, ressemble assez à un aveu-

» gle qui vend des couleurs. Mais in-
» dépendamment d'une étude parti-
» culière de la langue ; il est une au-
» tre étude, sans contredit, plus con-
» séquente & non moins pénible,
» c'est la connoissance du cœur des
» hommes, connoissance sans laquelle
» un sujet ne sentira jamais les beautés
» réelles de son art ; en effet les hom-
» mes ne sentent pas, ne voient pas,
» parconséquent ne pensent pas tous
» de même.... Il est donc nécessaire au
» Comédien qui veut peindre ces
» êtres différens, de connoître les
» passions qui les font agir.... De
» tant de caractères, formez-vous en
» donc à bonne heure de justes idées.
» Etudiez l'Histoire, épiez la nature,
» l'une & l'autre vous fourniront un
» champ vaste & d'intarissables res-
» sources ».

La carrière du théâtre seroit bientôt déserte, si l'on mettoit à si haut prix l'honneur d'y descendre. Soyons plus sobre dans nos desirs. Souhaitons seulement que les Comédiens se pénètrent à fond de l'esprit de leurs rôles, & qu'ils aient la complaisance

de lire quelquefois les Auteurs dont ils ſont les organes. Ce ſera beaucoup. Il en eſt plus d'un parmi eux qui, ſe bornant à remplir ſa tâche, ſans faire un pas au-delà, n'a peut-être jamais lu en entier ſix pièces de théâtre. L'hiſtoire, l'étude du monde, tout cela eſt très-beau, mais tout cela ſeroit fort aſſujétiſſant. Moins de talent, moins de gloire, plus d'aiſance & de repos. Qu'importe le travail? Les ſuccès & la renommée ſont aujourd'hui à ſi bon compte, qu'il y auroit de la duperie à ſe gêner.

Dans la cinquième partie, il eſt queſtion de l'art du Comédien, de la manière d'apprendre un rôle, de la règle qu'il faut ſuivre pour s'identifier avec les perſonnages qu'on repréſente, & pour ſe mettre à l'uniſſon avec ſes interlocuteurs; de la néceſſité des fréquentes répétitions, & de la vérité dans le choix du coſtume.

Quoique tous ces détails ne préſentent rien de neuf, ils n'en ſont pas moins dignes de l'attention des Comédiens. Rendons juſtice à l'Auteur. Tous ſes principes ſont appuyés ſur

des bases solides, & pris dans la nature. Il est fâcheux qu'il ait été prévenu par des observateurs habiles, qui ne lui ont laissé que le désagrément de les répéter. Cependant beaucoup de choses ingénieuses & sensées lui appartiennent. Un des défauts les moins excusables de son ouvrage, c'est l'inégalité du style; communément il va par sauts, par bonds, & tout y décele, à travers des vues fines, un écrivain qui n'est pas maître de sa langue.

Que de choses, Monsieur, il reste encore à dire sur les qualités du Comédien! que de réflexions sur le jeu muet, talent rare & presqu'universellement méconnu. C'est dans les yeux de l'Acteur qu'on cherche l'expression de ses rôles: c'est sur son visage qu'on veut lire les passions dont il est la proie. Un front immobile, des regards inanimés, les grimaces d'une figure qui se dementit, & qui ne sait prendre aucune couleur vraie, porteront-ils dans l'ame du spectateur les brûlantes émotions du sentiment? Le Comédien, comme le Poëte, doit

peindre; mais il faut du génie pour parvenir à ce dégré de perfection. Jamais la médiocrité n'aura ces beaux silences, ces traits de physionomie mille fois plus éloquens que le secours de la parole. Au reste, que sert d'offrir des leçons à des gens qui se complaisent dans une tranquille ignorance? Aujourd'hui on prend le parti du théâtre, moins pour s'illustrer par des talens, que pour se procurer une vie commode. Pourvu qu'on ne soit pas sifflé dans les pièces où l'on joue, on est très-content. Plus d'émulation. L'espoir seul d'un génie facile nous donne des Comédiens; & c'est ainsi qu'un art autrefois recommandable, n'a plus rien conservé, pour ainsi dire, de l'éclat qui l'ennoblissoit.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Première représentation de la Comédie du VIEUX GARÇON, le Lundi 16 Décembre 1782.

« UNE Pièce de théâtre, arrivée » au grand jour de la représentation

« est dès-lors certaine de ne souffrir
» que des injustices passagères..... En-
» vieux ignorans, Envieux savans,
» Critiques raisonnans, Critiques sans
» raison, tous n'ont qu'une existence
» éphémère, tandis que l'objet éter-
» nel de leur désespoir s'élève victo-
» rieusement; & dans l'élan audacieux
» de sa tige superbe, *devient*, en un
» instant, *hors* des atteintes de leurs
» malicieux efforts, & *stérilise* aussi-tôt
» les *plantes exotiques*, qui vainement
» avoient tenté de l'étouffer à sa nais-
» sance. »

« Tout homme qui se destine aux
» travaux dramatiques, ne doit voir
» que son talent & le Public : tout le
» reste est accessoire & momentané.....
» En conséquence, vous tous Criti-
» ques à l'heure, à la journée, à la
» quinzaine, au mois, ébaudissez-
» vous bien, vous ne me ferez sûre-
» ment aucun mal.... Si vous avez la
» complaisance de me bien éplucher,
» vous m'aurez rendu de vrais services,
» en me mettant en état de plaire de
» plus en plus au Public ;... mais je
» vous déclare ici, une fois pour

» toutes, que je ne comprends, sous
» ce nom de Public, que ceux qui
» ont reçu de la nature des yeux, des
» oreilles, & un cœur. » (1)

Voilà, Monsieur, une déclaration qui n'est pas équivoque, & j'espère, au moins, qu'on n'accusera point M. *Dubuisson* de manquer de clarté ni de modestie. Que demande-t-il ? Que, pour entendre & voir ses pièces, on ne soit ni sourd ni aveugle. Certainement on ne peut exiger rien de plus raisonnable. Que veut-il encore ? Qu'on ait un cœur pour sentir toutes les beautés, tout le pathétique de ses ouvrages dramatiques ; & l'on conviendra qu'il est permis à un Auteur, sûr de ses talens, de former un vœu aussi légitime. Continuez donc, M. *Dubuisson*, à marcher fièrement dans la carrière ; *sterilisez toujours les plantes exotiques*, qui conspirent en vain à vous étouffer ; & dans l'élan audacieux de votre tige superbe, *devenez hors* des atteintes des malicieux efforts de vos ennemis. Pour nous, qui som-

(1) Préface de la Tragédie de *Thamas Kouli-Kan*, par M. *Dubuisson*.

mes les admirateurs de vos chefs-d'œuvres, nous osons présumer que vous ne nous confondrez pas avec les Sourds & les Aveugles, dont vous rejettez dédaigneusement les inutiles suffrages. Nous commençons par avouer que votre *vieux Garçon* est une production de génie; vous voyez que nous débutons bien, ainsi je pense que nous n'aurons pas de querelle.

Quelques personnes qui ont voulu donner des preuves de mémoire, plutôt que de justice, ont accusé M. *Dubuisson* d'avoir pillé trois Pièces connues. Le mot *pillé* d'abord est indécent. Il falloit dire que le nouvel Auteur s'est rencontré par hasard avec *Mélanide*, avec le *Fils naturel* de M. *Diderot*, avec le *Célibataire* de M. *Dorat*. Il est vrai que le *vieux Garçon* & le *Saint-Phar* de M. *Dubuisson* ont beaucoup de ressemblance avec le Marquis de *d'Orvigny*, & le *Darviane* de *Melanide*; mais combien ne sont-ils pas supérieurs aux personnages *de la Chaussée*? Combien ils sont heureusement embellis! Et le *Torville*, le *Saingérans* de M. *Do-*

rat, sont-ils comparables au *vieux Garçon* qui vient de paroître sur la Scène Françoise ? Réellement il n'y a plus d'équité. Mettre en parallèle de petits cadres de fantaisie & des tableaux de Maître ? D'ailleurs, que signifie le reproche de piller ? N'a-t-on plus le droit de dire ce que d'autres ont imaginé avant nous ? Pourquoi sont-ils venus les premiers ?

Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance :
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux.

Voici en abrégé le plan de la Comédie de M. *Dubuisson*. *Gercourt* est un vieux Garçon, qui s'est mis en tête que le vrai bonheur consistoit dans le célibat ; en conséquence, il est résolu à ne point se marier. Il a chez lui un neveu & une nièce, qui sont unis par les nœuds de l'hyménée. L'image de leur douce intelligence, ne sauroit le décider à changer de dessein. Le premier Acte est rempli par quatre domestiques, qui se succèdent alternativement, pour mettre le public dans la confidence de leurs vols. L'un menace de soustraire à son maître deux

vestes brodées en or; l'autre vient avec un pâté & une bouteille de vin, dont il promet de se régaler aux dépens du *vieux Garçon*. Une sous-Servante se propose aussi de faire sa main; & Mademoiselle *Armand*, première domestique, balance entre deux partis, ou de ruiner absolument *Gercourt*, ou de l'épouser. Jusques-là tout va bien, tout est d'un excellent comique. *Dorimon* arrive avec *Sophie*, sa fille, chez son ami *Gercourt*. Il se plaint de n'avoir trouvé personne dans la maison, excepté un *chien de basse-cour*, dont les aboiemens l'ont étourdi, ce qui est en effet très-incongru. Il est question du mariage de *Sophie* avec *Saint-Phar*, qui paroît. Ce *Saint-Phar*, sert en qualité d'Officier dans les troupes de la Hollande. Il a fait la connoissance de *Dorimon* & de *Sophie*, sur une grande route, où leur chaise avoit versé, & sa bonne étoile a voulu qu'il leur sauvât la vie. Par reconnoissance, *Dorimon* lui offre la main de sa fille. *Saint-Phar* aime & est aimé; mais il refuse la proposition qu'on lui fait. De-là naissent bien des surprises, bien des débats. *Dori-*

mon se fâche, *Sophie* se jette à la tête de son Amant, qui reste inflexible. On a beau le presser de s'expliquer, il garde opiniâtrément le silence. Est-il inconstant? Aime-t-il ailleurs? Est-il Célibataire? voilà trois doutes qui se présentent & qui ne s'éclaircissent point. *Saint-Phar* est décidé à ne dire son secret qu'au cinquième Acte. Le vieux Garçon, par un retour inattendu, demande à épouser *Sophie* à la place de l'Officier Hollandois. On est presque d'accord. Cependant la fille de *Dorimon*, avant de se rendre, débite de magnifiques tirades contre le célibat, & en faveur du mariage. Comme elle est très-bien élevée, elle parle en personne instruite de ces différens objets. Le Public a même été étonné qu'à dix-huit ans on eût autant d'expérience. Enfin il faut arriver au dénouement pour voir ce que deviendront toutes ces ambiguités. Le voile se déchire, *Saint-Phar* est fils du *vieux Garçon*. Plus d'obstacle au mariage de *Sophie*: ces amans vont jouir du bonheur qu'ils desiroient; la pièce s'achève, & tout s'arrange le mieux

du monde, à la satisfaction des personnages.

Des gens, Monsieur, qui n'ont aucune idée des convenances de la scène, ont dit que cette Comédie étoit un ramas de trivialités, de gaucheries & d'invraisemblances; mais ne les croyez pas. *Sophie*, a-t-on encore observé, n'est pas décente de poursuivre *Saint-Phar* avec tant de chaleur; == chicane ridicule. *Sophie* raisonne supérieurement sur les douceurs de l'hymenée, elle est pressée d'en jouir, pourquoi contraindre un sentiment qui la domine? == La langue est souvent blessée: le style est très-mauvais, se sont écrié des Puristes atrabilaires. == Mensonge, calomnie. Si jamais cette Comédie s'imprime, vous serez surpris des graces & de la pûreté de la diction. Au reste, il y a long-temps qu'on sait combien M. *Dubuisson* écrit avec noblesse. ==L'Auteur s'est efforcé d'être comique & larmoyant; il n'a été ni l'un ni l'autre. == Eh bien! doit-il être responsable de la froideur désespérante qui s'étoit emparée des esprits? Est-ce sa faute si l'on ne vouloit

rire ni pleurer? = Plusieurs traits, plusieurs vers ont blessé les usages & la décence: = délicatesse mal placée. On peut se passer au théâtre du ton de la bonne compagnie; & puis si l'on veut que l'art fasse des progrès, il faut bien lui laisser quelque licence. = On a reçu la pièce d'un bout à l'autre avec des bourdonnemens & des murmures fort-désagréables. = Cela est vrai, & c'est tant pis pour les spectateurs. L'assemblée ce jour-là étoit composée de deux mille personnes qui n'avoient ni *yeux*, ni *oreilles*, ni *cœur*; M. *Dubuisson* attend sa revanche, & la prendra victorieusement.

Je suis, &c.



LETTRE XVI.

Lettre sur l'empressement du Public pour les Almanachs Chantans, au Rédacteur de l'Année Littéraire.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de vous communiquer mes idées pour justifier un goût qui s'est introduit dans toutes les classes de Citoyens. Les Almanachs forment aujourd'hui une des branches les plus considérables de la Librairie. Les Sciences les plus graves y sont placées à côté des Arts les plus frivoles. Le Laquais & l'Artisan ont trouvé le moyen d'être savans par extraits. Cette espèce de superfluité a ses avantages; c'est avec cette denrée que chacun donne aujourd'hui des étrennes à ses amis, à ses protégés, & même à ses protecteurs. Cette largesse n'est pas ruineuse; c'est ce qui doit en consacrer l'usage. La plus légère offrande présentée par l'amitié devient

précieuse. *Alexandre* dévoré de la soif au milieu des sables brûlans de la Lybie, reçut avec reconnoissance un peu d'eau qu'un Soldat avoit rassemblée dans son casque.

Les Almanachs chantans ont encore un avantage plus réel. C'est-là que le Vaudeville, enfant & père tout à la fois de la gaieté françoise est relégué, & c'est ce qui leur donne de la célébrité. Cet accueil qu'on lui fait est un témoignage que le caractère national n'est point encore tout-à-fait effacé. L'espèce en est si multipliée qu'on doit nous regarder comme un peuple chantant. Il est vrai que nous avons autrefois mérité ce titre. Le Vaudeville du jour retentissoit dans tous nos atteliers; sa pointe ingénieuse offroit dans les sociétés délicates des alimens à l'esprit; il étoit répété dans les Cours étrangères. Enfin nous faisions naître la joie dans les lieux mêmes où nous n'étions pas.

Cette source de plaisir est tarie. Une révolution subite a lié nos langues, a étouffé nos voix. Une Musi-

que étrangère est substituée au Vaudeville né parmi nous, & fait pour nous. Un bruit qui étourdit les oreilles, des sons sans idée ont fait dédaigner ces chants naïfs qui nourrissoient l'esprit & remuoient le cœur. Nos Compositeurs ne demandent plus aux Poëtes que des mots, ils les dispensent de penser, & ils ne sont que trop obéis.

Chaque Peuple doit pratiquer une Musique analogue à ses organes, dont le jeu est dans une espèce de dépendance du climat. Celle qu'il exécute avec le plus de plaisir & de facilité est sans doute préférable à une Musique qui n'a que le mérite de la difficulté vaincue. De six espèces connues chez les Grecs & les Romains, une seule étoit d'un commun usage, parce qu'elle s'exécutoit sans effort; c'est la seule qui soit parvenue jusqu'à nous; ils l'appelloient *Diatonicum intensum*, que le Père Sanadon traduit par *Diatonique bécarre*. Les autres espèces sont tombées dans l'oubli, parce qu'elles n'étoient que difficiles, & que la nature répudie tout ce qui la fatigue.

Cet exemple dépose en faveur de

notre Musique. On chante nos airs, & sur-tout le Vaudeville, avec la même facilité qu'on parle. Il faudroit connoître ce qui constituoit l'essence & le caractère distinctif de la Musique des Anciens, pour être en état de juger si les effets étonnans qu'on lui attribue sont réels ou imaginaires. Il suffit de savoir que les plus sages Législateurs ont prononcé que la Musique avoit une grande influence sur les mœurs, & que toute révolution en ce genre étoit dangereuse. Les Peuples rigides dans leurs mœurs étoient extrêmement délicats dans le choix des modes, ils n'admettoient que ceux qui excitoient à la vertu. Le cromatique fut proscrit, parce qu'il rendoit des sons efféminés qui provoquoient à la mollesse.

Puisque cet Art peut produire ou beaucoup de bien ou beaucoup de mal, ce seroit au Gouvernement d'en diriger l'usage. On a prétendu qu'elle inspiroit des inclinations guerrières, & qu'elle élevoit l'âme au-dessus de la crainte des périls. *Alexandre* n'eût jamais porté la guerre dans la Perse, s'il

n'y eût été excité par les chants mâles & généreux du Poëte *Thimotiée*. Les Spartiates, les Crétois, les Arcadiens ne marchoient aux combats qu'au son des instrumens ; dès que le mode Dorien frappoit leurs oreilles, ils se précipitoient en furieux dans la mêlée, avec l'assurance de vaincre. Nous avons conservé dans nos Armées cet usage ; notre musique guerrière, nos tymbales, nos tambours, nos trompettes plongent le soldat dans l'oubli de lui-même ; c'est un bruit qui l'agîte & le distrait de la crainte du danger. Supprimer ces sons bruyans, nos Spartiates ne seront plus que des Sybarites.

Chaque mode chez les Anciens excitoit une sensation différente ; on ne pouvoit entendre le mode Phrygien sans être saisi d'un enthousiasme qui maîtrisoit les sens & la raison. *Boece* fait mention d'un jeune homme qui, réveillé subitement par ce mode, courut, une torche à la main, chez une Courtisane dont il avoit à se plaindre ; il mit le feu à la maison, & la Courtisane fut la proie des flammes.

Notre muſique n'a point de pareils excès à ſe reprocher. Nos fêtes, nos banquets, égayés par les couplets des *Favart*, des *Fuſelier*, & des *Panard*, n'ont jamais offert ces ſcènes ſanglantes qui deshonoroient les feſtins des *Centaures* & des *Lapithes*. Pourquoi avons-nous adopté une étrangère qui nous enlève nos richeſſes naturelles ? En devenant plus graves nous ſerons moins aimables : il eſt conſtant au moins que des chants efféminés ne nous rendront pas plus vertueux.

Cet Art a trouvé des Panegyriſtes & des Cenſeurs également reſpectables. *Scipion Emilien* & le vieux *Caton*, regardoient les Muſiciens comme les corrupteurs des ſources publiques. Les Egyptiens perſuadés que des ſons mélodieux ne pouvoient qu'amolir les courages, défendirent de l'enſeigner aux enfans. *Auguſte*, paſſionné pour cet Art, s'abſtint de le cultiver, pour ne pas compromettre ſa dignité de Chef de l'Empire. *Neron* tomba dans le mépris pour avoir ambitionné,

en plein théâtre, le mérite du chant & de la voix.

Quelle que soit la différence des opinions sur les avantages & les abus de la musique, il est constant que les Peuples qui en ont le plus exalté le mérite, ont toujours exclu des honneurs ceux qui excelloient dans cet Art. Les Rois de Perse les payoient avec magnificence & les rangeoient parmi leurs bouffons. La secte des Ciniques poussoit plus loin ce mépris. *Antistene*, indigné des louanges qu'on prostituoit au célèbre *Ismenias*, s'écria : *lâches, vous honorez un coquin, il ne seroit pas si bon Musicien s'il avoit été honnête homme.*

Vous m'accuserez, Monsieur, d'un peu d'aigreur contre la nouvelle musique, c'est que j'aime la joie, quoique dans un âge où je ne puis plus l'inspirer. Un autre motif allume ma bile. Je vous avouerai, sans rougir, que je suis de Vire; & que c'est, n'en déplaise aux Troubadours, dans le territoire de cette ville, que le Vaudevire (par corruption Vaudeville) a pris naissance. Chacun aime à relever le

prix des productions de son terroir ; l'estime que je fais de vos Feuilles demande quelque retour. Je vous supplie de faire un peu valoir ces Almanachs chantans où sont consignées ces productions légères qui firent la gloire & le bonheur de nos ancêtres. J'en achette chaque année deux cents, que je distribue aux filles & aux garçons de mon village : quand ils chantent, ils oublient qu'ils sont nés malheureux, *Cantando fallimus horas*.

Je suis,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
PHILOMELOS.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XVII.

*Discours sur l'Histoire, le Gouvernement, la Littérature & les Arts, de plusieurs Nations de l'Europe, par M. le Comte d'*Albon*, de la plûpart des Académies.* A Geneve, *& se trouve* à Paris, *chez* Moutard, *Libraire-Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.* 4 vol. *in*-12.

Des Sophistes Charlatans se sont épuisés en vaines spéculations sur l'homme brute & sauvage, tel qu'il n'existe point dans la nature. Ils ont pris plaisir à nous montrer cet être intelligent, ce Roi de l'Univers réduit à la condition des bêtes. Quel

fruit & quel plaisir peuvent résulter de ces réflexions humiliantes ? C'est dans l'état de société qu'il faut envisager l'homme, parce que c'est là qu'il peut développer ses facultés, & atteindre au dégré de perfection dont il est susceptible. Quoiqu'il soit par-tout le même, par-tout sujet aux mêmes passions, cependant la religion, le gouvernement, le climat le modifient & lui donnent des formes bien différentes. C'est un beau spectacle que cette variété de caractères, de coutumes & d'opinions qu'on remarque dans les divers habitans du monde; c'est un objet bien digne de la curiosité du sage que ces grandes familles répandues sur la surface de la terre, qui ont chacune leur physionomie, leurs usages & leur manière de vivre. C'étoit pour étudier les mœurs des différens peuples que les plus célèbres Philosophes de l'antiquité, les Thalés, les Pythagore, les Platon bravoient les dangers & la fatigue des voyages.

Les Orientaux offrent au premier coup d'œil une fastidieuse uniformité;

& peut-être est-il assez triste de contempler ces troupeaux d'esclaves dont l'Asie & l'Afrique sont couvertes, de voir ces heureuses contrées que le soleil anime d'un regard plus favorable, en proie à un petit nombre de despotes stupides, qui outragent la nature, & font gémir l'humanité : mais l'europe, le centre des loix, de la sagesse & des arts, l'europe pleine de Monarchies & de Republiques, habitée par des Nations polies & industrieuses, offre une diversité agréable & des leçons importantes. C'est sur cette partie intéressante du globe, que M. le Comte d'*Albon* a fixé un œil observateur : avide de connoître les hommes, il a parcouru l'europe, & rapporte aujourd'hui à sa patrie le fruit de ses courses & le résultat de ses observations ; ce nouvel Ulysse, à la fleur de l'âge, a déjà la prudence consommée & l'expérience du Roi d'Ithaque.

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

M. le Comte d'*Albon* se transporte

d'abord chez cette nation voisine & rivale de la France, qui, par ses mœurs, son commerce & sa puissance nous rappelle l'ancienne *Carthage*, & qui dans son orgueil, se croit dépositaire du trident de *Neptune*. L'Anglois esclave tour-à-tour & tyran de ses maîtres; déchiré successivement par des querelles politiques & des guerres sacrées; enthousiaste de la liberté au dedans, oppresseur au dehors; Philosophe & ami de l'humanité au sein de ses foyers, inhumain & féroce dans ses colonies; conservant dans la fureur des troubles & des séditions une tranquillité terrible, une opiniâtreté calme & réfléchie; toujours livré à l'esprit de systême & à la licence de penser; commerçant & marin par goût & par état, guerrier par nécessité; bon citoyen, mais injuste à l'égard des étrangers, l'Anglois est un des peuples de l'Europe qui a le plus de ressort & d'énergie dans l'ame: son gouvernement, son caractère ont, dans ce dernier siécle séduit les François, toujours disposés à reconnoître la supériorité des autres peuples, dans

tout ce qui n'a pas rapport aux modes, à la parure & aux graces extérieures. Nous avons vu s'élever une secte d'Anglomanes qui se sont fait une réputation en décriant leur patrie. A les entendre, les Anglois sont presque les seuls qu'on doive honorer du nom d'hommes. Leurs loix, leur constitution politique sont le chef-d'œuvre de la prudence humaine; elles réunissent les avantages d'une Monarchie & d'une République, sans en avoir les inconvéniens; & en Angleterre, le peuple jouit d'une liberté parfaite, sans être exposé aux maux de l'anarchie. Ces pompeuses déclamations sont bien éloignées de la vérité: *le peuple Anglois pense être libre*, dit l'Auteur du *Contrat social*; *il se trompe fort, il ne l'est que durant l'élection des Membres du Parlement, si-tôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien; dans les courts momens de sa liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde.* On peut ajouter que le peuple Anglois n'est pas même libre durant l'élection des Membres du Parlement;

sa liberté est vendue d'avance, ses suffrages sont forcés, & il choisit malgré lui, non pas les députés les plus propres à défendre sa cause, mais les plus agréables à la Cour. Le Roi qui nomme à toutes les places, qui confère tous les bénéfices, qui dispose de toutes les graces, est en effet un Monarque très-absolu. On s'imagine que la misère est inconnue en Angleterre, que le peuple y vit dans l'aisance, tandis qu'il gémit réellement sous le poids des tributs & des impositions, sans avoir d'autre consolation que le droit de murmurer, & la liberté de parler & d'écrire. Le nombre des malheureux qui alloient chercher un sort plus doux dans les Colonies, est même devenu si grand, que le Gouvernement a eu recours à de secrettes manœuvres, pour empêcher ces émigrations qui dépeuploient la Grande Bretagne. Ce qui mérite des éloges dans l'administration Angloise, c'est le Code criminel, c'est l'instruction publique des procès d'où dépend la vie des citoyens, c'est le respect que les loix

sont paroître pour les droits de l'humanité ; ce sont les encouragemens accordés à l'agriculture ; c'est la liberté du commerce des grains.

Les deux discours de M. le Comte d'*Albon* sur l'Angleterre parurent pour la premiere fois en 1778. Il a le mérite d'avoir prévu la révolution actuelle de l'Amérique, & ses idées ont été justifiées par l'événement. Ce n'est pas un de ces rêveurs politiques qui bâtissent de vains systêmes, & qui débitent hardiment comme des observations solides, les chimères d'un cerveau creux. Rien de plus judicieux & de plus profond que ses réflexions sur la conduite des Anglois à l'égard de leurs Colons d'Amérique ; il prouve très-bien que c'est à tort que ces insulaires passent dans l'Europe pour de grands politiques, puisque depuis long-temps toutes leurs démarches sont directement contraires à leurs intérêts. L'éloquence du sentiment respire dans les reproches que l'Auteur adresse aux peuples de l'Europe, & sur-tout aux Anglois, sur les cruautés qu'ils exercent

envers les Négres. Voici un trait affreux qu'il cite à ce sujet, & qui a été consigné dans les papiers Anglois.

« Un riche Colon de la Jamaïque » avoit fait construire une voiture » assez légère dans laquelle il prenoit » le barbare plaisir de se faire traîner » par six négres attelés deux à deux. » Il vouloit aller toujours du même » pas que la Poste. Les Négres ne » pouvoient le soutenir long-temps ; » à peine avoient-ils fait une lieue » qu'ils étoient épuisés & tomboient » à chaque pas ; le maître inhumain » les excitoit en les accablant de » coups de fouet, & les forçoit à se » relever. Ils arrivoient enfin à demi » morts, haletans, palpitans, le corps » tout déchiré, couverts de sang, de » sueur & de poussière. Par ordre du » Colon, un de leurs camarades ve» noit les traiter, on versoit du vi» naigre sur leurs playes. Le lendemain » ou plutôt même, s'il plaisoit au » planteur, d'autres Négres étoient » employés à lui procurer le même » amusement.

C'eſt particulièrement la littérature Angloiſe qui a produit parmi nous un engouement ridicule & funeſte ; c'eſt aux Anglois que nous ſommes redevables de cette Philoſophie audacieuſe, de cette fureur d'innover, de cette manie ſyſtematique qui a corrompu le caractère national, les mœurs & le goût. C'eſt l'imitation extravagante des Anglois, qui a infecté notre théâtre de drames lugubres, de pantomimes atroces & de ſituations horribles, qui a introduit dans le ſtyle ce galimathias, ſoit diſant profond, & cette emphaſe qui joue le ſentiment. Avec une imagination vive & ardente les Anglois n'ont point de gout. Leur caractère indépendant ſe montre dans leurs ouvrages ; ils dédaignent de s'aſſervir aux règles de l'art, par le même eſprit qui leur fait rejetter les loix d'une ſage police : grands penſeurs, & tournés naturellement vers le calcul, ils n'ont pas réuſſi dans la plupart des Arts agréables. Ils n'ont ni Peintres ni Sculpteurs, ni Muſiciens. Leurs Poëtes recommandables par l'énergie des ſen-

timens & des idées, connoissent peu la douceur & la grace. La seule partie de la littérature où ils ayent vraiment excellé, c'est le roman serieux & pathétique : on peut même les regarder comme les créateurs de ce genre qu'ils ont rapproché de la nature & de la poésie dramatique, en écartant le merveilleux & les fictions absurdes qui le défiguroient autrefois.

Tandis que l'Angleterre, fière de son commerce, de ses richesses, & de ses nombreuses Colonies, semble braver toutes les Puissances de l'Europe, & se ruine pour satisfaire son orgueil; la Hollande, non moins riche & non moins commerçante, mais humble & modeste, entretient la paix avec toutes les Nations, s'enrichit à leurs dépens sans éclat & sans bruit; & préférant l'intérêt à la gloire, voit couler dans son sein les trésors des deux Mondes. L'existence de cette République, est le plus beau monument de l'industrie humaine : Créateur du sol qu'il cultive, le Hollandois infatigable, lutte sans cesse contre la mer, qui veut repren-

dre son ancien domaine; c'est avec des travaux & des peines incroyables, qu'il est enfin parvenu à changer en de riantes prairies, de tristes marécages. Cette terre même, qu'il ne posséde qu'en tremblant, est ingrate & rébelle; arrosée des sueurs de ses habitans, elle ne suffit pas à leurs besoins & pour assurer leur subsistance, il leur a fallu appeller le commerce au secours de l'agriculture. Un objet plus étonnant encore que les digues & les canaux de la Hollande, c'est l'alliance si difficile & si rare des richesses & de la simplicité; c'est un peuple, frugal & laborieux au milieu de l'opulence; & dont l'or n'a point corrompu les mœurs: l'Auteur nous assure cependant que le luxe commence à s'introduire dans l'intérieur des maisons & sur les tables; & que ces marchands, autrefois si sobres, ont fait succéder au lait, au fromage & au bœuf salé, des mets plus recherchés & plus délicats.

M. le Comte *d'Albon* blâme l'indépendance des Provinces & des Villes de la République, qui forment comme

autant de petites Souverainetés particulières, & fait voir les inconvéniens de ce systême, comparé mal-à-propos à la ligue *Achéenne*. Il n'approuve pas l'autorité excessive & perpétuelle des *Stathouder*, dont l'ambition a quelquefois excité des troubles, & immolé des citoyens vertueux. Il donne d'ailleurs de justes éloges au sage gouvernement des Hollandois; il admire l'établissement de *la Compagnie des grandes Indes*, qui assure à la République la jouissance de ses Colonies, sans aucuns frais & sans aucuns dangers. Le siège du commerce de cette Compagnie, & la Capitale de ses Etats, est *Batavia*. Cette Ville a été de nos jours le théâtre d'une scène d'horreur: les Chinois, que le commerce y attire en foule, se trouvant supérieurs en nombre aux Hollandois, formèrent le projet de les massacrer tous à une époque fixée, & de s'emparer de *Batavia*. Le complot fut découvert; les Hollandois, au nombre de quatre mille, prirent si bien leurs mesures, que la même nuit où ils devoient être égorgés eux-mêmes, ils

passèrent au fil de l'épée trente mille Chinois. L'Empereur de la Chine instruit de ce carnage, dit froidement, que des Sujets, qui sans son aveu étoient allés s'établir dans un pays étranger, avoient perdu tout droit à sa protection.

Les Anglois ont représenté ces dernières années dans les Papiers publics, les différentes Puissances de l'Europe, sous les emblêmes qui les caractérisent le mieux. « L'Impératrice de Russie, » par exemple, assise sur un superbe » canapé, ayant sous les pieds un ma» gnifique tapis de Turquie, entrela» çoit des lauriers pour en former » une couronne, qu'elle devoit met» tre sur sa tête. Au milieu de cette au» guste assemblée, on voyoit un hom» me simplement vêtu, qui alloit d'un » Prince à l'autre, étoit également » bien reçu de tous, les flattoit & en » recevoit des caresses ; & qui parvenu » au bout du cercle, se trouvoit avoir » en main, l'or, les bijoux, & les » effets les plus précieux de tous les » Membres de ce majestueux Con» grès ». Cet homme officieux, est

la Hollande, qui en faisant les affaires des autres, a le secret de faire très-bien les siennes.

Le climat de ces Provinces n'est pas favorable aux Arts; cependant, on a vu s'y former une école de Peintres célèbres, la plupart paysagistes. Leurs tableaux sont étonnants pour le fini, pour la dégradation des teintes, & la magie du clair obscur; ce sont des chefs-d'œuvres de patience, beaucoup plus que de génie: *Rembrand* est le seul dont on admire l'imagination autant qne la main.

La Hollande a produit un assez grand nombre de Savans laborieux & phlegmatiques, parmi lesquels on distingue *Grotius*, dont la réputation est bien déchue, depuis que le goût des citations est passé, & qu'on ne regarde plus comme des preuves & des autorités respectables, les vers des anciens Poëtes. Poli dans un siecle barbare, bel esprit & commentateur tout-à-la-fois, *Erasme* sut embellir l'érudition des grâces d'une philosophie enjouée & d'une imagination brillante.

Quittons ce peuple de Matelots &

de Marchands, que l'intérêt seul anime, & dont l'industrie est en quelque sorte déshonorée par l'avarice, pour considérer un peuple de braves guerriers, & de laboureurs vertueux. Si la Hollande doit son existence au commerce, la Suisse est le triomphe de l'agriculture. Une chaîne de montagnes, fertilisées par des mains libres; un pays affreux, embelli par la justice & par l'innocence; une immense population, le bonheur & l'abondance, au sein du travail & même de la pauvreté; des loix, des mœurs & du courage: telle est le spectacle que présente cette République. C'est un dernier asyle qui reste encore à la probité & à la vertu au milieu de la corruption générale de l'Europe; *Astrée* habite encore cette région fortunée, qui n'a ni luxe, ni théâtres, ni arts, ni *philosophie*.

On ne cesse de nous vanter le gouvernement féroce de Sparte, & l'héroïque simplicité des premiers Romains, tandis que nous avons sous les yeux des objets plus dignes de notre admiration. Les cantons d'*Uri*,

d'*Underwald* & de *Schwitz*, nous retracent la tempérance, le désintéressement, l'intrépidité, le zèle patriotique, l'austérité des anciens Spartiates ; mais on y voit régner en même-temps, la candeur, la bonne foi, l'humanité, vertus ignorées à Lacédémone. On y préfère l'art qui nourrit les hommes, à l'art qui les détruit. Le larcin & la raillerie amère, n'y sont point en honneur ; la modestie & la pudeur y relèvent encore les attraits d'un sexe timide, & jamais on n'y sacrifie la nature à un héroïsme faux & barbare. Là, comme dans les beaux jours de Rome naissante, un simple paysan quitte sa cabane pour siéger au Sénat ; & après avoir réglé les affaires publiques, revient modestement gouverner sa famille & cultiver le champ de ses pères. L'ambition des Tribuns, l'orgueil des Patriciens, les révoltes du peuple, déchiroient le sein de la République Romaine : mais dans les assemblées de ces heureux cantons, l'intérêt commun réunit tous les rangs, tous les âges ; & la voix du Magistrat fait taire toutes les passions.

Sparte n'avoit d'autres remparts que la valeur de ses habitans; la Suisse de même, n'a ni citadelles, ni places fortes, ni garnisons, toutes les Villes sont ouvertes. On rencontre de toutes parts des débris de forteresses & de châteaux, antiques retraites des tyrans, que la liberté a démolies. Un pays où tout citoyen est Soldat, n'a pas besoin de tours & de citadelles. Les Suisses ont renouvellé les prodiges de valeur qui nous étonnent dans l'histoire des Grecs : les nombreux bataillons des Autrichiens, disparurent devant une poignée de Suisses, à *Morgarte*, à *Sempack*, à *Wesen*. Ces noms ne sont pas aussi harmonieux, aussi doux à l'oreille, que ceux de *Marathon*, de *Platée*, & de *Salamine*. Les victoires des Suisses n'ont pas été célèbrées par des écrivains aussi illustres qu'*Hérodote*; mais à cela près les héros qui ont résisté à la puissance de l'Autriche, ne le cèdent point aux vainqueurs de *Darius* & de *Xerxès*.

Pourquoi faut-il que l'audace des novateurs ait porté le trouble dans

ces contrées paisibles, & soufflé avec le poison de l'hérésie le feu de la discorde? Pourquoi faut-il que des peuples unis par les mêmes intérêts soient divisés par la religion? Un autre malheur des Suisses, c'est leur liaison avec les peuples corrompus qui les environnent. Les Lacédémoniens plus sages avoient prudemment interdit l'accès de leur ville aux vices étrangers. Heureux les Suisses s'ils avoient pris la même précaution! les Officiers qui ont servi chez leurs Alliés rapportent dans le sein de la patrie le gout du luxe & de la frivolité. On prétend que déjà les mœurs s'altèrent, que l'antique simplicité commence à disparoître : le corps Helvetique périra sans doute, en perdant les vertus qui l'ont rendu florissant.

Dans un pays rempli de pâturages & couvert de troupeaux, où les citoyens sont bergers, où les mœurs & les occupations rappellent l'âge d'or & la vie des Patriarches, la Poésie pastorale a dû prendre un caractère plus noble, inconnu à *Théocrite*, & à *Virgile*, dont les bergers ne sont que des esclaves & des mercenai-

res. *Gesner* doit donc être regardé comme le créateur d'un nouveau genre d'Idylles, où l'on trouve plus d'intérêt, plus d'images touchantes que dans celles des anciens. Quelques gens de lettres ont fait honneur à la Suisse par leurs écrits ; mais elle est bien plus honorée par les vertus de ses citoyens. Que l'ignorance & la grossiereté habitent à jamais ses montagnes, s'il faut qu'elle achete des lumières & des arts aux dépens de ses mœurs !

Dans l'article de Genêve, on distingue un jugement sur *J. J. Rousseau*, où brillent le discernement & l'équité. M. le Comte *d'Albon* rend justice à l'éloquence séduisante de cet Orateur fameux, mais il ne dissimule pas ses défauts, & l'abus qu'il a fait quelquefois de ses talens.

Quand on voit un sol ingrat & stérile, fécondé par un travail opiniâtre; un pays sauvage, couvert d'un peuple immense; la nature enfin vaincue par l'industrie; ce spectacle console & élève l'ame. Au contraire, lorsqu'on rencontre des campagnes fertiles,

mais incultes, une contrée délicieuse, mais presque déserte, des habitans malheureux & pauvres, sous le climat le plus doux ; l'image de la misère & de la foiblesse humaine, attriste le cœur, & ne lui permet pas de s'ouvrir aux agrémens du paysage. Tel est le sentiment qu'on éprouve en parcourant la campagne de *Rome* & le territoire de *Naples*. L'ancienne Capitale du monde offre encore des monumens dignes de sa fortune passée ; mais la pauvreté de ses citoyens, forme un contraste frappant avec cette magnificence ; *Rome* a plus de statues que d'habitans ; ses terres cultivées autrefois par les mains victorieuses des *Curius* & des *Camille*, attendent inutilement les soins du laboureur découragé ; par-tout une solitude effrayante annonce la dépopulation ; on croit errer dans un pays que l'ennemi vient de ravager. La Campanie, couverte autrefois de Villes opulentes & de riches moissons ; la côte de Naples, où les Vainqueurs du monde étaloient les prodiges du luxe & se délassoient de leurs conquêtes ; cette région, si floris-

ſante autrefois, & connue ſous le nom de *la grande Grèce*, eſt preſque abandonnée, & ne conſerve plus que les avantages naturels de ſa ſituation. La Capitale ſeule, vaſte & bien peuplée, brille aux dépens du reſte du pays; encore les yeux y ſont-ils bleſſés par le ſpectacle de quarante mille mendians preſque nuds, qui n'ont le jour & la nuit d'autre domicile que les rues de *Naples*. L'Auteur attribue l'état déplorable des domaines du Pape, au monopole de bled que fait la chambre Apoſtolique; & la pauvreté du Royaume de *Naples*, au peu d'encouragement que l'on donne au laboureur, aux entraves qui gênent l'induſtrie: il nous montre dans la proſpérité du Duché de Toſcane, un exemple frappant des avantages qui réſultent de la liberté du commerce & de l'aiſance accordée au cultivateur. Le tableau qu'il nous trace du gouvernement de Veniſe, eſt d'un coloris effrayant. Cette prétendue République, gémit ſous un affreux deſpotiſme: là, ce que la tyrannie a de plus injuſte & de plus cruel, eſt mis en

œuvre, pour conserver la liberté. La défiance, la dissimulation, la perfidie, la vengeance, tels sont les ressorts de l'administration. Les délateurs sont encouragés comme des hommes utiles à l'Etat; jamais les *Caligula*, les *Néron*, n'ont immolé à leurs soupçons un plus grand nombre de victimes innocentes, que le *Conseil des Dix*.

A Venise, les particuliers sont pauvres, & la République est riche. A Gênes, au contraire, les particuliers sont riches, & la République est pauvre. Cet État, long-temps déchiré par des querelles intestines, souvent mal gouverné, parce que le sort a trop d'influence dans l'élection des Magistrats, se soutient uniquement par le grand commerce que font ses habitans, avec beaucoup d'activité & d'intelligence.

M. le Comte d'*Albon* s'abandonne à toute sa sensibilité, lorsqu'il nous peint le bonheur des sujets du Roi de Sardaigne, sous un gouvernement vraiment paternel. L'avide Publicain ne s'engraisse point du fruit de leurs tra-

vaux; une ſage économie préſide à l'administration des finances; le Prince ne s'occupe que du bien public; par-tout on voit régner la juſtice, la tranquillité, le bon ordre; déja l'affreuſe indigence eſt bannie des montagnes de la Savoye, & l'habitant de ces triſtes deſerts, bénit la main qui lui rend la vie & la liberté: (*) il ne manque plus à la félicité de cette Province, que l'abolition des corvées. Lorſque le Roi de Sardaigne eſt venu en Savoye, pour recevoir Madame *Clotilde*; il a été témoin de la tendreſſe de ces bons Savoyards, qui pour lui faire une réception magnifique, ont conſulté leur cœur bien plus que leurs facultés: pénétré de l'émotion la plus vive, ce Prince dit alors: *Mon voyage a ruiné mes bons & fideles ſujets de Savoye, j'en ferai une autre pour les dédommager; ce ſera mon tour.*

(*) Le Roi de Sardaigne a publié en 1762 un Edit qui affranchit tous les cerfs de la Savoie.

Quelques Grecs échappés de Conſtantinople, rallumèrent dans l'Italie, le flambeau des Arts éteint depuis pluſieurs ſiècles. Les monumens antiques ſortirent du ſein de la terre pour éclairer le génie ; une heureuſe influence fit éclorre tout-à-coup, & preſqu'en même-tems, une foule d'Artiſtes tous excellens dans leur genre : de magnifique palais s'élevent de toutes parts ; le marbre s'anime, la toile vît & reſpire ; la poëſie *d'Homere* & de *Virgile* renaît dans les vers du *Taſſe* & l'*Arioſte*. Les Italiens ſont les ſeuls qui aient éminemment réuſſi dans l'épopée ; ils ont mis en œuvre avec beaucoup d'art, deux ſources de merveilleux, que la ſuperſtition & l'ignorance leur ont ouvertes ; les enchantemens & la chevalérie. Les preſtiges de la magie valent bien le miniſtère des Divinités payennes. *Armide* eſt plus intéreſſante que *Vénus* ou *Junon*. Les Paladins ſont plus brillans, plus poëtiques mêmes que les héros d'*Homere*. Ceux qui veulent excuſer la maigreur & la ſécheresſe de la Henriade, prétendent qu'un merveilleux

veilleux de cette nature, est désormais interdit à nos poëtes: je pense bien différemment. Du tems de *l'Arioste* & du *Tasse*, les honnêtes gens ne croyoient pas plus qu'aujourd'hui aux prodiges des Enchanteurs; ou détruisez la poësie, ou laissez-lui les préjugés populaires, les erreurs, les doux mensonges, qui dans tous les tems ont été son domaine: ne compose-t-on pas encore aujourd'hui des apologues, quoiqu'on sache fort bien que les bêtes ne parlent pas? Le bon *la Fontaine* n'a-t-il pas dit dans le beau siècle de Louis XIV:

Le monde est vieux, dit-on, je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant:

assurément il connoissoit mieux les hommes & le caractère de la Poësie, que tous nos modernes discoureurs de littérature. Dans notre siècle philosophique ne lit-on pas encore avec le plus vif intérêt la *Jérusalem délivrée*, même dans une mauvaise traduction, tandis que la Henriade avec ses portraits & ses sentences, fait bailler le plus intrépide lecteur? pourquoi re-

buteroit-on aujourd'hui un poëme où la même espèce de merveilleux seroit employée avec autant de goût & de génie que dans celui du *Tasse*?

Par une fatalité bien singulière, la poësie dramatique n'a jamais été cultivée en Italie, qu'avec un succès médiocre. *Plaute* & *Terence* n'ont fait que traduire des Comédies grecques. *Athènes* & *Paris*, partagent entr'elles la gloire du Théâtre. Les Opéras d'*Apostolo Zeno* & de *Métastase*, sont très inférieurs à nos bonnes Tragédies, & *Goldoni* est fort au-dessous de *Moliere*.

Notre voyageur, au sortir de l'Italie, tourne ses pas vers l'Espagne, pays également favorisé de la nature, & encore plus mal cultivé; il releve avec beaucoup de sagacité les abus qui ont appauvri & dépeuplé ce Royaume, autrefois si florissant, habité par une nation pleine d'énergie, mais tombée dans l'engourdissement; il indique les moyens de remédier au mal. Je n'entrerai point dans ces détails politiques; il seroit inutile de répéter ici les réflexions que j'ai déja faites en vous rendant compte d'un

nouveau voyage d'Espagne, dans le 27e. N°. de cette année.

Les Espagnols ont été nos Maîtres dans l'Art du Théâtre : nous leur devons la premiere Tragédie & la premiere Comédie, dont notre Scene puisse s'honorer. Nos Auteurs ont longtems traduit leurs pièces, comme les Romains traduisoient celles des Grecs; mais nous avons enfin renoncé à leurs intrigues romanesques, pour peindre la nature & la société. Avec beaucoup de génie & d'imagination, les Espagnols n'ont rien produit d'excellent, ni dans la poësie dramatique, ni dans aucun genre, parce que le goût leur a manqué ; leurs Comédies & leurs Romans, sont des ouvrages extravagans & monstreux : le *Dom - Quichotte* est le seul chef-d'œuvre de leur littérature.

M. le Comte d'*Albon* termine sa carrière politique, en jettant un coup-d'œil sur le Portugal : après nous avoir tracé un tableau rapide de sa gloire passée, de ses richesses & de ses conquêtes dans les Indes, il nous le montre dégradé & asservi aux Anglois. On distingue dans cet article un détail

très-curieux sur la conduite & les opérations du Marquis de *Pombal*, qui, par une suite d'événemens imprévus, étant parvenu au ministère, a fait à la Nation beaucoup de bien & beaucoup de mal.

Le *Camoens* est le seul Portugais qui ait acquis un nom illustre dans les Lettres. Sa *Lusiade*, parmi un grand nombre de défauts grossiers, offre plusieurs traits de génie.

L'ouvrage de M. le Comte d'*Albon*, est rempli de vues saines, d'observations solides & judicieuses : son grand principe qu'il reproduit par-tout, est la liberté du commerce ; il la regarde comme le plus sûr fondement de la prospérité des Empires; c'est aux obstacles qui arrêtent le cours de l'industrie, qu'il attribue toujours la décadence & la désolation des pays dont il parle. L'abondance des idées & la multitude des objets, ne nous a permis de citer aucun morceau considérable de ces discours, qui put faire connoître la maniere d'écrire de l'auteur. Son style ne nous a pas paru aussi sage que la gravité des matieres sembloit l'exiger ; il étincelle de figures & de

métaphores hardies ; on y remarque souvent une vaine enflure, & de pompeuses déclamations, qui affoiblissent les pensées; mais ces défauts, qui annoncent une surabondance de chaleur & d'imagination, sont bien plus aisés à corriger, que la froideur & la sécheresse.

LETTRE XVIII.

LES CONTES DES GÉNIES, ou les charmantes leçons d'Horam, fils d'Asmar, Ouvrage traduit du Persan en Anglois, par Sir Charles Morel, ci-devant Ambassadeur des établissemens Anglois dans l'Inde, à la Cour du Grand Mogol, & en François sur la traduction Angloise, avec 13 figures, 3 vol. in-12. *A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques.*

LA *Barbe Bleue*, la *Belle au Bois Dormant*, le Petit *Poucet*, telles sont les niaiseries dont nous avons été bercés presque tous dans l'enfance. Une Bonne qui a recueilli de la bou-

che de ses parens toutes ces narrations puériles, croit, à son tour, nous faire un grand présent d'en fatiguer nos oreilles. Ne pensez pas qu'elle y cherche des vues morales, ses lumières ne peuvent aller jusques-là : elle n'y apperçoit qu'un sujet de recréation, un moyen d'appaiser les clameurs bruyantes, les mutineries du bas âge, & rien de plus. Fait-elle par hasard des applications ? elles sont aussi fausses, aussi mal-adroites, que le fond de ces contes est absurde & ridicule. Le seul fruit réel qu'on ne manque jamais d'en retirer, c'est qu'ils endorment la Bonne qui récite, & que le sommeil se communique bientôt à l'enfant qui écoute. Voilà, Monsieur, à quoi se réduisent, à peu-près, les premières notions qu'on nous donne au sortir du berceau. Il semble qu'on ait peur que nous n'apprenions trop tôt à penser. Au lieu de diriger chez nous l'entendement d'une manière profitable, on surcharge notre mémoire d'un amas de choses futiles, qui n'influeront jamais sur le bonheur de nos jours; car enfin tous les Livres de la *Bibliothèque*

Bleue ne sauroient nous enseigner l'art de réfléchir, ni l'art encore plus difficile de devenir heureux.

Les pères & mères ne prendront-ils pas une autre route pour préparer nos jeunes années à l'étude des connoissances utiles? des vérités exposées simplement, débarrassées de tout l'attirail du merveilleux, des exemples réels d'actions justes & honnêtes, ne seroient-ils pas plus propres à nous disposer au bien, que tous ces contes de Fées, dont le principal mérite est de nous inspirer une curiosité stérile? Des bottes qui font sept lieues d'une enjambée, étonnent, sans contredit, notre foible imagination; mais nous n'y ajoutons aucune foi, quoiqu'incapables encore de raisonner sur les vraisemblances. Que résulte-t-il donc de tout cet étalage de vaines fictions? l'imagination jouit un moment, l'esprit n'acquiert pas, & le cœur reste vuide. On parvient à l'adolescence avec un faisceau de bagatelles. Habitués à des alimens superficiels, nous avons de la peine à nous accoutumer aux nour-

ritures folides. Infenfiblement nous paffons par tous les différens degrés de l'âge, fans perdre le fouvenir des frivolités qui nous ont amufés, & par une fuite néceffaire de notre éducation vicieufe dans l'origine, nous atteignons la vieilleffe, en confervant tous les goûts légers de l'enfance.

Ne concluez pas, Monfieur, d'après ce préambule, que je veuille critiquer les *Contes des Génies*. Cette production mérite d'être diftinguée avantageufement: il ne faut pas la confondre avec les écrits de *Perrault* & de fes froids imitateurs, ni avec les rêveries arides de ceux qui l'ont précédé dans le genre des Contes de Fées. Ici, l'Allégorie eft très-ingénieufe. Tout y préfente une mine féconde de moralités intéreffantes, & depuis la claffe la plus vulgaire de la fociété jufqu'aux Monarques, chacun peut y trouver des leçons inftructives. S'il eft vrai que les Contes, comme la Comédie, doivent avoir un but moral, on peut dire que ceux-ci rempliffent complettement cet objet.

Il y a plufieurs années qu'on en

fit une édition en Hollande. Le succès fut très-rapide, malgré les négligences & les fautes de style qu'on y avoit glissées. En 1766, nous eumes occasion de parler de cet Ouvrage dans notre Journal. La Dame *Duchesne* en avoit fait alors l'acquisition. C'est encore elle qui fait revivre aujourd'hui ce même Ouvrage, que sans doute elle n'a pas intention de donner pour une nouveauté. Il est assez commun aux Libraires d'user de finesse pour ressusciter des Livres oubliés ; mais comme les motifs de la Dame *Duchesne* sont droits, (quoiqu'elle n'ait point annoncé que les *Contes des Génies* avoient déjà paru) nous croyons qu'elle nous saura gré de suppléer à cette omission involontaire, en prévenant que c'est ici une Antique, qui n'a pas subi le moindre changement, & qui n'est enrichie d'aucune addition. Un pareil avis de notre part n'est pas une envie de nuire au débit, puisque nous avons tâché plus haut d'accréditer par nos éloges la réputation de ces Contes. Entrons dans l'examen

Sir *Charles Morell* nous trace d'abord la vie de *Horam*, prétendu Auteur des *Contes des Génies*. C'étoit donner adroitement le change, & s'ouvrir un chemin à la confiance du Public par une ruse d'autant plus sûre, qu'on recherche toujours avec avidité ce qui vient de loin ; mais, quand on avance dans la lecture de l'Ouvrage, on reconnoît bientôt la surprise, & le prestige s'évanouit. Quoi qu'il en soit, le faux *Horam* est rencontré par Sir *Morell* au fort Saint-George. Une tendre amitié ne tarde pas à les unir. L'Anglois se sert de toute son éloquence pour convertir le Persan à la Religion Chrétienne. L'avarice des Peuples de l'Europe, leur soif démesurée de l'or, leur amour sanguinaire des conquêtes, leur mépris des sermens les plus saints, &c. lui fournissent des prétextes spécieux pour rejetter avec horreur la proposition de Sir *Morell*. Il est aisé de voir que l'Auteur, sous le nom du fils d'*Asmar*, fait la critique des excès commis par les Chrétiens dans l'Inde & l'Amérique. La peinture de leurs atrocités rappelle à notre sou-

venir ces jours de sang, qu'il auroit fallu couvrir à jamais d'un voile impénétrable.

« Si tous les Chrétiens, dit *Horam*, » étoient comme mon ami, j'em- » brasserois avec joie la foi de *Christ*. » Mais en quoi les Chrétiens se distin- » guent-ils des infidèles parmi les- » quels ils vivent ? Leurs jours sont » des jours de débauche, & leurs nuits » des nuits d'intempérance. Ils prê- » chent la vérité, & pratiquent le » mensonge : ils se nomment Chré- » tiens, & leurs actions sont dignes » des Payens... Ils servent d'abord » leurs passions, & donnent à Dieu » les restes d'une vie usée. *Alla* que » je sers ne veut point de tels ado- » rateurs ».

Après plusieurs autres conversations sur la même matière, *Horam*, toujours inébranlable dans les principes de sa croyance, raconte l'histoire de sa vie. Il étoit encore à la mammelle lorsqu'il perdit son père *Asmar*. A douze ans il vint étudier à *Mousul* : au bout de neuf années, il fut élu *Iman* d'une des Mosquées de

cette Ville. La guerre porte ses ravages dans la contrée qu'il habite; il est fait prisonnier, & vendu à un marchand Anglois, nommé *Wimbleton.* Ce marchand lui confie ses intérêts. Le zèle & l'intelligence de *Horam* améliorent la fortune de son patron : *Wimbleton* meurt : il constitue héritier du quart de ses biens le fils d'*Asmar*, & lui prescrit de partir pour Londres, avec ordre de remettre le reste à son frère. Départ de *Horam.* Il s'embarque sur la Méditerranée. La faveur des vents le pousse bientôt en Angleterre ; & son premier soin est d'y visiter les Temples; il est frappé d'étonnement à la vue de la dissipation & de l'immodestie qu'il y remarque.

« Les Chrétiens sont aussi dissipés, » même aussi babillards au Temple, » que dans leurs maisons de rafraîchissement. En vérité, l'Anglois se » conduit dans le Temple, comme » s'il étoit au-dessus de la Divinité » qu'il y vient adorer. . . Lorsque les » Anglois s'assemblent pour adorer » l'Etre Suprême la Religion est la

» dernière de leurs pensées. . . . Les
» uns sont debout, les autres assis :
» il y en a qui sont appuyés, d'au-
» tres rient : j'en ai vu qui regar-
» doient la voûte, d'autres dont la
» tête mobile tournoit de tous les
» côtés ; plusieurs dorment, & leurs
» voisins ne sont occupés qu'à les
» réveiller. . . . . . . Un étranger doit se
» faire une idée bien peu raisonnable
» d'une Religion dont les Sectateurs
» mettent si peu de décence dans leur
» culte ».

Ce tableau a beaucoup de ressemblance avec nos usages. Si *Horam* s'étoit arrêté dans quelques-unes de nos Eglises en France, il eût été forcé de convenir que, pour le moins, nous y sommes aussi peu respectueux que les Anglois dans leurs Temples. Qu'eût-il pensé de tout cet attirail profane qui nous suit jusques dans le sanctuaire de la Divinité ? Qu'eut-il auguré de nos postures scandaleuses ? Qu'eut-il dit de ces demi-nudités qui provoquent les regards du libertinage ? Quelle indignation enfin n'eût-il pas ressentie

en écoutant les discours licencieux de ces hommes pervers, qui font de nos Eglises un lieu de rendez-vous & d'impiété ?

Horam va trouver le frère de *Wimbleton*. Le généreux fils d'*Asmar*, au lieu du quart des biens que lui avoit cédé son maître, se résout à n'en retenir que le dixième. Insensible à ce trait de désintéressement, le frère de *Wimbleton* a la lâcheté de vouloir faire emprisonner le malheureux Persan, afin de s'emparer de tout sans aucun partage. *Horam* échappe aux piéges du scélérat. La perfidie qu'il éprouve, jointe aux conseils qu'on lui donne, révolte son cœur contre les Européens. «Le commerce, *dit-il*, » est le Prophête des Européens, & » l'or est leur Dieu. Je veux néan» moins apprendre leurs sciences, » qui nâquirent en Asie, mais qui » ont fructifié en Europe ». *Horam*, en peu de temps, fait des progrès inconcevables. Quand il se croit suffisamment instruit, il retourne dans sa Patrie. A l'imitation de *Pythagore*, il parcourt plusieurs climats, & con-

verse avec les savans de tous les pays ; sa réputation s'étend jusqu'aux extrêmités les plus reculées de l'Asie. Le Grand Mogol l'attire à sa Cour, & le charge de l'éducation du Sultan *Osmir*, son fils. C'est alors qu'il forme le projet de présenter au Prince des leçons de morale sous le voile de l'allégorie. Tout le monde admire ses charmantes leçons : *Osmir* seul, pour qui elles étoient destinées, ne les goûta pas. Le Grand Mogol, craignant les inclinations corrompues de l'héritier de son thrône, le fait enfermer étroitement. *Osmir* accuse *Horam*, auprès de son père, de lui avoir inspiré le dessein de l'assassiner. *Zaurengzeb* interroge le fils d'*Asmar*, dont toutes les réponses calmes & ingénues attestent l'innocence. Cependant l'Empereur, obligé de choisir entre l'opprobre de son fils & la justification de *Horam*, prononce avec douleur l'exil du fidèle sujet qu'on calomnie.

« J'obéis : le Monarque avoit don-
» né ordre à un *Nabab*, mon ami
» sincère, d'avoir soin de moi, & de
» me faire escorter jusqu'à l'embou-

» chure du Gange. Je traversai les » mers, & je vins fixer ma demeure » dans cet établissement de votre Na» tion. Dès que ma disgrace eut » éclaté à la Cour du Mogol, on » empoisonna mes leçons : on les in» terpréta méchamment : on me sup» posa des vues, dont mon cœur & » mon esprit étoient bien éloignés. » Je retirai toutes les copies que je » pus trouver, & les emportai avec » moi, dans la vue de les brûler, & » d'en faire un sacrifice au Dieu des » Payens ».

Cette vie, Monsieur, n'est pas un des contes les moins intéressans de l'Ouvrage. L'Auteur Anglois y a très-heureusement encadré une partie des vices dominans de l'Europe, tels que le parjure, l'ingratitude, la trahison, la cupidité, &c. La manière dont se terminent les avantures de *Horam* est très-touchante. On frémit de la bassesse du fils de *Zaurengzeb*, qui, pour se procurer le plaisir féroce de voir couler le sang de son vertueux Mentor, le dénonce à l'Empereur comme un vil meurtrier. A combien

de réflexions *Zaurengzeb* lui-même ne donne-t-il pas lieu ? N'eſt-on pas affligé d'entendre cè Prince, ami de la clémence, confirmer la diſgrace d'un vrai ſage, par des motifs de bienſéance qui choquent toute idée de juſtice ? *Horam* n'eſt point coupable, le Grand Mogol en eſt convaincu, & pourtant il le bannit de ſa préſence ! Quelle triſte opinion le fils d'*Aſmar* nous laiſſe de l'équité des Cours, ſi l'innocence même ne peut pas s'y promettre un appui ! Les interprétations que la malignité donne aux leçons de *Horam*, eſt encore une de ces noirceurs très-communes dans les Palais des Rois. Que d'écrivains, incapables de haſarder dans leurs Ouvrages un ſentiment qui pût bleſſer leurs Monarques, ont été victimes des alluſions d'une baſſe envie, ou d'une haine envenimée ! Ce qui arrive au Philoſophe de la Perſe eſt, en quelque ſorte, l'Hiſtoire de l'illuſtre Archevêque de Cambrai. A peine *Télémaque* parut, que des eſprits inquiets mirent toute leur étude à y chercher des applications. On

insinua dans le public que son Livre étoit une censure amère du règne de Louis XIV. C'est ainsi qu'on eut recours à toutes sortes de manœuvres, pour empoisonner les jours & la gloire d'un de nos plus beaux Génies; c'est ainsi que *Fénelon* dont l'ame étoit douce & simple, comme ses intentions étoient pures, fut soupçonné d'avoir voulu porter un regard téméraire sur la conduite de son Roi. Voilà les hommes! L'éclat de la vertu & des talens blesse leurs regards jaloux; le mérite est un crime qu'ils ne pardonnent jamais.

Le Conte qui suit la vie de *Horam*, est une espèce d'introduction. *Guialar*, Iman de Terki, avoit deux fils qu'il conduisoit tous les jours dans un bois délicieux, pour les entretenir des dangers de la société civile; sa plus chère occupation étoit de leur inspirer le goût de la retraite. Un génie, sous les traits d'une beauté éblouissante, se présente aux yeux de *Guialar*, & n'approuve pas que ce père éloigne ses enfans du commerce des hommes. Ils s'offre à les

instruire, & les enlève dans un séjour magnifique, où plusieurs génies bienfaisans, étoient assis sur des thrônes d'or. *Iracagem*, le Prince des Génies, les interroge sur les services qu'ils ont rendus au genre humain. Chacun entre successivement dans les détails de sa mission, & de-là naissent les dix Contes, qui forment ces trois volumes.

Le premier est l'histoire d'*Abudah*, riche marchand de *Bagdat*, dont nous avons parlé en 1766. La nécessité de ne pas se répéter, nous impose la loi de le passer sous silence. Ce Conte fait voir qu'au milieu de l'abondance & des richesses, l'homme vit toujours dévoré de desirs insatiables. Il a beau posséder tout ce qui peut le rendre heureux; jamais il n'est content. Ceux qui ont lu l'Odyssée, verront clairement que les aventures d'*Abudah*, avant de parvenir au thrône, où le place un songe imposteur, ont été calquées sur les aventures d'*Ulisse*. L'histoire du marchand de *Bagdat*, est une des allégories les

plus ſublimes, qu'on puiſſe mettre ſous les yeux des Rois.

Comme il ſeroit impoſſible d'analyſer l'eſprit de ces différens Contes, nous allons en choiſir un ou deux, qui feront connoître la maniere de narrer de l'Auteur, & l'art avec lequel il déploie toute la Pompe du merveilleux.

LE DERVIS ALFOURAN. Toute la Province d'*Eyraca* avoit conçu la plus grande vénération pour *Alfouran*; on venoit de mille endroits admirer le ſaint perſonnage, dont l'auſtérité faiſoit tant de bruit. Son hermitage étoit enfoncé dans l'horreur d'une épaiſſe forêt, ſituée au-delà du Fauxbourg de *Baſſora*. Le fils d'un marchand de cette Ville, nommé *Sanballad*, étoit le plus ardent de tous ceux qui avoient voué au Dervis un attachement religieux; il aſſiſtoit toujours le premier aux leçons édifiantes d'*Alfouran*, & jamais elles ne manquoient de faire ſur lui l'impreſſion la plus vive; ſes deſirs ſe tournèrent bientôt du côté de la ſolitude.

Rien ne lui offroit une image aussi délicieuse que la vie retirée. L'opulence, les dignités & les plaisirs du monde n'avoient à ses yeux que des attraits vains & méprisables. Le cœur plein du dégoût des choses terrestres, il se rend à l'hermitage du respectable *Dervis*, pour le prier de l'initier aux mystères de sa vie heureuse. *Alfouran*, après l'avoir contemplé avec attention, lui tient ce langage.

» Et tu peux quitter les vanités de » la vie, ô jeune homme? tu peux « passer dans la retraite & l'abstinence, » les plus beaux jours de ta jeunesse? » Tu peux quitter pour toujours tes « connoissances, tes amis, tes parens, » tes liaisons, tes plaisirs? Tu peux » détacher ton ame de tous ces biens, « & leur préférer la vie dure, solitaire » & pénitente d'un vieux Dervis? Si » tu te crois assez de courage pour » cela, laisse-moi éprouver auparavant ta foi & ton obéissance. Monte » sur ce roc escarpé, & va t'asseoir » sur la pierre qui est dédiée au feu » pur du soleil. Reste-là trois jours & » trois nuits. Laisse-toi fondre par

» l'ardeur brûlante du soleil pendant
» le jour, & mouiller la nuit par la
» rosée du ciel. J'aurai soin de te
» porter les mets les plus exquis, que
» les riches de *Bassora* m'envoient
» chaque jour pour exciter mon ap-
» pétit. Je les servirai devant toi;
» mais si tu y touches, ou si tu oses
» même permettre à ton esprit de les
» convoiter, que la malédiction du
» Dieu du feu soit sur toi ».

Sanballad ne s'effraie point de la rigoureuse épreuve qu'on exige de lui; il monte avec joie sur la montagne; pendant trois jours, il supporte patiemment tout ce qui pouvoit lui assurer la gloire du triomphe. Pour prix des obstacles qu'il a vaincus, *Alfouran* l'initie aux Mystères qu'il a desiré connoître, & le conduit à sa cellule, où tous deux prennent ensemble un repas très-frugal. L'emploi du vieux Dervis étoit de prêcher le matin au peuple de *Bassora*, tandis que *Sanballad* recevoit leurs offrandes : vers le milieu du jour, *Alfouran* alloit sur la montagne avec les offrandes qu'il avoit reçues, pour

en faire un sacrifice. Quand le soleil quittoit l'horison, il revenoit joindre *Sanballad*, qui lui apprêtoit quelques racines avec lesquelles il se nourrissoit. Le jeune Dervis se complaisoit de plus en plus dans la tranquillité de son nouvel état; une chose néanmoins l'affligeoit, c'étoit l'opiniâtreté de son maître, à lui refuser la permission de l'accompagner sur la montagne du sacrifice.

« O jeune homme, lui disoit-il » sans cesse, sache que celui-là seul » est digne d'offrir un tel sacrifice au » feu, qui, par une longue abstinence, a sanctifié son esprit, en le » purifiant de tout desir terrestre. Il » s'en faut bien encore que vous soyez » parvenu au sublime degré de sainteté qu'exige ce ministère sacré. » Vous avez encore plusieurs années » à passer dans les exercices & les » épreuves d'une vie pénitente, vous » y devez persister pendant un grand » nombre de soleils, avant que d'être » admis à l'emploi le plus noble & » le plus grand dont l'homme soit » capable. Attendez avec une humble

» résignation que le temps de votre
» épreuve soit accompli ».

Une nuit que *Sanballad* dormoit sur une table de pierre, peu éloignée de l'endroit où reposoit *Alsfouran* sur un lit de caillous aigus, un spectre, sous la forme d'un petit homme vieux, apparoit au jeune Dervis, & l'avertit qu'*Alsfouran* a résolu de l'égorger. Ce spectre étoit un bon Génie, qui protégeoit *Sanballad*; il lui conseille de profiter du sommeil de son emmemi, pour lui ravir un cachet merveilleux qu'il tient sur sa poitrine, & dont la vertu est de faire obtenir sur le champ tout ce qu'on desire. *Sanballad* obéit. *Alsfouran* se réveille, mais le jeune homme souhaite que le Dervis se rendorme, aussi-tôt il tombe dans un profond sommeil. Le bon Génie *Mamlouk* le félicite de son courage, & le conduit sur la montagne, pour le convaincre que le culte de son maître, n'étoit qu'imposture & sacrilège. Arrivés au sommet, ils trouvent l'Autel du sacrifice, que *Sanballad* renverse de ses mains. Un escalier sombre, taillé dans le roc, qui pénétroit

pénétroit au centre de la montagne, se découvre soudain. *Mamlouck* ordonne au crédule disciple d'*Alfouran* d'y descendre. Après avoir compté trois cens degrés, il parvient à une porte, qui l'eût arrêté, sans le cachet de *Nadoc*; mais elle s'ouvre à son commandement. Plus loin étoit une autre porte de fer, qui s'ouvre, comme la première, à l'approche de *Sanballad*, & qui laisse voir une caverne immense, où étoient déposées toutes les richesses que le Dervis avoit reçues des habitans de *Bassora*. A quelque distance de la caverne, on appercevoit un Temple spacieux, tout de diamant. Des dévotes enthousiastes y couroient çà & là, en se déchirant le sein, & poussant avec effort des gémissemens lugubres. Une scène profane succède à ce spectacle de douleur. Le Génie *Mamlouck* prend la figure d'*Alfouran*, & commande à une troupe de Matrônes dont il est environné, de lui donner la coupe d'amour. Les quatre plus anciennes lui présentent un vase de cristal, qu'il

porte à ses lèvres. Toutes les femmes s'empressent de l'imiter. Tout-à-coup elles sont frappées d'une espèce de délire. Les unes chantent des couplets obscènes, & font mille gestes indécens; les autres se dépouillent de leurs vêtemens, & semblent trouver du plaisir à dévoiler leur prostitution.

« Qui sont ces femmes, demanda » *Sanballad*, à son guide? Ce sont, » répondit *Mamlouck*, des femmes » simples & crédules, qu'*Alfouran* » abusa. Elles venoient l'entendre » dans le silence de la nuit; & peu-à-» peu il sut si bien les séduire, qu'il » leur persuada qu'elles honoroient la » Divinité par ces cérémonies in-» fâmes ».

Mamlouck, toujours déguisé, sort du sein de la montagne: il vient se placer devant la cellule du vieux Dervis. Déjà la foule s'assemble autour de lui, le comble de bénédictions, & lui offre, comme à un Saint, tous les hommages d'une humble vénération. Indigné d'un culte aussi aveugle, le

Génie adresse ces paroles effrayantes au peuple de Bassora.

« O hommes insensés! Infâmes ido-
» lâtres! . Je n'ai pu voir, sans la dou-
» leur la plus sensible, combien vous
» vous êtes écartés de la doctrine du
» Prophète .... Vous deviez être ten-
» tés par les prestiges d'*Alfouran*...,
» Sous le voile d'une sainteté affectée,
» il sut gagner tous vos cœurs. Vous
» l'écoutiez comme un oracle; vous
» le révériez comme un Saint. Le de-
» sir de l'entendre vous faisoit négli-
» ger vos occupations les plus impor-
» tantes : tous les travaux étoient suf-
» pendus; le commerce languissoit;
» les devoirs les plus indispensables
» de la société étoient violés; vous
» vous oubliiez vous-mêmes, vous
» vous priviez de tout pour le lui
» offrir. Hommes imbécilles! Mor-
» tels trop crédules! .. C'est dans les
» entrailles de cette montagne, que
» sont les monumens affreux de sa
» méchanceté & de son hypocrisie.
» Je vais les montrer à vos yeux ».

Les Cavernes & le Temple se découvrent. On y voit toutes les ri-

chesses qu'un zèle superstitieux avoit apportées au Santon, si célèbre par ses prétendues austérités ; mais quelle fut la surprise des habitans de la Ville, quand ils tournèrent leurs regards sur l'endroit qui recéloit ces femmes prostituées, le déshonneur & l'opprobre de leurs concitoyens ! A cet aspect, ils ne sont plus maîtres de contenir leur juste ressentiment. Tous s'élancent, à la fois, sur l'imposteur *Alfouran*, on l'insulte, on l'accable de reproches, & la multitude furieuse le déchire impitoyablement.

On ne peut pas représenter l'hypocrisie sous des couleurs plus hideuses ; mais ces couleurs sont aussi trop chargées. Sir *Morell* ne s'est pas contenté de nous montrer *Alfouran* comme un faux dévot, qui se sert du masque de la religion, pour abuser de la crédulité des peuples, & pour se livrer en secret à tous les excès de l'incontinence ; il a cru que le portrait ne seroit qu'ébauché, s'il n'en faisoit pas un monstre, un assassin. Ici, le cerveau Anglois s'est exalté jusqu'à détruire l'illusion. Quel bien en effet peut-

il revenir au vieux Dervis de la mort de *Sanballad*? Ce jeune Néophite ne possède aucune richesse qui puisse tenter la cupidité d'*Alsouran*. A-t-il peur qu'il ne découvre la honte de sa conduite? Il pouvoit s'épargner ces inquiétudes, en ne l'admettant point dans son hermitage. S'il tue le compagnon de ses pieux exercices, n'a-t-il pas à redouter que les habitans de Bassora ne forment des soupçons sur cette mort précipitée? On sait que dans toutes les Religions il y a des hypocrites, qui sont d'adroits corrupteurs. Les faux dévots s'occupent volontiers des moyens de séduire & de faire fortune, mais ils s'aiment trop pour s'exposer au danger d'assassiner. L'idée de poignarder *Sanballad*, est donc un défaut dans ce petit conte. La fiction doit peindre & embellir la vérité : ôtez-lui ce charme, ce n'est plus qu'un mensonge qui détruit l'objet moral, & n'inspire aucun intérêt.

Le dernier des *Contes* & le mieux écrit, est précisément celui dont nous n'avons plus la liberté de faire mention, puisqu'on nous a déjà pré-

venus. Qu'on nous permette néanmoins d'en donner une légère esquisse. Nous aurons l'attention de ne citer que les endroits qui n'ont point été rapportés dans la première analyse.

Adhim, Roi de Perse, avoit un amour excessif pour la magnificence. Des Palais somptueux s'élevoient à grands frais par ses ordres. Il auroit souhaité qu'aucun Souverain du monde n'eût habité sous des lambris aussi richement décorés que les siens. Des flatteurs avoient soin de vanter son goût, & le faste incomparable de ses bâtimens : il se lasse de la monotonie de leurs adulations, & se déguise pour consulter des sujets moins suspects. Bientôt il apprend que ses folles dépenses font murmurer le peuple écrasé sous le poids des impôts. Le nom de *Mirglip* qu'il entend prononcer avec éloge, fixe son attention ; il fait venir ce sage préconisé, & touché de sa vertu, il l'invite à demeurer dans sa Cour.

« Que Monseigneur modère les

» effets de sa bonté, *dit Mirglip*; éle-
» vé dans une condition basse, à
» l'ombre des forêts, ton esclave ré-
» pondroit mal à l'honneur que son
» maître daigne lui faire. J'aurois
» mauvaise grace à jouer le rôle d'un
» courtisan; que le magnifique Sultan
» de Perse laisse *Mirglip* vivre parmi
» ses égaux comme auparavant. C'est
» assez pour l'Esclave, que son maître
» approuve sa conduite ».

Lémack, Visir d'*Adhim*, & le flateur de toutes ses passions, craignant que *Mirglip* ne gagne la faveur du Monarque, l'accuse de débauche & d'yvrognerie. *Adhim*, furieux qu'on ose violer la Loi de *Mahomet*, ordonne que *Mirglip* paroisse en sa présence. Ce pieux Musulman succombe sous les traits de l'imposture : il est condamné à la mort. *Adhim* semble plongé dans une sombre mélancolie. *Lémack* qui redoute que son maître n'appelle de la Sentence qu'il a prononcée, s'empresse de lui amener trente belles femmes pour le distraire par l'appât des voluptés. Au moment qu'on alloit con-

duire *Mirglip* au trépas, des *Imans* viennent détromper le Roi de Perse. *Mirglip* est déclaré innocent, & comblé de bienfaits. *Adhim* projette d'aller visiter dans sa solitude le Dervis *Phésoï-Ecneps* : il part avec *Mirglip*. *Lémack* est honoré du soin de gouverner l'Empire. Le Roi arrive, sous un nom inconnu, à la vaste forêt que le Religieux Dervis avoit choisi pour son séjour ; il y est reçu avec une douce effusion de cœur. Un matin qu'au lever du soleil *Phésoi-Ecneps* faisoit sa prière dans sa petite Mosquée, *Adhim* transporté de joie & de ferveur lui tint ce discours.

» O Saint vieillard ! que je vous » ai d'obligation de me faire appro- » cher de si près de la Divinité ! une » éteincelle du feu sacré qui embrâse » ton cœur, est tombée sur le mien. » Oh ! si tous les hommes prioient » avec autant de ferveur que toi, la » Mosquée seroit un séjour de féli- » cité. *Adhim*, notre Sultan, quit- » teroit la plaine d'*Orez*, pour ve- « nir habiter avec toi dans le Temple » d'*Alla*.

» Mon cher & vertueux Discipl e
» répondit *Phésoi-Ecneps*, Je ressens
» une vraie satisfaction de vous voir
» pénétré de ces sentimens Religieux ;
« mais les accès de votre ferveur
» me font soupçonner qu'elle ne
» vous est pas ordinaire. Mon bon
» ami, la vraie dévotion est calme
» & tranquille: elle n'est ni passion-
» née, ni emportée : elle est cons-
» tante & uniforme, cette chaste
» fille de la vérité, cette douce com-
» pagne de la raison, née pour ha-
» biter dans tous lee cœurs, & pour
» unir tous les hommes par les liens
» de la Justice. La Religion ne nous
« ordonne pas de fuir la société de
» nos semblables... Notre premier
» devoir est d'adorer *Alla*, le second
» est d'être utile aux hommes... c'est
« une pieté mal-entendue de rester
» sans cesse enfermé dans la Mos-
» quée, au lieu de remplir les obli-
» gations de la vie civile, & d'em-
« ployer au bien de l'humanité les
» talens que nous avons reçus du
» Ciel.... Des emplois différens con-
» viennent aux différens âges de la

» vie. Autrefois, jeune comme vous,
» lorsque je jouissois de toute la vi-
» gueur d'une santé robuste, je vins
» à la Cour de Perse où plusieurs
» Emirs m'avoient appellé, pour me
» charger d'accompagner leurs fils
» dans leurs voyages.... Un de mes
» Disciples me fit bâtir cette maison
» qu'il me donna comme une mar-
» que de sa reconnoissance. *Marinak*,
» ma chère *Marinak*, me fit père de
» deux filles que j'élevai dans la vertu.
» Elles croissoient en beauté & en
» sagesse sous les yeux de leur ten-
» dre père, lorsque *Kaphira* m'a été
» enlevée, je ne sais par quel acci-
» dent... Noble étranger, les larmes
» qui tombent de mes yeux annon-
» cent une sensibilité dont je fais
» gloire. Quiconque n'est pas affecté
» par le tendre souvenir de ceux aux-
» quels il fut uni par les liens du
» sang, est au-dessous de l'humanité.
« Je ne sais point m'élever au-des-
» sus des sentimens de la nature...
» Nos penchans naturels nous vien-
« nent du Ciel... si nous les suivons
» avec droiture, ils nous conduiront

» à la vertu, dont nous éloigne une » vaine Philoſophie, qui voudroit inſ» pirer à l'homme l'inſenſibilité de la » pierre ».

Que ce langage, Monſieur, eſt conſolant ! qu'il eſt loin des principes deſtructeurs que voudroit établir aujourd'hui une ſecte d'Ecrivains téméraires & ſéditieux ! Il paroît que ce qu'on appelle *Philoſophie* n'a jamais été en grande vénération chez aucun peuple. En effet, le nom & la choſe ſont preſque toujours en contradiction; mais ce n'eſt pas aſſez pour les prétendus philoſophes de notre ſiècle, de chercher à nous inſpirer un inſenſibilité odieuſe, ils s'efforcent encore de nous amener par degrés au mépris de toutes les vertus. La foi conjugale, l'amitié, la nature, la religion, les objets enfin les plus reſpectables ne ſont à leurs yeux que des préjugés imbécilles dont il faut ſe débarraſſer. C'eſt en imprimant de ſemblables maximes, qu'ils ſe font une réputation. Qu'importe que leurs paradoxes ſoient révoltans ? Ils n'aſpirent qu'à la renommée, & ils ſavent qu'on eſt ſûr de

l'obtenir, pourvu qu'on ait l'audace de renverser toutes les idées reçues.

A peine le Dervis eut achevé de parler, que *Mirglip* lui adressa ces paroles flatteuses. « O vénérable sage! » tu caches une partie de tes vertus à » cet illustre étranger; tu ne dis pas » qu'il n'y a point de famille à plus » de dix lieues à la ronde, qui ne » ressente les heureux effets de la pré- » sence de *Phésoï-Eeneps*. *Mirglip*, ré- » pondit le saint hermite, falloit-il, » par ton indiscrétion, enlever à ton » ami le mérite de ses foibles ver- » tus? Le bien que nous faisons en » secret n'est connu que d'*Alla*..... » Lorsque nous publions nos bonnes » actions, ou nos charités, c'est tou- » jour par un motif de vaine gloire, » par un retour d'amour-propre, ou » pour en être estimé d'avantage, ou » pour qu'on nous en ait obligation. » Ainsi, nous nous attribuons une » gloire à laquelle nous n'avons pas » droit ».

Ce n'est pas là, Monsieur, comme on se conduit parmi nous. La Déesse aux cent voix, embouche toutes se trom-

pettes pour publier les bienfaits les plus médiocres. On seroit fâché de laisser un voile discret sur une action estimable. Nos Gazettes, nos Journaux ne sont remplis que de traits d'humanité dont les Auteurs, dit-on, veulent rester inconnus; mais mille émissaires répandus dans les maisons, ont soin de les nommer avec des éloges pompeux. On ne se contente pas de divulguer le peu de bien qu'on fait; on pousse la charlatanerie jusqu'à consigner, dans des feuilles périodiques, le bien même qu'on ne fait pas, & qu'on n'eut jamais intention de faire.

Adhim couloit des momens heureux dans la retraite de *Phésoi-Ecneps*. Il y avoit déja plusieurs jours qu'il étoit auprès de ce vieillard, lorsqu'on vint l'avertir que *Lémack* avoit usurpé le trône. La nouvelle de cette perfidie l'oblige à quitter le Dervis. Il se met en chemin, résolu de conquérir ses Etats sur l'ingrat Sujet, qui avoit osé profiter de son absence pour lui ravir le sceptre. Un traître livre le Sultan à l'Usurpateur. *Adhim*, chargé de fers, est jeté dans une prison as-

freuse : *Lémack* s'y rend par des routes secrettes, avec le dessein de l'immoler lui-même. Le Roi de Perse, saisit le cimeterre du Tyran : Il lève le bras pour lui ôter la vie, mais il s'arrête, & ne veut pas d'une victoire aussi facile. *Lémack* est enchaîné : *Adhim* le dépouille de ses habits, & parvient, sans être découvert, jusqu'à l'appartement Royal. Il fait assembler les Grands de sa Cour, qui lui renouvellent leurs sermens d'obéissance. Tout le reste de ses sujets rentre dans le devoir. *Kaphira*, fille de *Phésoi-Ecneps*, est proclamée Reine ; & le Visir qui devoit naturellement s'attendre à une punition rigoureuse, est condamné seulement à la peine de l'exil.

« Maudits soient ceux qui s'en rap-
» portent aux paroles des méchans,
» lui dit le Monarque ! Sors d'ici,
» malheureux, détesté de tes amis,
» odieux à tout le monde, couvert
» d'opprobre, & accablé sous le poids
» de la malédiction publique. Va t'en-
» sevelir dans l'antre des Rochers, ou

» dans quelque précipice affreux, di-
» gne repaire des monstres tels que
» toi ».

Il n'est guères possible de douter, Monsieur, que les *Contes des Génies*, n'appartiennent à un Anglois. On y reconnoît cette richesse d'invention, cette abondance d'idées, cette fécondité d'images, cette hardiesse de pinceau qui distinguent essentiellement les Ecrivains de la Grande Bretagne. On ne peut pas non plus se tromper sur les défauts qui leur sont particuliers, & dont cet ouvrage fournit des preuves assez fréquentes. Sir *Morell* est diffus, prolixe, souvent forcé: quelquefois il monte trop haut, quelquefois aussi il descend trop bas. Saisit-il un Tableau? il ne le quitte pas, qu'il n'ait épuisé les couleurs, & s'il m'est permis de le dire, qu'il n'ait presqu'entièrement usé la toile. Les Anglois ne savent pas s'arrêter; dans la crainte de ne pas tout exprimer, ils deviennent verbeux; leur imagination ardente les entraîne toujours au-delà des bornes. Trop de longeurs fait acheter cher le plaisir d'arriver au dénoue-

ment de la plupart de ces Contes. Les moralités d'ailleurs sont ensevelies sous une foule innombrable d'incidens, & l'abus du merveilleux affoiblit l'intérêt. On peut encore accuser Sir *Morell* de n'avoir pas su imiter le langage oriental. Quand il ne nous auroit pas averti, à la fin de son livre, que *Horam* est un être supposé ; & qu'il est seul le véritable Auteur de cette production ; ont n'eut pas été dupe de la supercherie ; malgré lui, son style le trahissoit. Les Peuples de la Perse & de toute l'Asie ont communément le discours plus métaphorique, plus soutenu par la noblesse & la magnificence des figures. Une autre réflexion qui se présente d'abord, c'est que le Traducteur François a certainement mis de son esprit dans cet Ouvrage. On ne sauroit se dissimuler que la diction offre des disparates & un mélange visible. Au reste, toutes nos remarques n'empêchent pas que la lecture de ces Contes ne soit piquante, agréable, propre à faire germer la vertu dans les cœurs. On y apprend à chérir sa Re-

ligion, à se pénétrer des conseils de la sagesse, à ne pas résister à la Providence, à conserver une pleine résignation dans toutes les adversités de la vie; mais ce n'est point un Livre qui soit à la portée de jeunes gens. Le merveilleux y est tellement prodigué, la vérité s'y cache sous des formes si diverses, qu'ils ne pourroient pas marcher au milieu de toutes ces complications de machines, s'ils n'avoient le secours d'un guide pour leur en expliquer le sens.

« Les hommes, a dit M. de *Vol-*
» *taire*, aiment ce qui les étonne : ils
» sont comme les enfans, qui écoutent
» avidement les contes des sorciers ».
Long-tems avant M. de *Voltaire*, on avoit écrit que les hommes étoient des enfans qu'il falloit amuser par des Contes. Les différens peuples du globe ont toujours eu un penchant irrésistible pour les fictions; l'esprit s'élance avec plaisir hors du cercle des idées communes, & cet amour des choses extraordinaires a regné dans tous les temps. De-là l'intervention des Dieux dans la Tragédie & l'Epopée. Les an-

ciens avoient leurs Divinités bienfaisantes ou persécutrices, comme nous avons, dans nos Romans modernes, des Génies protecteurs ou mal-faisans; mais quelque louange qu'on doive aux Ecrivains qui ont l'art de recréer notre imagination de ces Etres fantastiques, on doit encore plus aux Observateurs Philosophes qui, pour nous rendre sensibles des vérités morales, n'ont pas besoin d'emprunter toutes ces parures étrangères. Nous aurons beau admirer la finesse des Allégories, jamais elles ne jetteront dans nos ames des impressions aussi fortes que la réalité.

Je suis, &c.



LETTRE XIX.

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire.

ON a trouvé, Monsieur, dans les papiers d'un de mes amis qui vient de mourir, les vers que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je n'avois jamais entendu parler du Poëte *Aurisa*. En lisant la pièce qui le concerne, je croyois qu'on avoit voulu nous peindre un être imaginaire; mais mon ami assure, dans les notes écrites de sa main sur le manuscrit de *Petrophilan* *, qu'*Aurisa* vivoit encore vers le milieu de ce siècle. Sa manie, dit-il, étoit de courir les caffés, les promenades publiques & toutes les espèces de *Musées* qui s'élevoient de son temps, pour y lire, ou plutôt pour y louer ses productions avec emphase. A l'entendre, il surpassoit les meilleurs Auteurs par l'élégance de sa prose & l'harmonie de ses vers. Il

* C'est l'Auteur des vers suivans.

prétendoit auſſi que, dans le genre de la diſcuſſion, perſonne ne pouvoit lui être comparé. Comme il croyoit réunir tous les talens, il avoit la fureur de jouer la Comédie dans les ſociétés bourgeoiſes. Quoiqu'il fût gauche, & qu'il n'eût aucune idée de la déclamation, il ſe perſuadoit qu'il jouoit tous les rôles ſupérieurement. Son amour propre enfin étoit porté à un tel point, qu'il n'avoit des yeux que pour s'admirer. A ce vers

N'ai-je pas embelli l'ingénieux Ovide?

mon ami a joint, par apoſtille, qu'*Aurifa* avoit probablement commenté ou traduit quelques morceaux du Poëte latin; mais il ajoute que, malgré ſes recherches, il n'a rien découvert qui pût lui confirmer le ſens de ce vers.

Mon ami, Monſieur, a toujours paſſé pour un homme vrai, cependant j'avouerai qu'il me laiſſe des doutes. Quelque droit qu'il ait à ma confiance, je penſe que cet *Aurifa* n'a point exiſté. On ne peut pas ſe

ſigurer qu'il ait jamais paru un perſonnage auſſi ridicule, auſſi plein de ſoi-même, & cette petite pièce de vers n'eſt ſans doute qu'un jeu d'imagination,

J'ai l'honneur d'être, Monſieur,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,
CESTEAL.

Diſcours du Poëte AURIFA.

Contre moi, ſans relâche, exhalez votre
bile,
Critiques envieux de mes vers enchanteurs :
J'écoute avec mépris le refrain inutile
De vos méchans Pamphlets, de vos propos
railleurs.
Moi, d'un Auteur craintif prendre le ton
modeſte !
Non, je le jure au Ciel par mes brillans
écrits.
Sans ceſſe perſiflé, berné de tout Paris,

M'applaudir est un droit qu'en vain on me
conteste.
Qu'importent les clameurs d'un tas de Visigots ?
La triste modestie est la vertu des sots.
Oui, j'ose l'avouer, je suis un phénomène ;
De moi-même amoureux (quoiqu'en gronde
la haine)
J'admire mes talens, mon esprit, ma raison.
Dois-je dissimuler qu'au haut de l'Hélicon,
Assis entre Racine & l'heureux la Fontaine,
J'étonne par mes chants tout le sacré vallon?
Qui peut me refuser un goût fin & solide ?
N'ai-je pas embelli l'ingénieux Ovide ?
De l'aimable Thalie aimable nourrisson,
J'ai fait *incognito*, seul avec Apollon,
Un Drame surprenant, chef-d'œuvre du
Génie, (1)

---

(1) A côté de ce vers on voit une note, dont l'écriture est presqu'effacée ; je n'ai pu lire que ces mots, « Comédie mauvaise, pitoyable, sans la moin» dre connoissance du Théâtre. L'Auteur s'étoit » beaucoup loué dans une Préface, & il avoit fait » écrire en différens endroits quatre mille lettres » de recommandation, pour intéresser le Public en » sa faveur ». Il m'a été impossible de déchiffrer ce qui suivoit.

Où brille sans effort la gaîté du bon ton.
Quelque jour emporté par ma verve hardie,
Je prétends effacer Corneille & Crébillon.
De l'art de déclamer Amateur idolâtre,
On me cite par-tout pour le Dieu du Théâtre.
Combien mes sons touchans ont arraché de pleurs!
Quel maintien noble, aisé! quel jeu rempli de flamme!
Pour entraîner les voix de tous les Spectateurs,
Que n'avois-tu, Lekain, mes accens & mon ame?
Enfin de la nature enfant cher & gâté,
J'assemble sur mon front cent Grâces séduisantes;
Et, lorsque du Zéphir la douce agilité
Caresse les replis de mes boucles flottantes,
Le charmant Adonis me céde la beauté (1).

---

(1) Ici mon ami fait, en deux lignes, le portrait d'*Aurisa* : voici ses propres expressions : « C'étoit » un demi-blondin, qui n'avoit ni maintien, ni » physionomie ; son visage & ses yeux n'expri- » moient aucune passion ; il marchoit dans les rues » en dodinant, & s'arrêtoit à toutes les portes pour » dire qu'il étoit beau ».

A peine j'aurai vu le ténébreux abîme
Où descendent les morts, mon mérite sublime,
Avoué hautement, obtiendra des Autels ;
Et vous, âpres Censeurs que le dépit anime,
Forcés de me payer un tribut légitime,
Vous couvrirez de fleurs mes écrits immortels.
Il est trop vrai, répond un Auditeur tranquille,
Que jamais on ne vit siècle plus difficile.
Pourquoi donc empêcher qu'un véridique Auteur
De ses propres talens soit le zèlé Prôneur ?
De ce siècle jaloux dédaignant la malice,
Encensez-vous toujours, agréable Narcisse.
L'avenir vous prépare un illustre destin.
O fortuné Rival du merveilleux PERRIN !
D'avance jouissez de toute votre gloire ;
Déjà même, déjà, sûr de vivre en l'Histoire,
Vous nous rendez LA SERRE & le fameux COTIN.

PETROPHILAN.

Fautes glissées dans le N° 39.

Page 271, ligne 24, qui se démentit, *lisez* qui se démentèle.

Page 272, ligne 15, d'un génie facile, *lisez* d'un gain facile.

